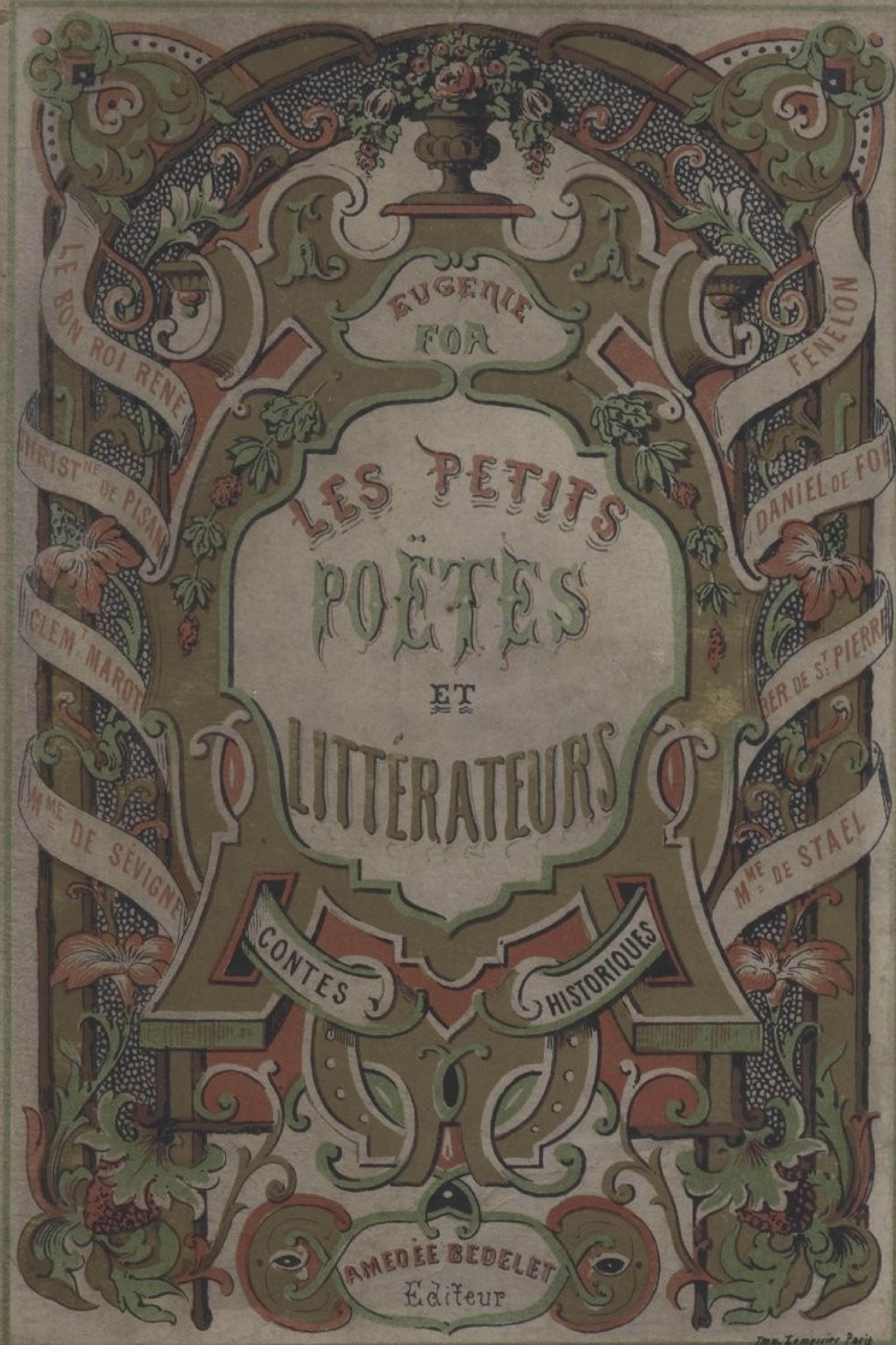
Les Petits poëtes et littérateurs, contes historiques dédiés à la jeunesse, par Mme Eugénie Foa... Le Roi René, [...]


EUGENIE
FOA
LES PETITS
POËTES
ET
LITTÉRATEURS
CONTES
HISTORIQUES
LE BON ROI RENÉ
CHRISTNE DE PISAN
CLEMT MAROT
MME DE SÉVIGNÉ
FÉNELON
DANIEL DE FOE
BER. DE ST PIERRE
MME DE STAËL
AMEDÉE BEDELET
Éditeur
Imp. Lemercier Paris

illustré

LES

PETITS POËTES

ET LITTÉRATEURS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE ROI RÉNÉ.



Hadamard del. Imp Lemercier, Paris.

Comprends-tu cette parabole ? dit le vieillard à l'enfant.

LES

PETITS POËTES

ET LITTÉRATEURS

CONTES HISTORIQUES DÉDIÉS A LA JEUNESSE

PAR

Mme EUGENIE FOA

REVUS ET CORRIGÉS

LE ROI RENÉ — CHRISTINE DE PISAN
CLÉMENT MAROT
MADAME DE SÉVIGNÉ — FÉNELON — DANIEL DE FOE
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE
Mme DE STAEL.

PARIS
AMÉDÉE BÉDELET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
20, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS





LES

PETITS POËTES

ET LITTÉRATEURS

LE BON ROI RENÉ

OU LA REINE QUI NE RIT JAMAIS

I

LES RUINES DE SAINT-VICTOR.

Le 1er avril 1474, deux enfants se tenant par la main entraient à Marseille par la porte d'Aix. L'un était un garçon, l'autre une fille. A leur parfaite ressemblance on devinait qu'ils étaient frère et sœur ; le frère pouvait avoir dix ans, la sœur huit. Leurs vêtements, bien que d'une étoffe de prix, tombaient en lambeaux, et leurs pieds nus et sanglants témoignaient de la longue course qu'ils avaient été obligés de faire à pied. Leurs traits distingués et charmants étaient empreints d'une tristesse ordinairement inconnue à leur âge.

Le soleil étant très-chaud, les deux petits voyageurs cherchèrent de l'œil un abri; l'antique abbaye de Saint-Victor, qu'ils aperçurent à leur gauche, leur promettant repos et solitude, ils s'engagèrent dans ses ruines majestueuses et hardies. Après avoir marché quelque temps au milieu des pierres et sous les voûtes encore existantes de cet ancien cloître, ils aperçurent, à travers les croisées sans contrevent, un délicieux jardin rempli d'ombre et de fraîcheur. Ces deux enfants s'y dirigèrent simultanément, sans se communiquer leur projet; on aurait dit qu'une seule pensée les faisait se mouvoir : il y avait accord parfait entre leurs regards et leurs actions.

Mais à peine eurent-ils fait quelques pas dans la première allée qui s'offrit à leur vue, qu'ils s'arrêtèrent, interdits, confus, retenant leur respiration comme s'ils se croyaient coupables d'indiscrétion, et l'un et l'autre se montrèrent du doigt un personnage assis au bout de l'allée, à l'entrée d'une grotte, et écrivant sur ses genoux dans un grand parchemin.

Ce personnage était un homme de soixante-quatre ans. Un chapel de paon blanc couvrait sa tête, de laquelle s'échappaient de belles boucles de cheveux argentés; il était vêtu d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manches, et avait un mantel de sendal noir autour du cou. Machinalement, il regarda du côté où venaient les enfants, et ceux-ci virent une bonne et grosse figure qui n'avait rien d'effrayant; deux grands yeux noirs pleins de bonté, une bouche qui souriait, et la main qui tenait la plume, décrivant un cercle, fit signe aux enfants d'avancer.

Ceux-ci ne se le firent pas dire deux fois; ils accoururent vers le vieillard, qui, après les avoir examinés un moment, leur dit d'une voix bienveillante :

« Qui êtes-vous, enfants, et qui cherchez-vous? »

Ce fut le garçon qui répondit : « Nous sommes orphelins, et nous cherchons le bon roi René.

— Ah ! ah ! dit le vieillard en souriant ; et que lui voulez-vous, au bon roi René, si tant est qu'il soit bon ?

— Vous seriez le premier qui diriez le contraire, dit l'enfant presque avec un ton de colère qui fit encore plus sourire le vieillard.

— Allons-nous-en, mon frère, dit alors la petite fille, qui n'avait encore rien dit, en tirant son frère par la main pour lui faire quitter la place.

— Oh ! pas encore, ma petite, reprit le vieillard ; vous voulez parler au roi René, dites-vous ?

— *Bon* roi René, messire, » interrompit la petite en appuyant avec intention sur le mot *bon*.

Le vieillard reprit en souriant : « *Bon* roi René, soit ; c'est assez facile : il se promène seul quelquefois par ici, et tout le monde peut lui parler. » Au moment où le petit garçon prenait la parole pour répondre, sa sœur lui dit : « Jehan, allons-nous-en ; tu vois bien que le messire se moque de nous : allons-nous-en, te dis-je.

— Et à quoi juges-tu ça, petite ? lui demanda le vieillard.

— A tout, messire : d'abord à votre méchanceté de ne pas vouloir dire *bon* roi René, puis à vouloir nous faire croire qu'il est facile de parler à un roi ; puis...

— Mais un roi, c'est un homme comme les autres hommes, petite.

— Encore ! oh ! c'est trop fort, messire ! nous sommes bien ignorants, mon frère et moi, mais encore pas tant que vous le croyez...

— Ah çà, petite, mais alors quelle idée as-tu donc d'un roi ? répliqua le vieux personnage, que les réponses de la petite fille semblaient amuser beaucoup.

— Un roi, messire, dit la petite fille en réfléchissant, un

roi... d'abord un roi a une couronne d'or sur la tête et de beaux habits bien brillants, bien reluisants ; il a des gardes armés de grandes piques autour de son trône ; on ne lui parle qu'en tremblant, à deux genoux, et les yeux baissés... Ah ! c'est bien pour ne pas faire de la peine à mon frère que je suis venue jusqu'ici...

— Tu es une enfant, Jehanne, dit Jehan avec un sérieux des plus graves... tu... Mais ce messire âgé va juger entre nous... Voici, messire... Mon père est mort il y a quatre ans, et ma mère... Pardon de pleurer, messire, ajouta-t-il en portant sa main à ses yeux, tandis que Jehanne, au nom seul de sa mère, avait fondu en larmes; il n'y a que quatre jours que nous l'avons perdue... et une mère... voyez-vous, messire, ce n'est pas au bout de quatre jours seulement qu'on peut parler d'elle sans pleurer : vous excusez, n'est-ce pas ?

— Pleure et parle, cher enfant, dit le vieillard ému.

— Avant de mourir, ma mère me fit approcher tout près d'elle ; car elle avait à peine la force de parler, et elle me dit : « Vous allez être orphelins, pauvres enfants... et je ne vous laisse pas même de quoi me faire enterrer... Après ma mort, Jehan (c'était à moi qu'elle s'adressa : j'étais l'aîné), tu prendras ta sœur par la main, tu te mettras en route avec elle ; tu en auras bien soin, tu iras... » Ici, messire, ma pauvre mère parla si bas, si bas, que je n'entendis plus rien. Elle se tut... elle fit un effort, puis elle dit... « Bon roi René, » et mourut... Ma sœur et moi nous avons passé deux jours à ne faire autre chose que pleurer; puis, avant-hier, les gens chez qui nous logions nous ont dit de nous en aller; j'ai pris ma sœur par la main, comme me l'avait bien recommandé ma pauvre maman, je suis sorti avec elle de la maison... Mais où aller? dame, nous étions bien embarrassés... Alors je me souvins que les derniers

mots de maman étaient : *Le bon roi René*... C'est peut-être vers lui qu'elle voulait nous envoyer; j'ai pensé... et puis tout le monde dit que ce roi est si bon : s'il est bon, il m'écoutera... Oh ! je ne lui demanderai rien pour moi.. mais seulement pour ma sœur...

— Et toi, que deviendras-tu, mon frère, si le roi ne prend soin que de moi ?

— Moi... Oh ! moi, Jehanne, il ne faut pas t'inquiéter de moi ; je suis grand, je suis fort, j'ai des bras... Et puis, si je ne puis pas vivre, je mourrai...

— Si tu meurs, je veux mourir, Jehan ! s'écria la petite en jetant un sanglot.

— Pauvres enfants ! dit le vieillard, les larmes aux yeux... Oui, ton idée est bonne, Jehan ; il faut aller trouver le roi René...

— Oui, messire ; mais que lui dire ?

— Attends, laisse moi finir la lettre que j'écris à l'archevêque de Tours, et je te dirai ça...

— Que vous êtes heureux de savoir écrire ! dit Jehan en poussant un gros soupir. Moi, je ne sais que lire.

— Couramment? lui demanda le vieillard.

— Oh ! pour ça, couramment, répondit Jehan.

— Eh bien, rends-moi un service ; lis-moi cette parabole que je viens de composer... ça me reposera un peu la vue.

— Avec plaisir, » dit Jehan, qui prit le parchemin et lut.

PARABOLE DE LA PAUVRE FEMME.

« Il advint que une pouvre[1] femme eut travaillé et la-
« bouré tout le long de l'année à faire semer son champ ;
« par grand cœur et grand chaleur au soleil, fait sécher son

[1] J'ai dû conserver intacts le style et l'orthographe du roi René, qui a composé cette parabole.

« bled ; et fut le bled bien battu, vanné, netoyé à l'encontre
« du vent par le crible, la pouvre femme le mist en sac pour
« en pouvoir faire farine... et ainsi qu'elle le portoit sur
« ses epaules au moulin, trouva une riviere que nullement
« ne peust à gué passer. Si sercha tant hault et bas le long
« de l'eaue, qu'elle trouva ung pont... non pas bon, ne seut
« à son advis, car pieça avoit esté fait et basti, et ce voyant
« la pouvre femme, si elle fust bien esbahye, n'est mie à
« demander, et s'arresta tellement, que le jour se declinoit
« fort tirant vers le vespre, et le soleil se abaissoit fortement
« se allant couchier... En soupirant, se lamente si très
« hault, la pouvre femme, que ung homme l'entend et s'ap-
« proche... En plorant elle répondit : Hélas! biau sire, je
« suis moult empechée... voire, et si très fort, que je ne
« sais que faire.

« Le biau sire lui dit alors que de deux maulx il faut
« choisir le moindre ; qu'elle doit essayer le pont avant de
« le passer, et qu'elle doit tout tenter avant de renoncer à
« traverser la rivière.

« La pouvre femme ayant repris courage, execute les avis
« du villageois, et arrive sans encombre au moulin. »

— Comprends-tu cette parabole? dit le vieillard à l'enfant, qui s'était arrêté de lire et qui réfléchissait.

— Oui, messire, dit Jehan avec un éclair de joie dans les yeux ; ce pont, c'est l'espoir qui m'a guidé depuis Gaëte jusqu'ici ; le bois pourri, c'est la crainte qui combattait mon espoir ; la rivière, c'est la colère du roi, qu'il me faudra braver peut-être ; et le moulin, c'est le roi René lui-même.

— Oui, cher enfant, dit le vieillard ravi ; autrement dit, le pont signifie la conscience, le bois pourri les pensées, la rivière l'ire de Dieu, et le moulin la gloire éternelle. »

Dans ce moment, les pas de plusieurs personnes s'étant fait entendre dans une allée latérale, le vieillard se leva,

prit quelque chose dans sa poche qu'il enveloppa dans une feuille de papier, et, mettant le petit paquet dans la main de Jehan, il lui dit :

«Avant vêpres tu viendras à cette adresse indiquée. Adieu, mes enfants; au revoir, à bientôt. » Et l'habitant des ruines de Saint-Victor s'éloigna en se dirigeant vers l'endroit où le bruit des pas retentissait encore sur le sable du jardin.

II

L'ÉCRIT DU ROI RENÉ.

A peine le vieux personnage eut-il disparu, que Jehan se hâta de déplier le papier qu'il lui avait donné ; l'enfant trouva d'abord un florin d'or, ce qui lui arracha une exclamation d'étonnement, puis, jetant les yeux sur le papier, il s'écria :

« Drôle d'adresse ! mais n'importe, j'en vois assez pour deviner, ou à peu près, le personnage généreux qui vient de nous parler : ce doit être un domestique du bon roi René, son cuisinier ou son intendant. Ecoute ce qu'il y a en écrit sur ce papier, Jehanne, et tu verras que j'ai raison. »

Alors Jehan lut tout haut :

Dix-neuf sols pour potirons et escargots [1].

« Oh ! le méchant dîner pour un dîner de roi, Jehan ! s'écria Jehanne en riant ; les rois ne mangent pas de ces choses communes, mon frère : impossible.

— Le reste est déchiré, et c'est dommage, ajouta Jehan; l'adresse du messire était sur le papier qui manque, je le parie... N'importe, si tu es assez reposée, Jehanne, nous allons aller dîner, puis nous irons au château du roi René.

[1] Tiré d'un vieux manuscrit de dépense du roi René.

— Je ne demande pas mieux que d'aller manger, répondit Jehanne; j'ai faim. »

Cela dit, les deux enfants sortirent des ruines de Saint-Victor; puis, avisant proche de là un cabaret, ils s'y rendirent et demandèrent en entrant du pain et des olives.

« Avez-vous de quoi payer, enfants? » repartit l'aubergiste, vieux homme au nez rouge et à l'air grognon.

Pour toute réponse, Jehan posa le florin d'or sur la table. Au son net et clair qu'il rendit en touchant le bois, l'aubergiste s'écria, en s'adressant à Jehan :

« De l'or, à un gueux comme toi! Dans quelle escarcelle l'as-tu pillé, petit voleur? »

Jehan regarda autour de lui pour savoir à qui s'adressait cette apostrophe ; mais, voyant les petits yeux gris de l'aubergiste fixés de son côté, il n'eut plus aucun doute ; il devint pourpre, et des larmes jaillirent de ses yeux. Jehanne se pressait contre son frère avec tous les signes de la plus vive frayeur.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'aubergiste répéta sa dernière question.

« Cet argent a été donné à mon frère par un monsieur qui habite ces ruines, dit Jehanne, recouvrant la première la parole : mon frère n'est pas un voleur; il s'appelle Jehan Fabricius, de Gaëte, entendez-vous?

— Eh bien, Jehan Fabricius, de Gaëte, ou de Galette, ira en prison jusqu'à ce qu'il prouve quel est cét ermite qui donne des poignées de florins d'or à des mendiants.

— Mais il n'y a pas des poignées de florins, monsieur le cabaretier, fit observer Jehan ; il n'y en a qu'un. Si vous ne voulez pas nous donner à manger, à ma sœur et à moi, rendez-moi mon florin ; nous irons ailleurs.

— En prison! répliqua l'aubergiste ; et, quant au florin, je le garde. »

A ce moment, deux hommes, dont l'air était assez commun, et qui, attablés devant une *bouillabaisse* fumante, ne perdaient ni une cuillerée de cette excellente soupe ni un mot de cette altercation, prirent la parole :

« Ah çà, maître Seril, aurez-vous bientôt fini de tourmenter ces marmots? dit l'un d'eux.

— Donnez-lui à dîner ou rendez-lui son argent, ajouta l'autre.

— C'est bien de l'or, maître Balthazar Roman, répliqua l'aubergiste, présentant le florin à Balthazar, qui le prit et le tendit à Jehan.

— Tiens, petit, ajouta-t-il, prends.

— J'adore les enfants, et puis ceux-ci pourraient nous servir pour la fête de la *Tarasque*, dit le voisin de Roman.

— Te servir pour faire rire la reine Jehanne, Michel? dit Roman.

— J'ai mieux que des marmots pour la faire rire, dit Michel ; quand je dis j'ai, je veux dire le roi.

— Vous connaissez le roi, messire? dit Jehan. Oh! je vous en prie, faites que je lui parle : on dit qu'il est bon ; nous sommes orphelins, et je voudrais qu'il prît soin de ma sœur.

— Et moi, de mon frère, interrompit la petite.

— Asseyez-vous là, marmots, et mangez avec nous, dit Michel avec l'enthousiasme d'un artiste ému d'un beau trait; et, aussi vrai que je m'appelle Jehan-Michel d'Angers, célèbre auteur des *Mystères* qui se jouent à toutes les cérémonies ou fêtes populaires, vous parlerez au roi René.

— Et, aussi vrai que je m'appelle Balthazar Roman, répliqua le compagnon de Michel, aussi vrai que mon père était paveur des rues, que je ne sais pas lire, mais que je compose des vers et des satires où je dis à chacun son fait ; aussi vrai que la ville d'Aix me fait une pension et m'ac-

corde en outre du drap jaune et rouge pour cinq habits, cinq bonnets à la dragonne, plus plusieurs aunes de rubans également jaunes et rouges... je composerai une pièce de vers en l'honneur du sentiment fraternel qui anime ces deux enfants.

— Mais, si vous ne savez pas lire, vous ne devez pas savoir écrire ? dit Jehan, dont l'appétit faisait honneur à l'hospitalité des deux poëtes.

— Pas plus l'un que l'autre, mon garçon, dit Roman.

— Alors comment retenez-vous vos vers ? » lui demanda Jehan.

Roman sortit de sa poche un nombre de petits cailloux taillés de différentes façons : « Chacun veut dire un mot, répondit-il ; mais moi seul je peux lire dans ce livre-là. »

Un moment de silence suivit, pendant lequel, si les bouches ne parlaient pas, elles ne s'acquittaient pas moins bien du second emploi que leur a donné dame Nature; mais l'aubergiste, inquiet de ce silence, car il savait que plus on parlait, plus ordinairement on mangeait et on buvait, essaya de ranimer la conversation par le mobile de toutes les conversations d'alors, le sérieux continu de la reine Jehanne de Laval, seconde épouse du roi René.

« Pardon, messeigneurs, si je vous interroge, dit cet homme avec autant de servilité que tout à l'heure il montrait d'arrogance, croyant n'avoir chez lui que des gens de peu d'importance...; mais, puisque vous êtes admis dans l'intimité du roi René, est-il vrai que sa seconde épouse n'a jamais ri ?

— Jamais, dirent les deux dîneurs à la fois.

— Jamais ! répliqua Jehan, que cette assertion fit rire.

— Jamais, répéta Michel, et cela fait le désespoir du bon roi ; la reine Jehanne est bonne, douce, charmante, d'un caractère égal ; mais oncques depuis sa naissance personne

ne l'a tant seulement vue sourire : le bon roi invente tout ce qu'il peut pour cela, et jusqu'ici rien n'a réussi. C'est dans quatorze jours qu'une fête, que nous instituons et que nous appellerons la *Tarasque*, aura lieu, et pour cela le roi et moi nous avons tant inventé de drôleries, que ce sera bien le diable si la reine ne sourit pas tant seulement un brin.

— Qu'est-ce que ça, la *Tarasque?* » demanda l'aubergiste.

Michel d'Angers répondit : « La Tarasque, à ce que dit une ancienne légende, était un épouvantable monstre amphibie sur lequel on raconte toutes choses aussi mensongères que le monstre lui-même est mensonger. Toutefois, étant venu à l'enchaîner un 14 avril de je ne sais plus quelle année, tous les ans, à cette époque, on célèbre la fête des Fous, que le roi, qui est très-religieux, voudrait abolir en en instituant une autre tout aussi drôle, mais moins extravagante... Tu verras, Roman, tu verras, » ajouta-t-il en se tournant vers son camarade.

La conversation dura encore quelque temps sur ce sujet ; mais, comme tout en parlant les deux poëtes ne cessaient d'arroser leurs discours, il en résulta que, lorsqu'ils sortirent du cabaret, les deux enfants les supplièrent en vain de les conduire au roi ; Michel d'Angers, surtout, était incapable d'autre chose que de dormir. Cependant nous devons lui rendre la justice de dire qu'avant de s'aller coucher il remit à l'hôtelier chez lequel il demeurait Jehan et Jehanne, en lui recommandant d'en avoir bien soin.

« Et le monsieur au florin d'or qui nous attend, mon frère, dit Jehanne renfermée avec son frère dans une chambre de l'hôtel, que dira-t-il?

— Bast, dit Jehan, messire Michel d'Angers, qui parle au roi comme je te parle, vaut bien mieux qu'un marmiton.

— Oh! Jehan, peux-tu traiter de marmiton un homme qui a de si beaux cheveux blancs! dit Jehanne d'un ton de reproche.

— Un cuisinier, si tu aimes mieux, répliqua Jehan; moi, j'ai plus de confiance en notre second protecteur.

— Et moi au premier, » dit Jehanne en s'étendant dans un grand fauteuil pour dormir.

Peu d'instants après, Jehan, dans un autre fauteuil, dormait aussi profondément que sa sœur.

III

RÉCIT DE LA FÊTE-DIEU A AIX EN 1474.

Treize jours après cette conversation, le 14 avril, de grand matin, deux enfants, habillés, l'un en enfant Jésus, l'autre en agneau pascal, étaient renfermés dans une chambre d'un cabaret à Tarascon.

« Dire que nous n'avons pas encore vu le roi, mon frère! dit l'enfant vêtu en agneau, et qu'à ses beaux cheveux blonds bouclés on reconnaissait être Jehanne Fabricius.

— Que veux-tu, ma sœur! ce n'est pas la faute du sire Michel d'Angers, répondit Jehan, habillé en Jésus. Le lendemain de notre arrivée à Marseille, le bon roi René était parti avant que nous fussions levés; il était, nous dit-on, dans ce village où est enterrée sa fille Anne, morte toute petite d'une chute, village qu'à cause de cela on nomme *Garde-Anne*. Bast! parti avant notre arrivée; nous allons à Aix : pas plus de roi René; enfin, nous voici à Tarascon depuis trois jours; mais le roi est si occupé de chercher à faire rire sa femme, qui, à ce qu'on dit, ne rit jamais, qu'il ne peut nous recevoir.

— Avec ça que messire Michel n'a jamais voulu lui dire que nous étions ici, dit Jehanne.

— Et que nous n'avions pas d'habits pour être présentés au roi, Jehanne. Il faut être raisonnable, sœur, répondit Jehan : des enfants en guenilles, ça n'a pas bon air. Messire Michel est un homme savant, lui; il sait du latin, il sait lire, il sait écrire, il sait tout plein de choses; il sait comment on présente les orphelins à un roi; il faut donc se fier à lui et attendre avec patience... Pourvu que le roi veuille bien nous recevoir!

— C'est aujourd'hui après la fête, dit Jehanne; est-ce que tu auras le courage de lui parler, Jehan?

— On le dit si bon, Jehanne!

— Mais que lui diras-tu?

— Oh! je ne serai pas embarrassé de parler; sois tranquille, Jehanne, je lui dirai : « Bon roi René, mon père est mort, ma mère est morte, ce qui fait que ma sœur et moi nous n'avons ni père ni mère... On dit que vous êtes le père de tous vos sujets; nous sommes vos sujets... soyez notre père et notre mère... »

— Que tu es simple, Jehan! comme si un homme pouvait être notre mère!

— Je sais ce que je dis; ne m'interromps donc pas, Jehanne... Puis je dirai encore : « C'est surtout pour ma sœur que je vous prie... »

— Ce que tu dis n'a pas le sens commun, Jehan, interrompit Jehanne d'un air d'inquiétude .. Je ne sais pourquoi, mais j'ai peur... Si le roi allait nous renvoyer... Ecoute, tu sais bien que maman nous recommandait toujours de prier le bon Dieu quand nous avions besoin de quelque chose... Eh bien, prions-le, là, à genoux tous les deux, frère... Tu es gentil, comme ça, en enfant Jésus.

— Et toi, tu es à croquer, avec ta peau d'agneau pascal

et tous tes petits rubans bleus. Mais tu as raison, prions. »

Comme les enfants achevaient leur prière, Michel d'Angers entra dans la chambre.

« Nous voici, messire, dirent les deux enfants en se relevant de terre, où ils étaient agenouillés.

— Quel bruit! quel bruit! c'est étourdissant! dit en entrant dans la chambre un nouveau personnage habillé mi-jaune et mi-rouge, et que les enfants reconnurent tout de suite pour le satirique Balthazar Roman; les rues sont pleines de monde, on dirait qu'il en est venu des quatre coins du globe...

— Oui, Roman, dit Michel; c'est vrai, le roi a raison : la curiosité est le seul et véritable impôt qu'on puisse lever aisément sans faire crier son peuple. Tarascon, ruiné par la peste, se relève aujourd'hui plus riche que jamais : la France s'est donné rendez-vous ici pour lui porter son argent.

— Oh! que c'est beau! messire Michel, venez donc voir... interrompit Jehan regardant par la croisée, où il retenait sa sœur, qui se penchait pour mieux voir ; est-ce que la cérémonie commence sans nous ? »

Michel et Roman s'approchèrent. « Non, dit ce dernier, la procession commence à dix heures, et il n'en est encore que huit; ce sont les chevaliers de la Tarasque qui sortent de la messe et distribuent des cocardes rouges aux personnes de leur connaissance qu'ils veulent honorer.

— Quelle richesse de costumes! dit Michel d'Angers; c'est vraiment un plaisant coup d'œil que tous ces beaux et jeunes hommes vêtus de même, culotte courte rose en toile de serge, gilet en batiste blanche avec les manches garnies de dentelles, des bas de soie blancs, des souliers blancs exhaussés sur des talons rouges et une houppe rouge, une toque noire à plumes blanches et à cocarde rouge, et ce large ru-

ban rouge en sautoir, avec la décoration en argent portant l'effigie du monstre...

— Dame, dit Roman, les chevaliers de la Tarasque ont été choisis par le roi parmi les jeunes gens des premières familles de la ville... Je parie, Michel, que dans bien des siècles encore on parlera de cette fête que nous instituons aujourd'hui... Où seront placés le roi et la reine? sais-tu, Michel?

— Sur un trône élevé, devant l'abbaye des Bénédictines, à cause du voisinage du Rhône, pour ce que tu sais, Roman... dit Michel.

— Je parie que c'est cela qui fera rire la reine, dit Roman.

— Y verrons-nous des choses aussi belles qu'à la procession de la Fête-Dieu à Aix? demanda Roman.

— Oh! cette fête-ci ne ressemble en rien à l'autre, dit Michel; celle-ci est toute dirigée dans le but d'égayer la reine; l'autre était moitié sacrée, moitié profane; la procession d'Aix a été inventée par René, qui en a prescrit lui-même le cérémonial, afin d'enseigner au peuple les vérités évangéliques, de frapper ses yeux par le tableau des erreurs du paganisme, dont on lui présente la veille tous les faux dieux passant en procession et disparaissant devant le flambeau de la religion chrétienne, qui se déploie le lendemain dans toutes ses pompes religieuses.

— Qu'y voyait-on donc de si remarquable? demanda Roman; tu sais, la mort de mon père me retint à Marseille l'année où l'on institua cette cérémonie. »

Michel répondit : « Dame, c'étaient tous les dieux du paganisme burlesquement attifés; Momus agitant ses grelots; Mercure avec son caducée et ses ailes; la Nuit, vêtue d'une robe noire parsemée d'étoiles, tenant une fleur de pavot; Pluton et Proserpine habillés de noir; Neptune armé de son

trident, et Amphitrite enlevant deux petits dauphins ; Pan, les cornes sur la tête, vêtu d'une peau de bouc, des étoiles sur la poitrine et jouant de la flûte ; Syrinx avec un roseau ; Bacchus assis sur un tonneau, dans un char, portant une coupe et un thyrse ; Mars armé de pied en cap ainsi que Minerve ; Apollon, la lyre à la main et un coq à ses côtés ; Diane, vêtue en chasseresse, le front orné d'un croissant ; puis, sur un char plus vaste et plus brillant que les autres, étaient placés Jupiter, Junon, Vénus, Cupidon, les Ris, les Plaisirs ; et, derrière les riantes divinités, les trois Parques à cheval fermaient la marche.

« Après le cortège de l'Olympe venaient les chevaliers du guet, les porte-drapeaux et un grand nombre de fifres et de tambourins, et pendant ces jeux profanes, qui devançaient la procession et ne se confondaient pas avec elle, on chantait : *Noctem lux eliminat* (la lumière chasse les ténèbres). C'était à ce moment-là que nous représentions nos *mystères*, tous tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. J'aurais voulu, Roman, que tu visses le groupe du roi Hérode, avec son intermède, dont le roi lui-même avait composé la musique, une musique vive et gaie, je t'assure ; Hérode était en casaque courte, cramoisie et jaune, la couronne sur la tête, le sceptre en main, et ordonnant le massacre des innocents... On voyait ensuite saint Jean, précurseur du Messie ; Judas, à la tête des douze apôtres, tenant la bourse de trente deniers ; Notre-Seigneur Jésus-Christ allant au Calvaire, vêtu d'une robe longue avec une ceinture de corde, et courbé sous le poids de sa croix ; les quatre évangélistes, saint Pierre avec ses clefs, saint Jacques couvert de coquilles, et saint Christophe portant l'enfant Jésus sur ses épaules... Mais, mon cher Roman, ce qui fit un effet incroyable, et qui doit rester jusqu'à la fin des siècles, ce fut l'intermède : je veux que les dernières générations s'en

amusent encore. Imagine-toi un escadron de *centaures*, autrement dits chevaux *frux*, exécutant divers mouvements de danse.

— Des centaures! des chevaux *frux!*... répéta Roman étonné... Qu'est-ce que c'est que ça?

— Je veux bien te dire le secret de l'énigme, reprit Michel en riant ; c'était tout bonnement des chevaux en carton, dans lesquels une ouverture pratiquée à la place de la selle permet à un cavalier de se placer debout, les jambes cachées dans les caparaçons. Ces danseurs portaient des habits blancs, garnis de rubans de diverses couleurs, et des épaulettes d'or; ils avaient des scapulaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et se battaient avec des lances fort courtes; la tête de ces chevaux *frux*[1] était décorée de heaumes à plumail.

— Le roi est un fort bon musicien, dit Roman.

— C'est un des hommes les mieux organisés de son époque, reprit Michel ; il peint admirablement sur verre et sur bois, il fait des vers et compose des lais délicieux ; sa musique est des plus harmonieuses, et personne mieux que lui n'excelle dans l'ordonnance d'une joute, d'une fête...

— Voilà celle de la Tarasque qui commence, interrompit Balthazar Roman ; j'entends les salves d'artillerie qui appellent les chevaliers à la messe : à notre poste, Michel ; je me charge de Jehanne.

— Et moi de Jehan, » dit Michel.

Et tous quatre descendirent les marches de l'hôtel ; un moment après ils étaient réunis dans l'église au reste du cortége.

[1] L'usage des chevaux *frux* se retrouve encore dans la plupart des fêtes de Provence ; on les fait toujours danser sur le même air composé par le roi René.

IV

FÊTE DE LA TARASQUE.

Une espèce de dais avait été élevé devant l'abbaye des Bénédictines, à Tarascon; à l'issue de la messe, dite dans la chapelle de cette église, le roi et la reine, suivis de l'abbesse et de toutes les religieuses de ce couvent, vinrent prendre place sous ce dais.

Le roi René était âgé à cette époque de soixante-cinq ans, et la reine seulement de quarante et un. La plus grande bonté régnait sur le visage du roi ; celui de la reine, mélancolique et pâle, exprimait une souffrance intérieure qu'elle s'efforçait vainement de dissimuler sous un calme apparent. Heureuse entre toutes les femmes, Jehanne de Laval, minée par une maladie de langueur, éprouvait cette tristesse profonde qui navre à la vue des objets que l'on aime, que l'on se voit menacé de quitter bientôt ; sa gravité, étendue comme un voile de glace sur ses traits, ne provenait ni d'insensibilité ni d'une sévérité éloignée de son cœur, mais seulement d'un regret profond, incessant.

A peine le son des cloches eut-il appris aux habitants de Tarascon que le roi et la reine étaient assis sous le dais, que les *tarascaires*, suivis des corporations des différents métiers et de la *Tarasque*, traînée par des portefaix habillés en chevaliers, entrèrent dans la ville ; à l'entrée de la place de l'Hôtel-de-Ville, on attacha des fusées aux narines du monstre, et un des tarrascaires fut chargé d'y mettre le feu, ce qu'il faisait de manière que les spectateurs pussent supposer que le monstre vomissait feux et flammes par les naseaux. Arrivée devant l'abbaye des Bénédictines, la Ta-

rasque exécuta une course, à la suite de laquelle l'abbesse donna trente-six francs en l'honneur de l'animal.

Puis les jeux de la Tarasque commencèrent.

1° D'abord saint Christophe, patron des portefaix, parut; il portait sur ses larges épaules un charmant enfant, richement vêtu; à ses côtés, un autre personnage portait l'agneau pascal; ils précédaient plusieurs portefaix qui avaient l'air de faire rouler avec peine un grand tonneau vide, et qui s'y prenaient si maladroitement, que le tonneau, roulant à droite et à gauche, renversait de ci et de là tous ceux qui se trouvaient le plus près; ce qui excitait des éclats de rire parmi la populace : ce rire gagna le roi, l'abbesse, les religieuses, tout le monde, excepté la reine, qui regardait cependant ce tumulte avec assez de complaisance.

2° Le jeu du cordeau vint ensuite; des paysans cherchaient à faire tomber les spectateurs et y réussissaient souvent : chaque chute excitait de nouveaux éclats de rire parmi la foule ; mais la reine ne riait point.

3° Puis vint le jeu de *Nostre Dame deis patres* (des bergers) : c'étaient trois belles jeunes filles habillées avec élégance et montées sur des ânesses ; elles essayaient de prendre, en regardant la foule, des mines bien sévères et bien hautaines ; alors un berger, feignant d'être insensé, passait rapidement devant elles, et, trempant une plume dans une bouteille d'encre cachée sous sa veste, leur en barbouillait brusquement le visage; les contorsions de ces trois belles jeunes filles pour éviter la plume donnaient à rire à chacun ; la reine seule gardait son sérieux.

4° Le jeu des jardiniers, qui faisaient pleuvoir des graines d'épinard sur les jeunes personnes, amusait aussi la foule ; la reine seule semblait ne prendre aucune part à la fête.

5° La corporation des meuniers passa, répandant à droite

et à gauche une pluie de farine qui blanchissait l'air et les curieux, et continuait à maintenir l'hilarité générale; la reine seule regardait sans rire.

6° Le corps des arbalétriers passa en faisant voler en l'air une nuée de flèches.

7° Puis les chevaliers tarascaires passèrent, et, s'arrêtant devant le dais, en face du roi et de la reine, ils exécutèrent une espèce de combat fort divertissant, avec leurs piques et leurs drapeaux : ce tableau, plein de mouvement, enchanta l'assemblée; à l'issue de ces jeux guerriers, la reine battit des mains, mais ne sourit pas.

8° Les agriculteurs parurent ensuite ; ils étaient montés sur leurs plus belles mules, richement harnachées, précédés des trompettes, des timbales et des tambours; ils distribuaient du pain bénit au peuple, qui se pressait sur leur passage.

9° A la suite des agriculteurs, parut un grand bateau juché sur un grande charrette, laquelle était traînée par six forts chevaux, de ces chevaux qui servent à remorquer les bateaux dans les rivières ; ce bateau était plein d'eau, et un grand nombre de marins, placés sur la charrette, s'amusaient à prendre cette eau et à la jeter sur les passants. Ils avaient soin de tenir le bateau toujours plein, en l'alimentant à toutes les fontaines devant lesquelles ils passaient. Cette grande machine, dont le bruit se faisait entendre de loin, et devant laquelle le peuple s'enfuyait en criant, excita d'abord l'attention de la reine ; elle se pencha sur son balcon pour mieux voir; puis cet effroi de la foule lui fit craindre quelque malheur; car ces femmes, ces enfants, se culbutaient, couraient, criaient, tombaient, par la crainte de recevoir un peu d'eau froide sur la tête, ce qui ne les empêchait pas d'en être inondés parfois, ces marins étant si adroits, qu'ils jetaient de l'eau aux personnes qui étaient

aux croisées, atteignant ainsi jusqu'au deuxième étage; ce que la reine voyant, elle ne put s'empêcher de rire ; aussitôt le roi s'écria avec une naïve bonhomie : « Vivat ! la reine a ri. »

La reine a ri circula bientôt dans la foule et interrompit un moment la marche du cortége, qui cependant ne tarda pas à se remettre en circulation.

Ce jeu, qui fit rire la reine, s'appelait « le jeu de l'esturgeon. »

10° A ce jeu succéda la confrérie de Saint-Sébastien, composée des bourgeois de la ville ; chacun portait un pain bénit au bout d'un bâton. Puis, enfin, le cortége se termina par cette espèce de danse de la Provence, la *farandole*, dont la première note, jetée par le galoubet, met en mouvement chaque enfant de la Provence. Le galoubet commence, un jeune homme suit : c'est toujours le plus leste et le mieux tourné de la ville ; il tient d'une main un bouquet, dont il salue gracieusement les dames, et de l'autre son mouchoir déplié ; il danse en agitant ce mouchoir, dont une jeune fille vient aussitôt saisir le bout ; à son tour, de la main qu'elle a de libre, elle agite aussi son mouchoir, qu'un jeune garçon vient saisir, et ainsi de suite. A mesure que ces jeunes gens paraissent, partout où ils passent le cortége se grossit d'une jeune fille ou d'un jeune garçon, et tous, dansant la farandole, tous se tenant, non par la main, mais par le bout du monchoir, parcourent ainsi les rues, les places, ne s'arrêtant jamais, et le ruban s'allonge ainsi indéfiniment. La farandole est la plus ancienne et la seule vraie danse de la Provence.

Tous ces jeux finis, le roi René et sa femme Jehanne retournèrent à leur palais, et Michel d'Angers, conduisant les enfants dans le palais, à la porte d'une galerie où le roi collationnait avec plusieurs seigneurs, leur dit : « Le roi

vous attend, allez à lui ; moi, je vais veiller au *mystère* que je fais représenter ce soir à la cour. »

Et il laissa sur le seuil de la galerie les deux enfants, vêtus comme ils l'étaient le matin pour la cérémonie.

V

L'HABITANT DES RUINES DE SAINT-VICTOR.

Jehan et Jehanne, tous les deux interdits, timides et confus, se tenant par la main, se regardaient et n'osaient avancer.

« Dis donc, Jehan, as-tu vu le roi? dit Jehanne tout bas à son frère, se hasardant à parler la première et s'enhardissant du peu d'attention dont elle était l'objet.

— Non ; et toi, Jehanne? dit Jehan sur le même ton.

— Moi, j'étais tout étourdie par le bruit qu'on faisait autour de moi ; je n'ai rien vu.

— Moi, dit Jehan, le saint Christophe qui me portait, et à qui j'ai demandé où était le roi, m'a montré un balcon en me disant : « Là ; » mais le roi n'y était pas.

— Tu en es sûr, mon frère? tu n'as peut-être pas bien regardé tout le monde.

— A preuve, Jehanne, répliqua Jehan, que j'ai vu l'habitant des ruines de Saint-Victor.

— Il est ici, Jehan?

— Oui, sœur; et tiens, le voilà, dit Jehan, montrant effectivement à sa sœur le personnage qu'ils avaient rencontré dans les ruines de l'abbaye de Saint-Victor, à Marseille.

— Oh! alors, je n'ai plus peur, » dit Jehanne, quittant

la main de son frère et s'élançant en courant au milieu de la galerie.

A la vue de ce charmant petit agneau blanc et bleu qui courait ainsi, chacun se rangea pour le regarder; mais Jehanne, sans y faire attention, continuait sa course. Elle ne s'arrêta que devant l'habitant des ruines, et lui prit familièrement la main en disant, avec un gros soupir :

« Enfin!...

— Enfin! répéta le soi-disant habitant des ruines en regardant avec étonnement la charmante enfant qui lui souriait.

— Je vous retrouve... Eh bien, ajouta-t-elle d'un petit ton d'humeur, voyant qu'on ne lui répondait pas; vous m'avez donc oubliée?

— Qui es-tu, charmant petit agneau? dit le personnage dont Jehanne tenait toujours la main.

— Mais Jehanne, répondit la petite; et voilà mon frère Jehan; et c'est bien vous que nous avons vu dans le jardin des ruines, à Marseille; vous qui avez donné un florin à Jehan et un papier où il n'y avait pas votre adresse; vous qui deviez nous présenter au bon roi René...

— Les enfants de Fabricius de Gaëte? dit ce personnage.

— C'est ça... Le roi est-il ici? dit Jehanne se penchant à son oreille.

— Oui, dit-il en souriant.

— Où?

— Cherche.

— Je ne le vois pas.

— Regarde toutes les têtes.

— C'est bien ce que je fais; mais je n'en vois aucune avec une couronne d'or.

— Le bon roi René ne porte pas de couronne, mais un

chapel comme tout le monde, et c'est le seul, dans ce moment, qui a le sien sur la tête. »

Jehanne tourna les yeux de côté et d'autre ; puis, les levant vers son interlocuteur comme pour lui répondre, elle poussa un cri.

« C'est vous qui êtes le roi ? dit-elle.

— Oui, dit avec bonté le personnage dont elle tenait toujours la main ; oui, c'est moi qui suis le roi, et qui ne tromperai pas ton espoir ni celui de ton frère : vous êtes venus tous les deux à moi pleins de confiance ; vous vous êtes dit : « Le roi René est bon, il prendra soin de nous. » Oui, oui, j'en prendrai soin ; vous êtes mes enfants, et, comme mes enfants ne peuvent pas être pauvres, je vous fais don de la terre de Bouc, que j'érige en marquisat, et que je nomme d'*Albertas*. Marquis d'Albertas, ajouta-t-il en s'adressant à Jehan, qui se tenait respectueusement debout et découvert à côté de sa sœur, marquis d'Albertas, venez baiser la main de votre reine. »

Disant ces mots, le bon roi René conduisit les enfants auprès de sa femme, Jehanne de Laval, qui les embrassa très-tendrement.

« Le pont est passé ; nous sommes au moulin, » dit Jehanne en jetant un regard plein de finesse sur le roi René, qui comprit que la petite faisait allusion à la parabole de la pauvre femme.

Ces deux enfants furent la souche de la maison d'Albertas, qui existe encore dans le midi de la France.

René Ier, duc d'Anjou et de Bar, comte de Provence, roi titulaire de Naples, mourut à Aix, en 1480, à l'âge de soixante-douze ans. Le bonheur de ses sujets avait été sa constante étude, aussi jamais prince ne fut plus regretté. Les Provençaux lui ont élevé une statue dans la ville d'Aix ; Angers lui a rendu le même hommage.

CHRISTINE DE PISAN.



Hadamard del. *Imp. Lemercier, Paris.*

Ne touchez pas aux gâteaux.

CHRISTINE DE PISAN

NÉE A VENISE EN 1363

I

LES PETITS PATÉS DE GENTIEN TOURNEBU.

Un matin du mois de juin de l'année 1372, la porte d'une maison s'ouvrit, et une jeune femme parut sur le seuil. Son costume, assez riche, bien que sans armoirie, désignait une bourgeoise de qualité, sinon une dame de haut parage ; elle était petite, brune, bien faite, assez jolie, bien que pâle et languissante, ses mouvements portaient l'empreinte d'un engourdissement maladif ; elle fit un pas dans la rue, se retourna vers la porte de la maison d'où elle sortait, et, sans doute attendant quelqu'un qu'elle ne voyait pas venir, elle revint sur ses pas et appela :

« Christina ! »

Son accent étranger avait le timbre doux et lent de la langue italienne.

A ce nom, une charmante enfant accourut; elle pouvait avoir neuf ans, mais elle était si petite, si ronde, si blanche et si rose sous ses épais cheveux noirs qui retombaient en grosses boucles sur ses épaules découvertes, qu'on ne lui aurait pas donné, au premier abord, plus de six à sept ans.

« C'est Annonciata, qui a toujours quelque chose à reprendre à ma toilette, dit l'enfant pour excuser son retard.

— Dame ! quand on va chez la reine, riposta en italien, en suivant l'enfant, une vieille femme dont une main était armée d'un peigne et l'autre d'une éponge, il faut être belle.

— Tu as beau me peigner, me frisotter, me pommader, me tirer mes pauvres cheveux un à un, Annonciata, ma mie, tu ne me feras pas plus belle ni moins belle que Dieu ne m'a faite, répondit Christine.

— Et tu peux te vanter que Dieu t'a faite assez belle, répondit cette femme, qui, en se retournant vers sa maîtresse, ajouta, avec tous les signes de la prière et de l'effroi : Au nom de Notre-Dame du Mont-Carmel, chère madame de Pisan, prenez bien garde à cette chère enfant, ne lui quittez pas la main, ne la perdez pas de vue. S'il y a une foule, traversez la rue et éloignez-vous.

— En vérité, Annonciata, dit la jeune femme, tu me fais des recommandations comme si c'était toi qui fût la mère et moi la bonne.

— C'est qu'il se perd tant d'enfants depuis quelque temps dans ce maudit Paris ! riposta l'Italienne, on n'entend parler que de cela. Encore hier, la petite fille à Méline la Henrionne, qui demeure ici tout près, rue de la Juiverie..., eh bien, elle a disparu.

— Tu me fais frémir, dit madame de Pisan, saisissant

la main de sa fille et l'attirant à elle d'un geste maternel plein d'amour et de crainte.

— Il n'y a pas encore quinze jours, cette petite Marie, si blonde, si rose, la fille du chaussetier en face..., disparue...; le petit garçon de l'imagier disparu aussi, les trois enfants de l'argentier, disparus, l'un après l'autre, ma chère maîtresse, aussi vrai que je m'appelle Annonciata, que Dieu est au ciel, et Jésus assis à ses côtés; il y a ici quelque ogre ou quelque ogresse qui mange les petits enfants.

— D'abord, dit Christine, que sa mère tenait par la main pendant qu'Annonciata lui nouait des rubans roses dans ses cheveux noirs, il n'y a des ogres et des ogresses que dans les contes de fées, et les enfants disparus se retrouveront, tu verras.

— Alors des sorciers, des sorcières, qui les auront enlevés sur leurs manches à balais, répliqua la superstitieuse Italienne.

— Pas plus de sorcières et de sorciers que d'ogres et d'ogresses, affirma Christine.

— Cette petite ne croit à rien, dit la vieille bonne en se signant. Là, qu'est-ce que je disais..., elle a perdu son amulette.

— Ah ! non, elle est là-haut, dans la chambre de maman, dit Christine; le fil s'est cassé.

— Tout seul ! Oh ! quel malheur, quel affreux présage ! s'écria Annonciata; et qu'est-ce que cela signifie ? juste ciel !

— Cela signifie que le fil était mauvais, » dit en riant Christine, qui s'éloignait avec sa mère.

En sortant de la rue de la Colombe, madame de Pisan et sa fille tournèrent dans la rue *Qui-mène-au-Palais*, ainsi nommée parce qu'effectivement elle menait au Palais.

C'était une rue petite, étroite, et presque entièrement occupée par un immense bâtiment, une grande maison, si vaste, si sombre, et avec tant de dépendances, que c'était presque une demeure princière, et qu'il n'aurait fallu rien moins, pour l'occuper en entier, qu'un prince avec une suite nombreuse. Or, comme princes ne se trouvent pas aussi aisément que manants et bourgeois, cette maison était restée de longues années inhabitée. L'architecture de ce bâtiment datait de loin, personne dans le quartier ne se rappelait l'avoir vu bâtir. C'étaient de hautes murailles avec des croisées étroites à ogives et de petits balcons en pierres, tous soutenus par de petites têtes de chérubins sculptées dans la pierre même. Deux années environ avant le commencement de cette histoire, un homme du peuple, qui venait on ne sait d'où, et que personne ne connaissait, passant dans cette rue, s'arrêta devant cette maison, comme frappé d'enchantement devant toutes ces petites figures d'anges. — Oh! oh! dit-il tout haut en se caressant d'une main monstrueuse la barbe épaisse qui descendait de son menton sur sa poitrine, que de petits marmousets! voici bien mon affaire; et, s'informant du nom du propriétaire, on lui nomma Pierre Belet, argentier du roi Charles V, qui demeurait rue de la Juiverie; il y courut, lui loua la maison aux marmousets, lui paya une année d'avance, vint s'y établir, et le lendemain une boutique de pâtisserie était ouverte sous l'auvent de la porte principale, et au-dessus se balançait une enseigne vernie avec ces mots :

AUX MARMOUSETS

GENTIEN TOURNEBU, PATISSIER

La réputation de cet homme pour faire la pâtisserie s'accrut à un tel degré, que bientôt des quatre coins de Paris

on se portait à la maison des Marmousets, le nom lui en était resté, pour y manger surtout des petits pâtés. Ce mets, à nul autre pareil, avait un goût si délicat, un fumet si appétissant, une saveur si exquise, que ceux qui n'en avaient pas mangé voulaient aller en manger, et que ceux qui y avaient goûté retournaient y goûter encore.

« Maman, dit Christine à sa mère, n'est-ce point là ce fameux pâtissier dont s'entretiennent la cour et la ville depuis si longtemps?

— Le pâtissier de la maison aux Marmousets, répondit madame de Pisan, voici la maison. Veux-tu un gâteau?

— Je ne serais pas fâchée, dit Christine, de juger par moi-même si sa réputation est méritée.

— Allons, » lui dit sa mère, se dirigeant de ce côté.

Comme elles approchaient de la boutique, elles entendirent deux voix, l'une brusque, l'autre suppliante. La suppliante disait : « Je me meurs de faim, Gentien, je t'en prie, donne-moi à manger. » A quoi la voix brusque répliquait : « Si tu as faim, mange un pâté. — Tes pâtés me font horreur ! » répondait la voix suppliante, à laquelle se mêlait effectivement un sentiment d'effroi impossible à décrire.

« Voilà une personne bien dégoûtée, dit Christine s'approchant de la boutique et flairant les gâteaux ; certes, ils ont bonne mine ! »

Mais, comme elle allait en choisir un, un gémissement lui fit diriger ses yeux vers le fond du magasin; elle vit une pauvre femme assise par terre, dans l'attitude de la douleur la plus grande. Après l'avoir regardée un instant, Christine reconnut une pauvresse à laquelle elle avait coutume de faire l'aumône.

« C'est Marguerite la magicienne, maman, dit-elle à voix basse à sa mère.

— La magicienne! répéta madame de Pisan.

— Oui. dit Christine, on l'appelle ainsi parce qu'on prétend qu'elle jette des sorts aux petits enfants.

— Allons-nous-en, répliqua vite madame de Pisan, voulant entraîner sa fille.

— D'abord, je ne suis pas un petit enfant, dit Christine se roidissant sur ses petits pieds, afin de ne pas perdre une ligne de sa taille, assez peu élevée, nous sommes obligés de l'avouer; et puis, si Marguerite avait voulu me jeter un sort, elle l'aurait fait depuis longtemps, car nous nous connaissons depuis mon arrivée ici, il y aura quatre ans vienne la Toussaint. Puis, encore, permets-moi une autre réflexion, maman: si Marguerite était magicienne, m'est avis qu'elle emploierait un peu de sa magie à changer d'habit et à améliorer sa fortune, qui ne me paraît pas brillante.

— Ce que tu dis est vrai, chère petite, répondit madame de Pisan; mais n'importe, cette femme me fait peur, prends vite un gâteau et partons.

— Auparavant donne-moi une pièce de monnaie pour la magicienne, » dit Christine fouillant elle-même dans l'aumônière de sa mère avec toute la familiarité d'un enfant gâté. Puis, entrant dans la boutique, elle s'approcha de Marguerite, qui, la voyant venir, lui tendit la main. Christine se baissa pour y déposer sa monnaie, et ne put retenir un mouvement d'effroi en sentant ses doigts pris dans ceux de cette pauvresse, qui lui dit, bas, si bas qu'il fallait avoir toute la finesse d'ouïe de Christine pour entendre :

« Ne touchez pas aux gâteaux. »

Christine se redressa avec un cri; au même instant elle vit, entre elle et la pauvresse, un homme qu'elle n'avait pas encore aperçu, tant cette boutique était grande, noire et enfumée.

« Que vous dit cette femme, mademoiselle ? » demanda cet homme.

Christine le regarda sans lui répondre, et s'enfuit en courant ; elle se jeta dans les bras de sa mère, qui n'avait rien vu, occupée qu'elle était à choisir quelques gâteaux; elle lui cria : « Allons-nous-en, allons-nous-en !

— Oh ! pas avant d'avoir mangé un de mes gâteaux, ma belle petite demoiselle, » dit le pâtissier s'approchant de Christine un gâteau à la main.

Bien qu'un peu rassurée en se sentant entourée des bras de sa mère, Christine n'en regarda pas moins une seconde fois cet homme avec un sentiment de peur dont elle ne se rendait pas compte. Était-ce la manière assez imprévue avec laquelle il avait surgi, on aurait dit de dessous terre, au moment où elle faisait l'aumône à la pauvresse, ou étaient-ce les paroles mystérieuses et étranges de cette femme? ou bien encore était-ce l'aspect de cet homme? cette dernière supposition était assez probable.

Imaginez-vous un homme grand de six pieds et gros à proportion, des pieds et des mains énormes, des épaules carrées, et sur ces épaules une tête d'une grosseur démesurée et d'un rouge vif; ses bras, nus jusqu'au coude, rougis par le feu ardent et continu du four, avaient l'air d'avoir été trempés dans le sang ; sa tunique était rouge aussi. Ajoutez à ce portrait un front bas, deux petits yeux gris et clairs comme ceux d'un chat, un nez camard, une bouche mince, étroite, sardonique, qui en s'ouvrant ne laissait voir, il est vrai, qu'une dent, mais quelle dent !

« Allons-nous-en, maman, » disait Christine à sa mère, se serrant contre elle, et ne pouvant, malgré sa peur, s'empêcher de regarder ce pâtissier monstrueux qui prenait une petite voix flûtée pour répéter :

« Pas avant d'avoir mangé un de mes gâteaux, ma petite demoiselle. »

Honteuse de sa peur, ou du moins de l'avoir montrée si franchement, ce qui était malséant et qui pouvait fâcher cet homme, Christine, bonne et gentille petite fille qu'elle était, essaya de surmonter son effroi, et allait sans doute céder aux instances du pâtissier et accepter son gâteau, lorsque, par un regard jeté au hasard dans le fond de la boutique, elle vit derrière le pâtissier la pauvresse à deux genoux, qui, les yeux mouillés de larmes, employait ses gestes les plus suppliants pour l'engager à refuser le gâteau et à s'éloigner.

Cédant à cette prière muette et touchante, Christine entraîna sa mère en lui disant : « Viens, viens, viens, je ne veux plus de gâteau. »

II

L'HÔTEL SAINT-PAUL.

Pendant que le roi Jean était prisonnier en Angleterre, le dauphin Charles son fils acheta de divers particuliers plusieurs hôtels, maisons et jardins, situés sur les bords de la Seine, entre la rue Saint-Antoine, la rue Saint-Paul, les fossés de l'Arsenal et la Bastille. Chacun de ces corps de logis avait son nom : l'hôtel de l'*Archevêque de Sens*, celui de l'*Abbé Saint-Maur*, l'hôtel de *Puteymuce*, l'hôtel de la *Reine*, la maison de *Beautreillis*, celle des *Livres*, l'hôtel neuf du *Pont-Perrée*, etc., etc.; mais tous réunis avaient reçu le nom de l'hôtel *Saint-Paul*, à cause de l'église qui les avoisinait. Le roi Charles avait à Paris trois lieux d'ha-

bitations : le Palais de la Cité, le Louvre et l'hôtel Saint-Paul. Quand il habitait ce dernier endroit, il occupait l'hôtel de l'*Archevêque de Sens*, qui consistait en deux salles, une autre chambre, une garde-robe, une chambre de parade, une autre où le roi couchait, ce qui la faisait nommer *la chambre où gît le roi*, et la chambre des *Nappes*. Il se trouvait en sus une chapelle, deux galeries, la *grande chambre du Retrait*, celle sans doute où le roi faisait ses dévotions, la chambre de l'*Étude*, où il étudiait, et la chambre des *Estuves*, où il se baignait. Puis deux autres chambres avec poêle pour l'hiver, que pour cette raison on appelait *chauffe-doux*. Aux alentours de cet hôtel était un jardin, un parc, des lices, une volière, un pigeonnier et une ménagerie où l'on conservait des sangliers et des loups grands et petits.

En entrant dans l'hôtel *Saint-Paul* par la *cour des Joutes*, madame de Pisan et sa fille virent un rassemblement au milieu de cette cour, et, en s'en approchant, elles reconnurent, à leur grande surprise, au milieu des valets et aides de cuisine du roi, la pauvresse qu'elles avaient laissée dans la boutique de pâtisserie de la rue aux Marmousets. Mais, loin de pleurer, comme elle le faisait un quart d'heure avant et de paraître abattue par la douleur, sa taille s'était redressée, ses yeux secs et brillant de l'éclat de la fièvre jetaient des éclairs. Se promenant majestueusement à la ronde, cette femme jetait, en passant devant chacun, ou un sarcasme, ou un conseil, ou une prédiction ; et ce qui surprit le plus madame de Pisan, c'est que sarcasme, conseil ou prédiction, tout avait rapport aux petits pâtés du pâtissier de la maison des Marmousets. *Vous n'êtes pas digne d'un gâteau de Tournebu*, disait-elle aux uns; allez donc manger un gâteau de la maison aux Marmousets, et menez-y vos enfants, disait-elle à d'autres. —

Le jour où vous aurez mangé un petit pâté de la rue *Qui-mène-au-Palais*, tous les bonheurs vous arriveront. — Pleurez, pleurez, petits enfants, répliquait-elle en s'adressant à chaque enfant qu'elle voyait dans la foule ; pleurez, et vous aurez un petit pâté de la maison aux Marmousets.

Soudain, en apercevant madame de Pisan et sa fille, son ton, sa voix, ses manières, changèrent ; il ne fallait pas être bien fin pour deviner la contrariété qu'elle éprouvait d'être surprise ainsi faisant la prophétesse. Elle voulut s'échapper, Christine la saisit au passage.

« Dites donc, Marguerite, lui dit-elle, pourquoi voulez-vous que tout le monde mange des petits pâtés, excepté moi ? »

Sans répondre à la petite fille, mais s'adressant à la mère, Marguerite dit, en joignant les mains et d'un accent de prière énergique et triste :

« Madame, sur votre bonheur dans ce monde, sur votre part de paradis dans l'autre, ne passez jamais avec votre fille rue *Qui-mène-au-Palais*... Un grand malheur vous menace..., menace votre fille... J'ai lu cela dans les astres..., je ne puis vous en dire davantage, mais n'y passez pas..., et surtout, ajouta-t-elle bas, très-bas, comme si elle craignait d'être entendue des autres, — ne mangez pas de gâteaux du pâtissier Tournebu. »

En achevant ces mots, elle s'éloigna si vite, qu'elle était sortie de la cour aux Joutes avant que madame de Pisan fût assez remise de la surprise où l'avaient jetée les paroles de cette femme, son ton, son air, pour l'appeler et lui ordonner de mieux s'expliquer.

A ce moment, M. de Pisan sortait du palais de la reine et venait à la rencontre de sa femme. La voyant tout émue, il lui demanda ce qu'elle avait. Madame de Pisan lui raconta la scène dont elle venait d'être témoin. » Les paroles

de cette femme m'ont glacée, dit-elle, un grand malheur menace ma fille, elle l'a lu dans les astres...

— J'espère, ma bonne amie, répliqua M. de Pisan en souriant, que vous aurez plus de foi en moi, Thomas de Pisan, astrologue du roi Charles V, qui puis vous assurer que je n'ai rien lu, moi, de tout cela dans les astres..., et je pense y lire un peu mieux que cette pauvresse...; n'est-il pas vrai...?

— Je suis mère, Italienne et superstitieuse! répondit seulement madame de Pisan.

— Chère Stella, dit M. de Pisan prenant le bras de sa femme et marchant avec elle vers l'entrée de l'hôtel de la Reine, il y a huit ans que je suis au service du roi de France, il y en a quatre qu'il m'a donné les moyens de vous faire venir à Paris, toi et ma fille, et aujourd'hui il met le comble à ses bienfaits : il permet que Christine soit élevée au palais; la reine elle-même se charge des frais de son éducation, elle vient de me le dire; c'est donc une présentation à la cour qui va avoir lieu ce matin.

— Entends-tu, Christine? une présentation à la cour, dit madame de Pisan à sa fille... Eh bien, tu ne me comprends pas, tu n'es plus contente, heureuse, tu ne sautes pas de joie! ajouta madame de Pisan, secouant le bras de sa fille, qui marchait à son côté, rêveuse et silencieuse.

— Cette femme avait bien besoin de me défendre de manger des pâtés de la maison aux Marmousets! dit-elle, comme si elle se parlait à elle-même.

— Qu'est-ce que cela fait? lui dit sa mère.

— Cela fait que je me meurs d'envie d'en manger, » répliqua vivement la petite fille.

Monsieur et madame de Pisan, occupés l'un et l'autre de pensées plus graves, n'apportèrent aucune attention à cette

réponse, et, étant alors entrés dans l'hôtel, continuèrent à marcher vers l'appartement de la reine.

La reine était assise sur un fauteuil à haut dossier. Elle avait, à cette époque, trente ans passés ; une grande bonté, unie à une douce majesté, se lisait sur son visage. Elle accueillit fort bien M. de Pisan, sa femme et sa fille : et, voyant Christine regarder très-attentivement un très-bel éventail qu'elle tenait à la main, elle lui en fit don. C'était un de ces grands et riches éventails merveilleusement ouvragés que toutes les femmes portaient à cette époque, en hiver comme en été ; gracieux et coquet jouet féminin, qui donne à la jolie main qui sait le tenir, l'ouvrir, le fermer, l'agiter, un attrait de plus.

Mais, sous l'empire d'une idée qui la dominait, même en présence de la reine, dont les témoignages de bonté ne pouvaient la distraire, Christine, aussitôt qu'elle fut hors de l'hôtel Saint-Paul, révéla sa préoccupation par ces mots :

« Passons par la rue *Qui-mène-au-Palais*, dit-elle, pour acheter un de ces pâtés de la maison aux Marmousets.

— Je n'aime pas les capricieuses, fit pour toute réponse madame de Pisan ; il fallait en prendre un lorsque je vous l'ai offert.

Christine ne dit mot; mais le reste du jour on ne la vit ni rire ni jouer avec les petites filles de son âge, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire. Assise, triste et pensive, sur le seuil de la maison de la rue de la Colombe, ses yeux erraient insouciamment en apparence dans toute la largeur de la rue, mais ne se fixant nulle part, si ce n'était pourtant sur le bout qui donnait dans la rue *Qui-mène-au-Palais*, alors un rayon de désir étrange venait les animer.

Étonnée de cette immobilité si peu en rapport avec la pétulance qui animait ordinairement la petite fille, An-

nonciata lui demanda deux ou trois fois, avec une inquiétude presque maternelle :

« Qu'as-tu, Christine? es-tu malade? désires-tu quelque chose?

— Je voudrais manger un pâté de la maison aux Marmousets, répondit Christine aussitôt.

— Voici le jour qui baisse, et, pour le beau royaume de France ou pour la république de Venise, ma patrie et la tienne, tu ne me ferais pas passer devant cette boutique à cette heure-là, dit Annonciata.

— De quoi as-tu peur? lui demanda Christine.

— De tout, dit Annonciata; et d'abord fais-moi le plaisir de rentrer, Christine : avec tous ces bruits d'enlèvements, tous ces enfants qui disparaissent, je n'aime pas à te voir si tard près de la rue.

— Tu ne veux pas aller me chercher un gâteau? dit Christine.

— Non, lui dit sa bonne.

— Alors, moi je ne rentre pas, répliqua la petite fille du ton mutin d'une enfant trop aimée et habituée à voir toutes ses volontés satisfaites.

— Je vais chercher ta mère pour te faire obéir, dit Annonciata avec un accent de menace.

— Va, » répondit Christine.

Annonciata partit et resta assez longtemps absente, parce que madame de Pisan, occupée avec son mari, ne put pas tout de suite lui répondre; mais de quel effroi la pauvre bonne fut-elle saisie lorsqu'en revenant elle n'aperçut pas Christine sur le pas de la porte. Elle l'appela, mais en vain : elle eut beau faire retentir de ses cris la rue et les alentours, Christine ne répondit pas, et, à l'endroit où elle l'avait laissée assise, Annonciata ne trouva plus que l'éventail donné par la reine Jeanne de Bourbon.

III

LA MAISON AUX MARMOUSETS.

Or, après le départ de sa vieille bonne, Christine, voyant la rue *Qui-mène-au-Palais* si proche, qu'en deux enjambées elle y pouvait arriver, compta sur l'agilité de ses jambes et sur cette proximité. « Je serai de retour avant qu'Annonciata soit descendue de chez ma mère, se dit-elle ; et, posant son éventail à terre, elle s'était levée et s'était mise à courir vers la maison du pâtissier. Elle y arriva au moment où celui-ci allait fermer sa boutique.

« Entrez, entrez, ma belle petite demoiselle, lui dit cet homme, sur l'ignoble figure duquel une joie féroce brilla en voyant accourir à lui cette charmante petite fille, — et ne touchez pas à ce restant de gâteaux de la journée ; ce sont toutes marchandises avariées ; les bons sont ici, dans l'arrière-boutique.

— Donnez, donnez vite, dit Christine, suivant sans défiance le pâtissier, donnez vite, voici l'argent. »

Mais, à peine Christine fut-elle entrée dans l'arrière-boutique, qu'elle entendit un grand bruit ; elle se retourna et vit que la porte de la rue venait de se fermer.

« Ne vous inquiétez pas, lui dit cet homme ayant compris le regard de l'enfant, on va la rouvrir pour vous laisser sortir, lorsque vous aurez choisi un pâté. Eh bien, où avez-vous donc mis les pâtés chauds de la dernière fournée, cria-t-il en levant la tête vers un judas ouvert au plafond.

— Dans la chambre aux Fleurs-Roses, répondit une voix de femme que Christine crut reconnaître.

— Voulez-vous monter, ma petite demoiselle, dit Tournebu se tournant vers Christine, que toutes ces lenteurs semblaient contrarier.

— Mon Dieu ! dit-elle en hésitant avec cette timidité du jeune âge qui retient au moment d'accomplir ce qu'on désire le plus ; et, dans ce moment, Christine redoutait l'inquiétude de sa bonne, qui ne la retrouverait plus sur le seuil de la porte, et elle désirait s'en aller... J'ai peur, dit-elle, qu'on ne soit inquiet au logis de mon absence.

— Ah ! on ne sait pas que vous êtes ici ! répliqua vivement le pâtissier avec un accent et un regard qui certes auraient fait frémir la pauvre enfant si elle en eût compris l'épouvantable joie.

— Non, ainsi dépêchez, dit-elle naïvement.

— Je ne demanderais pas mieux, dit-il les yeux fixés sur Christine et la regardant en se léchant les lèvres, ainsi qu'on le fait devant un met succulent; — mais mes enfants soupent là-haut, ma sœur ne peut pas les quitter, et je suis obligé de vous prier de monter avec moi...; il y a deux marches, ce ne sera pas long, ma sœur vous ramènera elle-même chez votre mère. »

Christine commençait déjà à se repentir de son imprudence, sans cependant en prévoir encore toutes les conséquences fatales; elle hésitait, reculait, demandait du temps. Elle se décida donc à suivre le pâtissier, passa même devant lui en disant : Vite, vite, dépêchons, et se précipita la première sur l'escalier, où, après avoir monté plus de deux marches, mais bien une cinquantaine sans les compter (compte-t-on à dix ans?), elle entra dans une chambre magnifiquement éclairée, et la surprise la cloua sur le seuil.

IV

LA CHAMBRE AUX FLEURS-ROSES.

Au milieu de cette chambre toute tendue en soie perse d'un fond clair à fleurs roses, était une table chargée de mets ; autour, à la clarté de mille bougies, Christine vit assis une vingtaine d'enfants. Au haut bout de cette table trônait une femme belle, triste, et dont la tristesse paraissait encore plus pénible sous les riches vêtements qui la couvraient, sous les bijoux qui étincelaient à son cou, sur sa tête, à ses oreilles, à ses bras. En apercevant Christine, cette femme fit un cri que réprima sans doute un geste du pâtissier ; mais, à ce cri, la petite fille reconnut la pauvresse du matin, Marguerite de Belleville, la magicienne, comme on l'appelait dans Paris.

« Mademoiselle de Pisan veut un pâté, madame la magicienne, dit le pâtissier; veuillez la prier de s'asseoir avec vous et de le manger en votre compagnie. En attendant, je vais avertir la famille de mademoiselle, et j'y vais avec Marinette, ajouta-t-il, faisant lever de table une petite fille fort jolie, assise à deux pas de lui; et, en parlant ainsi, il brandit un grand coutelas dont le manche pendait et se dessinait noir sur son tablier blanc.

— Mais je ne veux pas rester ici, dit Christine, voulant s'élancer vers la porte ; la main du pâtissier, une large main qui s'appuya lourde et ferme sur ses épaules, la fixa à sa place.

— On entre ici fort aisément, petite, lui dit-il, on n'en sort pas de même. Oh là ! la magicienne du diable ! prenez

cette enfant, racontez-lui les amusements que l'on goûte ici, les dangers que l'on court en voulant sortir de ce séjour enchanté... et... et... Marinette me répond de votre soumission. »

Disant ces mots, le pâtissier poussa Christine contre Marguerite de Belleville, qui, pâle, tremblante, silencieuse, la reçut sans rien dire; puis il s'éloigna, emmenant avec lui la petite Marinette.

« Malheureuse! malheureuse! malheureuse! murmura trois fois entre ses dents la soi-disant magicienne; puis, se tournant vers Christine, et la faisant asseoir près d'elle, elle ajouta : Puisque tu veux des pâtés, manges-en donc, mange, gourmande enfant! »

Hélas! Christine n'en était déjà plus au repentir de s'être laissée entraîner par cette gourmandise qu'on lui reprochait si brutalement; elle devinait les angoisses de sa mère, de son père, d'Annonciata même, qui sans doute la cherchait à cette heure-ci, et son petit cœur en était déchiré; elle fondit en larmes, et, le redoutable pâtissier n'étant plus là, elle se jeta aux genoux de la magicienne, se tordit à ses pieds en lui criant :

« Oh! vous, madame, dont je n'ai jamais vu la misère sans la soulager, ayez pitié de moi. »

Marguerite détourna la tête sans répondre, et une des petites filles, celle qui était le plus près de Christine, lui dit :

« Pourquoi pleures-tu? on est fort bien ici; on a à manger tant que l'on veut et les meilleures choses du monde; on joue toute la journée, la nuit on dort dans de bons lits, et, quand on a passé ici quelques jours, on va revoir ses parents... Henriane est partie hier soir, Jacqueline avant-hier, quelquefois il en part deux, trois; moi, je crois que

je pars ce soir; mais, bien sûr, je reviendrai, Gentien Tournebu me l'a promis. »

Christine regardait avec tant de surprise la petite fille qui lui parlait, que cela fit supposer aux autres enfants que la nouvelle venue doutait de la véracité de ce récit; alors toutes à l'envi se mirent à vanter le bonheur dont on jouissait chez le pâtissier Gentien Tournebu.

« Mais votre mère, votre père? vous n'avez donc ni père ni mère qui s'inquiètent de votre absence? leur répondit Christine, l'accent empreint de la plus vive douleur.

— Nos parents savent où nous sommes, répondirent-elles.

— Certainement, répliqua le pâtissier qui rentrait avec un plateau sur les mains; et je viens moi-même de chez madame de Pisan lui dire que sa fille est chez moi, où elle s'amuse avec d'autres petites filles de son âge, et que je la lui ramènerai demain.

— Monsieur, dit Christine en essuyant ses larmes et donnant à toute sa contenance une gravité sérieuse au-dessus de son âge, je n'ose pas vous dire que vous mentez; mais, si ma mère me savait ici, elle y serait aussi. »

Gentien Tournebu resta un moment étourdi par cette réplique; un éclair de colère brilla dans ses yeux, dont le reflet rougeâtre fit frémir Christine qui le regardait; mais, au lieu de répondre, il se tut, sourit d'un sourire à faire dresser les cheveux, et, promenant à la ronde son plateau chargé de petits verres pleins d'une liqueur vermeille, il dit :

« Allons, mes petits anges, un peu de cette ambroisie que monseigneur Jupiter boit là-haut dans l'Olympe, et dont madame Junon son épouse m'a donné la recette. »

Le plateau passa à la ronde. Chaque petite fille prit un verre, et but en disant : A votre santé, monsieur Gentien

Tournebu. Lorsque vint le tour de Christine, elle allait refuser; mais elle entendit murmurer à son oreille : Fais semblant de boire. Surprise, inquiète, et ne comprenant rien à ce qui se passait, sinon qu'il fallait dissimuler, elle prit le verre, le porta à ses lèvres; mais, au lieu de boire, elle en versa le contenu dans sa robe, et, lorsque le pâtissier dit, en prenant un flambeau sur la table : — Et maintenant au lit, elle le suivit comme les autres. Toutefois, avant de quitter la salle, elle jeta sur Marguerite un regard comme pour l'implorer. Marguerite était debout, toujours très-pâle, et lui faisait des signes, mais si embrouillés, si confus, que la pauvre petite n'en comprit pas le sens. Force lui fut cependant de suivre son conducteur, qui n'avait pas l'air de plaisanter. Il la mena, ainsi que ses compagnes, à la porte d'une chambre où il les fit toutes entrer lui-même ; puis, lorsqu'il les eut comptées à mesure qu'elles passaient devant lui, il referma la porte sur la dernière.

Cette chambre, éclairée très-médiocrement par une lampe posée sur un guéridon, présentait l'aspect d'un dortoir de pension : il y avait plus de lits que d'enfants. Chaque petite fille s'approcha de celui qu'elle avait occupé la veille, et, sans parler, car un sommeil de plomb semblait s'être emparé de leur esprit en entrant dans la chambre, elles se déshabillèrent et se couchèrent. Au lieu de les imiter, Christine se laissa tomber à deux genoux au milieu de la chambre. Une terreur secrète l'agitait. Certes, elle ne devinait pas, elle était même bien loin de se douter des motifs du pâtissier en attirant tant d'enfants dans sa demeure ; mais elle avait vu frémir Marguerite au moindre mot de Tournebu, et cette femme ne pouvait regarder un des enfants qui l'entouraient sans qu'aussitôt des larmes jaillissent de ses yeux, et cependant chaque enfant paraissait heureux et content. Qu'est-ce que tout cela signifiait? Qu'avait-elle à crain-

dre, elle particulièrement? Que signifiait les signes que Marguerite lui avait adressés, signes de détresse, d'effroi, de prudence? L'imagination de Christine se perdait en conjectures, l'heure se passait, toutes les petites filles dormaient; la lampe ne jetait plus qu'une faible clarté ; Christine pensa alors à se coucher; mais en fille chrétienne et pieuse, elle resta encore à genoux pour faire sa prière et demander pardon à Dieu du chagrin que sa gourmandise et son absence devaient causer à ses parents. Elle priait encore, lorsqu'il lui sembla entendre un certain bruit sous elle; elle sentit trembler le parquet de la chambre; elle se leva effrayée, se recula, et alors de quel effroi ne fut-elle pas saisie en voyant à deux pas d'elle son lit, ce lit dans lequel elle devait coucher et hors duquel sa prière l'avait retenue, se baisser, baisser graduellement, et disparaître bientôt comme dans un gouffre, laissant un trou noir à la place qu'il occupait!... Fixée à sa place par l'horreur et l'épouvante, ne sachant s'il fallait se taire, crier, réveiller ses compagnes ou les laisser dormir, elle vit reparaître son lit: il était défait comme si on eut fouillé dedans; et aussitôt le lit à côté, un lit où était couchée celle des petites filles qui se trouvait si heureuse chez le pâtissier, descendit à son tour, et remonta comme l'autre un instant après. Christine se précipita vers ce lit, en écarta la couverture, et poussa un cri qui s'étrangla dans son gosier sans en sortir. La petite fille n'y était plus.

A ce moment la lampe s'éteignit.

V

LA CUISINE DE MAITRE TOURNEBU.

Il y avait là un mystère inconcevable et qu'il était impossible à l'innocence de Christine de deviner. Toutefois un sentiment vague et terrible lui révélait un danger quelconque, un danger d'autant plus grand, qu'elle ne pouvait le prévoir, qu'elle ne savait comment faire pour s'en préserver. Avec la prévision de ce danger, le courage lui vint aussi. « Mon Dieu, dit-elle, glacée par ce seul effroi qu'inspirent l'ombre de la nuit et son silence de mort, — mon Dieu, je vous ai offensé; mais je ne suis qu'une enfant, pardonnez-moi pour l'amour de ma mère, inspirez-moi, ne m'abandonnez pas et sauvez-moi ! »

Fortifiée par cette prière, Christine se dirigea à tâtons vers la porte de la chambre : elle n'avait point entendu à son entrée qu'on l'eût fermée à clef, elle espérait donc la trouver ouverte, elle l'était en effet. Les ténèbres qui s'offrirent d'abord à elle la firent hésiter; mais qu'étaient-ce que les ténèbres, danger imaginaire en comparaison d'un danger bien plus réel? Christine mit ses bras en avant, marcha droit devant elle. Après quelques pas dans un corridor assez étroit, un air plus vif qui lui frappa au visage lui apprit qu'elle devait être dans un endroit plus ouvert. Une rampe en fer, qu'elle rencontra au même instant sous sa main, la confirma dans ses soupçons. Elle suivit cette rampe, la terre manqua à son pied ; elle était sur le haut d'un escalier; elle commença à le descendre tout doucement en retenant son haleine, en relevant sa robe, dont la soie aurait,

par son frôlement, trahi sa présence. Au pied de l'escalier, Christine s'arrêta, un bruit confus de voix vint jusqu'à elle; se dirigeant dans la direction de ces voix, elle aperçut au loin devant elle une lumière; elle s'approcha à pas furtifs, cette lumière partait d'une porte entre-bâillée; Christine ne pouvait voir ce qui se passait derrière cette porte, mais elle entendit distinctement la voix de Marguerite, qui disait :

« Gentien, n'es-tu pas assez riche, et quand finiras-tu cet affreux métier ?

— Encore un an, Marguerite, et nous quitterons cette maison, et nous irons à la campagne nous reposer. »

Marguerite répliqua en pleurant :

« Voilà cinq ans, Gentien, que tous les ans tu me dis : Dans un an ! Ne crains-tu donc pas de lasser la patience du ciel ? crains sa colère, mon frère, et repens-toi.

— Te crois-tu donc plus sainte que moi, Marguerite, que tu me prêches comme le ferait un prêtre ?

— Oh ! je suis une malheureuse créature, maudite de Dieu et des hommes, je le sais, répliqua la sœur de Gentien en se frappant le front de sa main. C'est moi qui te fournis la chair de ces affreux pâtés; mais aussi, Gentien, de quel moyen te sers-tu pour m'y obliger ? Hélas ! outre ma fille, je t'avais demandé grâce pour une seule enfant, pour cette petite Christine dont la main a toujours pour moi, indigne pécheresse, une généreuse aumône, et la bouche une douce parole.

— Dame ! je ne suis pas allé la chercher, elle est venue d'elle même se mettre sous mon couteau. »

A ce mot de couteau, Christine, qui dans l'attention qu'elle mettait à écouter et à comprendre avait retenu son souffle, pensa tomber à la renverse. Cherchant un appui, sa main

rencontra la porte, qui, poussée par elle, s'ouvrit toute grande.

« Qui est là? » cria le pâtissier.

Mais Christine s'était rejetée en arrière. « Va voir, dit-il à sa sœur.

— Qui veux-tu que ce soit, si ce n'est le vent, » dit Marguerite prenant une lampe et avançant dans le corridor; son œil rencontra de suite l'œil de Christine, un œil égaré, suppliant. La pauvre enfant, droite, roide, appuyée contre le mur, comme si elle eût voulu y entrer, paraissait collée aux pierres du corridor.

« Chut! dit cette femme, qui rentra aussitôt en répétant : Je te le disais bien, c'est le vent... Ah çà! tu n'as plus besoin de moi, je vais me coucher, bonsoir. » Et, sans attendre la réponse de son frère, elle sortit en toute hâte, prit la main de Christine, et, l'entraînant avec elle, lui fit traverser sans lui parler je ne sais combien de corridors et de chambres, lui fit monter tant de marches, tant de marches, que, lorsqu'elles atteignirent toutes les deux le haut de l'escalier, Christine se laissa tomber à terre épuisée, anéantie, mourante, en murmurant ces mots, qui eurent peine à s'échapper de ses lèvres glacées : « Ne me tuez pas, ne me tuez pas. »

La magicienne la releva, entra avec elle dans le donjon, et, la déposant sur un lit, lui répondit tristement : « Tu n'en vaudras guère mieux pour ça, va, pauvre petite.

— Mon Dieu! cria Christine, à qui la peur rendit de nouvelles forces. Mais c'est affreux! il faut aller chez le prévôt, et le faire pendre, cet homme!

— C'est mon frère! dit Marguerite en pleurant, et, de peur que vous ne trahissiez ce mystère infernal... je suis obligée de vous garder... là..., en prison..., toujours...

— Toujours! cria Christine, toujours; et ma mère, et mon père... Oh! vous n'aurez pas cette cruauté...

— Il ne vous manquera rien..., dit Marguerite en se levant; mais songez que, si vous faites un pas hors d'ici, si un cri de vous révèle votre présence, vous êtes morte. »

Cela dit, Marguerite s'en alla et emporta la lumière. Après son départ, Christine s'assit sur son lit et attendit le jour. Une pensée forte, une résolution inébranlable, succéda dans son âme à la peur et à l'horreur qui la dominaient; il fallait sortir de cette maison, en sortir à tout prix. La jeune fille éleva son âme à Dieu, demanda à Celui qui peut tout de la tirer de l'horrible situation où l'avaient jetée sa gourmandise et son imprudence; et, raffermie par la prière, elle attendit le jour.

Il vint. Alors Christine put examiner sa prison : c'était une petite chambre carrée en pierre de taille; une croisée ouvrait sur un appui en pierre, Christine monta sur cet appui.— De là, elle découvrait tout Paris. Elle vit les tours Notre-Dame à sa gauche; la maison de sa mère devait être en face; cette croisée donnait sur la rue, peut-être même était-elle située au-dessus de la boutique de gâteaux : Christine fit un cri de joie. Un éclair d'espérance venait de luire dans son cœur.

VI

De même qu'il suffit d'un rayon de soleil pour faire éclore la pâquerette cachée sous l'herbe; de même une circonstance imprévue révèle les âmes exceptionnelles, les êtres hors ligne. Sous le poids d'aussi terribles épreuves, un enfant ordinaire se fût laissée abattre, Christine se redressa à

la vue du danger même qui la menaçait. Dans un instant elle a tout vu, tout calculé, tout préparé ; seulement, l'heure d'agir n'est pas venue, elle attend cette heure avec ce calme, ce sang-froid, qui donne la possibilité de réussir, car il double les moyens au lieu de les anéantir.

Lorsque Marguerite vint lui apporter pour déjeuner un bol de lait chaud et un petit pain, elle trouva sa prisonnière silencieuse et résignée. Le bourdon de Notre-Dame sonnait huit heures.

« Quand reviendrez-vous ? demanda Christine.

— Pas avant ce soir, répondit Marguerite. Je sors jusqu'à la nuit.

— Qui aide donc votre frère dans la vente de ses gâteaux ? demanda la pauvre prisonnière, d'un ton d'insouciance et d'indifférence complète.

— Un sourd-muet, que mon frère a élevé, se tient à la boutique, et reçoit l'argent, pendant que mon frère se tient au four, répondit Marguerite.

— Votre frère se tient toute la journée au four ? demanda Christine, toujours avec la même indifférence affectée.

— Jusqu'à deux heures. Après, c'est le sourd-muet qui passe au four, et mon frère ne quitte plus le devant de la boutique. »

C'était probablement tout ce que voulait savoir Christine, car, après, elle se tut, et Marguerite la laissa, en refermant la porte du donjon à double tour; mais Christine remarqua avec joie qu'elle n'emportait pas la clef.

Aussitôt qu'elle n'entendit plus les pas de Marguerite sur les marches un peu vermoulues de l'escalier, elle sembla reprendre vie. Le petit pain qu'on lui avait apporté était enveloppé dans une feuille de papier blanc ; elle coupa cette feuille en deux, plia chaque moitié comme une lettre;

et, sans hésiter, sortit de ses cheveux une des grandes épingles qui en retenait les nattes, se piqua le doigt, en fit jaillir le sang, et, ainsi qu'elle aurait trempé une plume dans l'encre, elle y trempa la pointe de son épingle et écrivit.

« Oh! pardon, mon père; sauvez-moi, mais de la prudence. Je suis renfermée dans la Maison aux Marmousets, où j'ai échappé à la mort par un miracle du bon Dieu : l'infâme pâtissier fait ses gâteaux avec la chair des petites filles qu'il dérobe. Il y a encore vingt enfants comme moi qui attendent leur tour; avertissez le prévôt.... De la prudence, et pardonnez-moi, vous et ma mère, le chagrin que je vous ai causé.

« *Votre fille*, CHRISTINE. »

Elle ploya cette lettre en quatre, l'attacha avec une petite épingle prise à son corsage, et prit la seconde feuille de papier, sur laquelle elle traça ce peu de mots :

« Oh! qui que vous soyez, soyez discret, et portez tout de suite cette lettre chez M. Thomas de Pisan, rue de la Colombe, 12; si vous êtes pauvre, on vous récompensera; si vous êtes riche, Dieu vous bénira. »

Puis, enveloppant la première épître dans cette seconde, elle y inséra en même temps un écu à la rose, pour rendre le poids plus lourd, et écrivit seulement sur l'adresse, ce mot, *silence*. Alors elle monta sur l'appui de la croisée, et là, au-dessus de l'abîme, et de son ancre de salut, la pieuse Christine adressa une prière à Dieu, une autre à la Vierge, protectrice de tous les enfants, fit le signe de la croix, et lança sa double épître dans la rue, puis écouta, le cœur palpitant, le bruit qu'elle devait faire en touchant le pavé....

Elle n'entendit rien. Une heure se passa ainsi, une heure

d'angoisses mortelles, d'inquiétudes impossibles à décrire. Au bout de ce temps, il lui sembla qu'une rumeur sourde bourdonnait au-dessous d'elle ; bientôt cette rumeur grandit, grandit, et ce fut alors un tumulte de cris, de voix, de chevaux, mais tout cela si indistinct, qu'elle ne pouvait comprendre si l'on s'occupait de sa délivrance, ou s'il s'agissait seulement d'une de ces disputes quotidiennes, si communes parmi le peuple. Le bruit continuait, mais, à force d'écouter, de prêter toute son attention, Christine en était venue à ne plus rien entendre du tout, pas même sa respiration à elle ; toutes ses artères battaient, son cœur avait des soubresauts qui lui faisaient croire à chaque instant qu'elle allait mourir, ses oreilles tintaient : elle descendit de la croisée, elle en serait tombée, elle avait déjà des vertiges.

Au moment où son pied touchait le plancher de la chambre, une clef tournait dans la serrure; par un instinct craintif et irréfléchi, Christine eut l'idée que c'était le pâtissier qui venait la chercher pour la tuer, et elle songea à se cacher ; mais, avant qu'elle ait eu le temps de faire un mouvement, la porte s'ouvrit, et Christine se sentit serrée dans les bras de sa mère et de son père.

Elle apprit aussitôt qu'Annonciata, accusant Marguerite de la disparition de tous les enfants, s'était postée devant la maison du pâtissier pour guetter son retour; qu'alors elle avait vu un papier traverser les airs et venir tomber à ses pieds, qu'elle s'en était saisie, et l'avait porté chez M. de Pisan. Celui-ci était allé chez le prévôt, qui lui avait prêté main-forte ; que le pâtissier, ne se doutant de rien, et ayant entendu un bruit de chevaux, était accouru sur sa porte, croyant voir passer un cortége, et qu'il avait été saisi au moment où, présumant que le prévôt désirait manger un petit pâté, il lui en présentait un.

Christine fut une des femmes les plus remarquables de son siècle. Née à Venise en 1362, elle vint à Paris à l'âge de cinq ans; elle se maria à Étienne du Castel lorsqu'elle n'avait encore que quinze ans; à vingt-cinq ans elle était veuve et mère de trois enfants, à l'éducation desquels elle se consacra, renonçant pour cela à se remarier. On lui doit plusieurs ouvrages en vers et en prose; elle était fort jolie, et la douceur de son âme se peignait sur son visage; on ignore l'époque de sa mort.

CLÉMENT MAROT.



Hadamard del. Imp. Lemercier, Paris.

Je n'ai pas comme vous, le don de voiler le Soleil.

LE PETIT MAROT

I

« Clément Marot, es-tu allé hier chez maître Harangier, procureur au Châtelet?

— Non, patron.

— Ah! peut-être que la course que tu avais à faire, du côté du couvent des Minimes, t'aura retenu trop longtemps.

— Je ne suis pas allé là non plus.

— Où es-tu donc allé?

— Ceci est mon secret. »

Après cette réponse faite d'un ton assez décidé, le patron et l'enfant se regardèrent. Le premier, maître Guillemeteau, huissier à verges, lourd d'esprit comme de corps, mais huissier depuis les pieds jusqu'à la tête, ne comprenant pas qu'il y eût sur terre quelqu'un d'assez hardi pour

méconnaître toutes les douceurs de la cléricature, ouvrait d'énormes yeux ronds, à fleur de tête, sur son clerc. Celui-ci, âgé de dix ans tout au plus, petit, robuste, la mine éveillée, mutine, soutenait assez bien le regard de son maître. Il n'y avait, il faut l'avouer, dans son maintien ni effronterie ni insolence, mais seulement comme une assurance intime que ce qu'il avait fait était bien fait. Toutefois, il paraît qu'on pouvait se tromper sur cet air, car maître Guillemeteau reprit avec le ton de la colère :

« Ah ! c'est ton secret ! Et si mon secret, à moi, était de te donner une volée de coups de bâton ?

— Je vous ferai observer que je ne suis pas à vos gages, et que vous n'avez pas le droit... » interrompit Clément Marot, qui fut interrompu à son tour par ces mots :

« Ceci est un point de droit que nous discuterons quand tu les auras reçus....

— Non, car alors ce serait un point de fait.... »

Cette réponse de Marot rentrait trop dans les attributions de l'huissier à verges, pour que son front ne se déridât pas un peu ; cachant toutefois sous une feinte brusquerie la gaieté que ce jeu de mots avait provoquée chez lui, il reprit :

« La copie du jugement qui condamne Simon l'argentier est-elle faite ?

— Oh ! pour ça, oui, dit Clément Marot, allant prendre sur un casier un parchemin qu'il remit à son patron.

— Voyons, » dit celui-ci, posant ses lunettes sur son nez et s'approchant d'une croisée dont les vitres, absentes pour la plupart, avaient été remplacées par autant de parchemins huileux ; ce qui contribuait à obscurcir encore davantage l'intérieur de cette étude, assez sombre déjà par elle-même. Et il se mit à lire tout haut, mot par mot, et comme cherchant un sens à chaque mot.

Car ceux à qui un tel bien ne peut plaire
Doivent penser, si déjà n'ont pensé,
Qu'en vous plaisant me plaist de leur déplaire.

« Pardon, maître, pardon, s'écria Clément dès les premiers mots, ce n'est pas ça, voici, voici....

— Si je comprends rien à ce grimoire! s'écria l'huissier retournant le parchemin en tous sens.

Aussitôt son clerc lui en donna un autre.

« Ceci est encore plus curieux, » reprit maître Guillemeteau fronçant ses gros sourcils. Et bien, que Clément, les mains jointes, priât son patron de lui rendre ce papier, celui-ci se mit à lire d'un ton furieux les douces paroles que voici :

Le clair soleil par sa présence efface
Et fait fuïr les ténébreuses nuicts.
Ainsi par moi, devant ta face,
S'en vont fuyant les langoureux ennuys;
Quand ne te vois, triste je suis;
Quand je te vois, je sens bien d'autres sortes,
D'où cela vient?... dire je ne le puis...

« Vraiment! vraiment! s'écria maître Guillemeteau; c'est donc à gribouiller de pareilles sornettes que vous faites servir l'encre, les plumes et le papier de mon étude ?.... Monsieur rimaille, au lieu de copier de la bonne prose d'exploits, de significations, de commandements, dont fourmille mon étude. Je vous avertis, messire Clément Marot, que, si je trouve encore des vers de votre façon, je vous chasse comme un lépreux ; car la rime se gagne comme la lèpre. Ce serait beau, en vérité, de voir toute l'étude de maître Guillemeteau rimer, rimailler du matin au soir. Où est enfin ce commandement?

— Cette fois, le voici, » dit Marot, tendant les deux mains,

l'une pour présenter l'exploit, l'autre pour reprendre ses vers; mais, au grand étonnement de l'enfant, l'huissier mit les deux précédents papiers dans sa poche, et déplia le commandement. « Nous, par la grâce de Dieu, Louis XII, « roi de France... heu... heu... heu... le 30 avril 1506... »

« Allons, c'est bien..... écoute-moi maintenant. Voici les courses d'aujourd'hui, et ne fais pas de celles-là comme de celles d'hier, dit maître Guillemeteau prenant plusieurs papiers sur son pupitre. Voici une lettre pour monsieur le président à mortier, qui demeure derrière Saint-Sulpice; de plus une copie à porter au greffe du Petit-Châtelet, enfin un exploit contre un marchand de bois à côté du Pré aux Clercs. Pourquoi mets-tu ce papier sous les autres?

— Pour aller d'abord là, maître, répondit Clément.

— Et voici trois livres dix sous parisis, provenant d'une rentrée pour messire Jean Marot, secrétaire et seul poëte de notre bon roi Louis XII; tu les porteras rue...

— Est-ce que j'ignore la demeure de mon père! interrompit Clément.

— C'est juste. Allons, pars..., » dit l'huissier, montrant la porte à son petit clerc, qui ne se le fit pas dire deux fois, et disparut bientôt avec toute la vivacité de son âge.

II

Ainsi qu'il l'avait dit, Clément Marot s'avança d'abord vers le Pré aux Clercs; mais, au lieu de se diriger vers le chantier qu'on apercevait de loin, il s'arrêta, pensif, du côté du Louvre, s'impatientant à l'aspect de tout individu qui venait de ce côté, et pâlissant ensuite en reconnaissant que ce n'était pas ce qu'il attendait; car il était vi-

sible qu'il attendait quelqu'un ; mais qui? c'est ce que vous allez savoir tout à l'heure.

Il était ainsi là depuis assez longtemps, regardant toujours la Seine, épiant chaque batelet qui s'approchait du rivage, quand un bruit extraordinaire, accompagné de cris de détresse, attira son attention vers une autre partie du pré : il vit un petit cheval au galop, et sur ce cheval une jeune fille qui se tenait cramponnée en poussant un cri d'effroi.

Oubliant son âge, sa faiblesse et le danger qu'il allait courir, Clément s'élance au-devant du cheval, et, avec une présence d'esprit admirable, il agite devant lui son petit chaperon à plumes de coq. Le cheval effrayé recule en se cabrant ; Clément profite de ce mouvement pour saisir les rênes qu'avait lâchées la jeune amazone, et contient la fougue du coursier, qui s'arrête tout court. A ce moment arrivèrent un cavalier et une dame ; la dame surtout paraissait plus morte que vive : elle atteignit le cheval à l'instant où la jeune personne, descendue et déjà remise de son effroi, remerciait son jeune libérateur.

« Quel bonheur! vous avoir trouvé là si à propos, lui disait-elle (tout en faisant signe à la dame et au cavalier de ne pas trahir son incognito), à une heure où le Pré aux Clercs est ordinairement solitaire!

— Pas tout à fait solitaire... » répondit Clément tellement ému que la jeune personne s'écria :

« Êtes-vous blessé, mon enfant?

— Mon enfant!... répéta tristement Clément Marot.

— Parce que je n'ai pas l'air d'être plus âgée que vous, ce mot d'enfant vous blesse, répliqua la jeune inconnue en riant....

— J'ai onze ans, mademoiselle, dit Clément d'une manière assez solennelle.

— Et moi, treize, messire. reprit l'inconnue sur le même ton... Mais je répète ma question : N'êtes-vous pas blessé ?

— Non, mademoiselle.

— A propos, pourquoi m'avez-vous dit qu'à cette heure le Pré aux Clercs n'était pas toujours solitaire ?

— Parce que j'y suis, moi, à cette heure, répondit Clément.

— Voici la première fois que je vous y vois, » dit la jeune fille.

Clément la regarda d'un air de reproche.

« Ça se peut, dit-il ; je n'ai pas, comme vous, le don de voiler le soleil. »

La jeune inconnue éclata de rire.

« Je ne me connaissais pas ce pouvoir.

— Il faut bien que ce soit, reprit Clément, puisque je ne le vois, ni ne le sens, lorsque vous êtes là.... »

Le visage de la jeune personne devint grave :

« Vous m'avez rendu un grand service dont je voudrais vous récompenser, messire, lui dit-elle.

— Les personnes de ma sorte ne reçoivent pas de récompense, répondit Clément avec hauteur.

— Et celles de ma sorte, reprit l'inconnue sur le même ton, ne laissent jamais un service impayé.

— Je me nomme Clément Marot ; mon père est l'historien de notre roi.

— Et moi je me nomme... ; » et soudain, cachant sa gravité sous un grand éclat de rire, elle ajouta : « On me nomme Mignonne ; mon père a une charge à la cour.... »

Puis, prenant le bras de la dame, elle s'éloigna pendant que le cavalier ramenait le cheval par la bride.

Clément la suivit des yeux ; il espérait qu'elle retournerait la tête une fois au moins pour le regarder, ce qu'elle ne fit pas, et ce dont l'enfant se sentit si dépité, que les

larmes lui en vinrent aux yeux. Pour oublier sa déconvenue, il prit le parti d'examiner ses papiers, de les mettre en ordre; après quoi il fouilla dans son escarcelle pour y prendre son argent ; mais, à sa grande surprise, il la trouva vide, vide! Comment cela se faisait-il ? Alors il remarqua qu'elle était trouée, et se prit à parcourir le pré en tous sens d'un air si désespéré, que la jeune amazone, qui, avant de quitter le pré, venait de jeter un dernier regard sur son sauveur, le voyant dans cette agitation, revint précipitamment vers lui.

« Clément! Clément ! » cria-t-elle.

A cette voix qu'il reconnut, le petit clerc tourna la tête et resta tout saisi.

« Qu'as-tu donc? » demanda Mignonne.

D'abord Clément hésita à répondre ; mais, réfléchissant que son trouble méritait cependant une explication, il avoua la vérité, la perte de son argent.

« Et à combien cela montait-il? demanda la jeune fille.

— A trois livres dix sous tournois, répondit Clément, qui fut tout honteux de sa réponse en voyant Mignonne partir d'un grand éclat de rire.

— Trois livres dix sous tournois! répéta-t-elle; et c'est pour une misère pareille que tu courais ainsi comme un fou?

— Si cette misère est toute la fortune de cet enfant, » fit observer la dame qui accompagnait la jeune fille.

Cette réflexion répandit un nuage sur le front charmant de la petite rieuse.

« J'ai eu tort, dit-elle; veuillez, ma bonne, rendre à cet enfant ce qu'il a perdu. »

Par un mouvement plus instinctif que réfléchi, Clément se recula et son visage se couvrit d'une vive rougeur.

« Gardez votre rire et votre argent, lui dit-il.

— Cet argent est donc à toi, que tu peux le perdre impunément? lui demanda-t-elle.

— Cet argent est à mon père, répondit Clément.

— Et, si tu ne le lui apportes pas, ton père te grondera.

— Ah! ce n'est pas cette crainte qui faisait mon désespoir, mademoiselle.

— Aurais-tu si peu de crainte de l'auteur de tes jours?

— J'aime et je crains mon père, mademoiselle, répondit Clément; mais, hélas! si j'ai perdu cette faible somme, ce n'est pas à cause de lui ou des reproches qu'il est en droit de m'adresser que je me plains; cet argent était destiné à quelqu'un.

— Et peut-on savoir?.... demanda la jeune fille.

— Oui, dit Clément, car je sens que j'ai eu tort de refuser ce que vous m'offriez tout à l'heure; je l'accepte, non pour moi, mademoiselle, mais pour une pauvre femme qui se meurt, faute de pouvoir se faire soigner.

— Une pauvre femme qui se meurt! Oh! conduis-moi chez elle, mon cher Clément, dit la jeune fille avec une spontanéité charmante. Madame de Flauvergue, ajouta-elle, vous le permettez, n'est-ce pas?

— Le moyen de vous refuser! reprit cette dame en souriant.

— Allons! » dit Mignonne prenant Clément par la main. Et sans madame de Flauvergue, à laquelle certain embonpoint défendait de courir, les deux enfants n'auraient fait qu'un pas, du Pré aux Clercs au chantier, au pied duquel était adossée une chaumière construite en planches et en briques.

III

En y entrant, la jeune fille ne put retenir une exclamation de douleur; quant à Clément, il semblait familiarisé avec cette affreuse misère.

Une cloison de planches disjointes défendait mal des injures de l'air les tristes habitants de cette masure; la terre nue et froide tenait lieu de plancher ; dans le coin le plus obscur de cet antre, qui ne recevait de jour que par la porte, une malheureuse créature grelottait sur une litière de paille; à côté de ce lit de misère, un petit garçon de dix ans, agenouillé et les mains jointes, priait en pleurant.

« Ah! Clément, tu viens trop tard, dit cet enfant au fils de Marot ; depuis une heure ma mère ne m'entend plus.

— J'espère qu'il est temps encore ; autrement je serais trop coupable, » reprit Clément, pendant que madame de Flauvergue, après avoir jeté un regard en secret sur la mourante, donnait des ordres au valet qui les avait constamment suivis.

Quant à Mignonne, un déluge de larmes couvrait ses belles joues roses.

« Eh quoi! disait-elle, il existe de pareilles misères?... »

Puis, se rapprochant de Clément, elle prit sa main :

« Mais dis-moi donc, ajouta-t-elle, ce que sont ces gens-là.

— Lui, dit Clément montrant le petit garçon, il se tient d'ordinaire à la porte de notre étude, et gagne quelques sous à faire les commissions des clercs ou à tenir le cheval des clients qui viennent chez maître Guillemeteau. C'est ainsi que je le connais ; il y a quinze jours, ne le voyant plus, je suis venu le chercher jusqu'ici....

— Et depuis, ajouta le petit commissionnaire, Clément vient tous les jours ici ; il se prive du pain de son déjeuner pour moi, pour moi qui l'accepte ; car j'ai si faim souvent, que je n'ai pas le courage de refuser. Tous les sous que son père lui donne, il les donne à ma mère, qui est trop malade pour travailler, à ma mère, qui se meurt et qui ne peut seulement pas le remercier!..... Oh! ma belle demoiselle, Clément est notre bon ange! »

Sur ces entrefaites, le valet était revenu, accompagné d'un homme vêtu de noir, qui, en apercevant la jeune fille, s'écria :

« Vous ici, princesse?

— Oui, moi, messire, à qui un enfant vient de donner la première leçon d'humanité. Clément, ajouta-t-elle, quand on montera ma maison, voudras-tu être mon page?

— Toujours votre serviteur, répondit Clément; mais qui êtes-vous donc?

— Marguerite de Valois, répondit la jeune princesse.

— Qui oubliera, un jour, le petit clerc de procureur, placé si au-dessous d'elle, reprit Clément avec un sentiment de tristesse indéfinissable. »

— Non, car le petit clerc de procureur montera aussi, lui, assez pour se rapprocher de Marguerite. »

Cela dit, on ne s'occupa plus que de la mourante, qui guérit, grâce aux soins que l'on prit d'elle; elle était brodeuse en soie, or et argent, et reprit ses travaux. Ce fut elle qui, lors du mariage de Marguerite, en 1509, avec Charles IV, duc d'Alençon, premier prince du sang, lui broda un de ces fameux et amples vertugadins dont les femmes de ce siècle aimaient tant l'usage, et que le chancelier de l'Hôpital essaya de réprimer par une loi somptuaire.

Quant à Clément Marot, il quitta bientôt l'étude de maître Guillemeteau pour entrer, en qualité de page, chez Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, dans la maison duquel il put, à son aise, se livrer à son goût pour la poésie François Ier, ayant entendu parler de ses talents et sachant combien sa sœur, la duchesse d'Alençon, aimait, ainsi que lui, la poésie, chargea le seigneur de Pothon de lui présenter son page. Clément passa alors valet de chambre auprès de cette gracieuse princesse.

« Le nom de Marot, dit la Harpe, est la première époque vraiment remarquable dans l'histoire de notre poésie, bien plus par le talent qui lui est particulier que par les progrès qu'il fit faire à notre versification. Ce talent est infiniment supérieur à tout ce qui l'a précédé, et même à tout ce qui l'a suivi jusqu'à Malherbe. La nature lui avait donné ce qu'on n'acquiert point : elle l'avait doué de grâce. Son style a vraiment du charme, et ce charme tient à une naïveté de tournure et d'expression qui se joint à la délicatesse des idées et des sentiments ; personne n'a mieux connu le ton qui convient à l'épigramme, soit celle que nous appelons ainsi proprement, soit celle qui a pris depuis le nom de madrigal ; personne n'a mieux connu le rhythme du vers à cinq pieds, et le vrai ton du genre épistolaire, à qui cette espèce de vers sied si bien. Son chef-d'œuvre, en ce genre, est l'épître où il raconte à François Ier comment il a été volé par son valet ; c'est un modèle de narration, de finesse et de bonne plaisanterie. » Boileau a dit de lui :

> Imitez de Marot l'élégant badinage.

« Il n'y a guère, a dit aussi la Bruyère, entre Marot et nous, que la différence de quelques mots. »

Sous le grave extérieur du philosophe, Marot cachait l'esprit le plus vif et le plus enjoué ; sa conversation étincelait de saillies ; doué d'un noble caractère, jamais on n'eut à lui reprocher la moindre jalousie contre aucun de ses confrères.

Né à Cahors en 1495, il est mort à Turin en 1544, toujours occupé de poésie.

MADAME DE SÉVIGNÉ.



A. Hadamard, del. Imp. Lemercier, Paris.

Moi, je serai la petite maman de votre enfant.

LA PETITE MAMAN

OU

MARIE DE RABUTIN-CHANTAL

I

SCÈNE DE MORT.

On était au commencement du mois de mai 1636. La journée était superbe, et, bien que le vieux château de Bourbilly fût encombré de monde, il en était venu de Semur, situé à une lieue, et d'Époisse, à peu près à la même distance, cependant un silence lugubre régnait dans cette vaste et antique habitation. Les gens qui allaient et venaient dans les corridors, dans les chambres, dans les escaliers, marchaient doucement, ne posant le pied qu'avec précaution, et comme s'ils craignaient de faire le moindre bruit ; ceux qui se rencontraient se saluaient sans parler, ou, s'ils le

faisaient, c'était à voix basse, le visage triste et les regards levés au ciel.

Vers quatre heures environ de l'après-midi, un roulement de voiture annonça un nouveau personnage; un carrosse aux armes de Coulange entra dans la longue avenue d'arbres qui conduisait à la cour d'honneur et s'arrêta devant le perron : il en descendit un homme jeune encore, en costume d'abbé.

« Bonjour, monsieur l'abbé de Livry, dit une vieille gouvernante accourue au bruit.

— Bonjour, mademoiselle Restout, répondit l'abbé, rendant le salut à la vieille femme. Et M. Philippe de la Tour?...

— Hélas ! mon bon monsieur, répondit la vieille femme en pleurant, l'avis des médecins est que c'est aujourd'hui son dernier jour ; il a reçu ce matin les sacrements. Monsieur meurt comme il a vécu : c'est un saint !

— Où est Marie ? demanda l'abbé de Livry, tout en suivant mademoiselle Restout à travers plusieurs appartements qu'on aurait pu croire abandonnés, tant ils étaient déserts et sombres.

— Dans le jardin, ou dans le parc, ou dans sa chambre, répondit la vieille femme ; avec le petit Emmanuel, sans doute. Pauvre enfant ! il joue depuis ce matin sans se douter le moins du monde de la perte qu'il fait dans la personne de son père !

— Et Marie ? demanda encore l'abbé.

— Oh ! celle-là, merci bien, monsieur l'abbé, vous êtes bien bon; celle-là... c'est différent... je ne saurais trop dire à monsieur l'abbé au juste ce qu'elle fait, je ne l'ai pas vue d'aujourd'hui... Nous sommes tous si affligés, qu'il semble que nous n'ayons pas autre chose à faire qu'à penser à notre malheur prochain. »

Tout en marchant, l'abbé et mademoiselle Restout étaient arrivés devant une portière en velours rouge, que cette dernière souleva d'une main en faisant de l'autre un signe qui recommandait le silence.

C'était une chambre immense, au fond de laquelle s'élevait un lit dont les rideaux de damas rouge étaient ouverts, et laissaient voir la figure jeune et terreuse d'un homme qui se mourait. Sur ses traits, que l'approche de la mort ne défigurait pas, on lisait une béatitude douce et pieuse; ses yeux, le plus souvent élevés vers un grand crucifix d'ivoire sur un fond de velours noir, se détournaient parfois pour se porter, consolants et encore gracieux, vers les personnes qui l'entouraient, et ses lèvres pâles retrouvaient alors un de ces touchants sourires qui rappelaient sa jeunesse. Cependant sa respiration était courte et gênée, et une sueur moite couvrait ses tempes bleuâtres et ses mains qui pendaient presque inanimées le long de ses couvertures.

Autour du lit étaient assises en cercle, silencieuses et mornes, une douzaine de personnes, hommes et femmes, dont l'immobilité était telle, qu'au premier abord on aurait pu les croire inanimées. Quelques vieux serviteurs, groupés dans le fond de la chambre, semblaient être prêts à obéir au premier signe de commandement. Au pied du lit, une jolie petite fille de neuf ans, assise sur un tabouret, tenait sur ses genoux la tête endormie d'un enfant de cinq ans, dont le corps s'allongeait gracieusement le long du tapis.

Un silence de mort pesait sur toutes ces têtes, sur les plus jeunes comme sur les plus vieilles, sur la tête de celui qui se mourait comme sur celles dont les visages respiraient la vie. Et, comme pour opposer un contraste frappant à ce désolant spectacle de deuil, il était éclairé par

tout ce qu'une riche et belle nature de printemps pouvait offrir de séduisant et de gai ; à travers les croisées ouvertes, on apercevait la campagne et la cime verte des arbres, dorée par le soleil couchant; un vent doux et tiède apportait en passant les parfums délicieux des jardins et des prairies; et l'on n'entendait d'autre chant que le chant des oiseaux, d'autre bruit que celui d'un moulin que faisaient mouvoir les eaux de la jolie petite rivière de Serein, qui a sa source près de Vic-sous-Til, et va se jeter dans l'Yonne, au-dessus de l'embouchure de l'Armançon. Le ciel, d'un bleu pâle et doux, avait un air de fête; on eût dit qu'il s'était paré pour recevoir une âme de plus.

A la vue de M. de Coulange, abbé de Livry, les assistants se levèrent et le mourant fit une inclination de tête.

« Vous arrivez à temps pour recevoir mes deux legs, dit ce dernier d'une voix affaiblie. Ma pupille et mon fils... mon fils... » ajouta-t-il.

Une de ces dames qui se trouvait le plus près du lit se leva, alla chercher l'enfant et le porta sur le lit du mourant. Ce mouvement le réveilla.

« Pauvre petit!... dit M. Philippe de la Tour, oh! si, jeune encore, je regrette la vie... c'est pour lui... pour lui seul... que je laisse orphelin!... Coulange... reprit-il en s'adressant à l'abbé... promettez-moi de servir de père à Emmanuel... de père... Oh! vous en remplirez les devoirs, je vous connais assez pour cela... mais qui lui servira de mère?...

— Moi? » dit une voix d'enfant.

Tous les regards se tournèrent vers l'endroit d'où la voix était partie.

On vit alors la petite fille qui, au commencement de ce chapitre, tenait sur ses genoux la tête endormie du petit Emmanuel, se lever droite, sérieuse, traverser la com-

pagnie, s'avancer vers le lit, et, arrivée tout près, faire une profonde révérence et répéter gravement :

« Moi, mon tuteur, je serai la petite maman de votre enfant. »

Il y avait dans la voix ferme de cette petite fille, dans son action réfléchie, dans son maintien raisonnable comme une telle assurance de l'engagement qu'elle prenait, que tous les assistants et le mourant lui-même en restèrent saisis.

« Prenez garde à cette enfant !... dit le mourant, posant ses mains tremblantes sur les cheveux blonds de la petite fille, prenez garde à elle... ce sera un jour une femme dont on parlera. »

Cette petite fille, mes jeunes lecteurs, n'était autre que Marie de Rabutin-Chantal, qui fut plus tard la marquise de Sévigné; mais cela soit dit seulement en passant, et sans interrompre l'histoire de son enfance.

Une heure après cette scène, M. Philippe de la Tour était mort, et l'abbé de Livry, remonté dans son carrosse, entraînait les deux enfants à Sucy, les arrachant ainsi au lugubre appareil qui précède les cérémonies funèbres.

II

OU MARIE REMPLIT SON ROLE DE PETITE MAMAN.

« Tenez-vous tranquille, Emmanuel, et ne faites pas de bruit pendant que j'achève ma correspondance, disait, un an après la mort de M. de la Tour, Marie de Rabutin au petit de Coulange, qui, assis dans un grand fauteuil, une

tartine de confiture d'une main et un pantin de l'autre, chantait à tue-tête.

— Ce sera long, cousine? demanda Emmanuel.

— Très-long, répondit Marie, car j'écris à M. Ménage qui est fâché contre moi, et, comme il a raison, je lui en demande pardon... C'est comme cela qu'il faut toujours faire quand on a tort, mon enfant; je vous donne un très-bon exemple, profitez-en.

— Et que lui avez-vous fait à M. Ménage? demanda Emmanuel, mordant à belles dents dans sa tartine?

— J'étais allée, il y a quatre jours, à Paris, au cloître Notre-Dame, avec mademoiselle Restout, chez M. Ménage père, M. Gilles, son fils, a voulu me donner ma leçon d'italien, que je n'ai pas voulu prendre, et il s'est fâché... Il ne veut plus venir.

— Et pourquoi n'avez-vous pas voulu la prendre? demanda le petit Coulange de l'air et du ton d'un enfant qui parle pour babiller seulement.

— Parce que je savais que M. le marquis de Sévigné était ici, avec mon tuteur, qu'il m'apporte toujours des livres, et qu'il me tardait de rentrer pour les voir... Si vous étiez plus raisonnable, Emmanuel, je vous lirais ma lettre...

— Lisez toujours, cousine.

— Mais vous n'y comprendrez rien, enfant.

— Lisez toujours, cousine, ça fera du bruit. »

Soit pour lire à quelqu'un, ou seulement parce qu'en lisant à haute voix on se rend mieux compte de ce qu'on écrit, Marie lut :

« Sucy, ce 5 février 1637. »

Mais à peine avait-elle commencé, qu'Emmanuel reprit sa chanson.

« Eh bien, lui dit Marie, vous ne m'écoutez pas, Emmanuel?

— Tous les deux ensemble, dit-il, ce sera plus joli.

— Chut! » dit Marie. Et Emmanuel s'étant tu, elle reprit[1] :

« Je vous dis encore une fois que nous ne nous entendons point, et que vous êtes bien heureux d'être éloquent, car sans cela tout ce que vous m'avez mandé ne vaudrait guère; quoique cela soit merveilleusement bien arrangé, je n'en suis pourtant pas effrayée et je sens ma conscience si nette de ce que vous me dites, que je ne perds pas espérance de vous faire connaître sa pureté; c'est pourtant une chose impossible si vous ne venez pas... Vous me voulez cependant faire passer pour ridicule en me disant que vous n'êtes brouillé avec moi qu'à cause de mon départ; si cela était ainsi, je mériterais les Petites-Maisons, et non pas votre haine. Mais il y a toute différence, et j'ai peine à comprendre que, quand on aime une personne et qu'on la regrette, il faille, à cause de cela, lui faire froid au dernier point les dernières fois qu'on la voit. Cela est une façon d'agir tout extraordinaire, et, comme je n'y étais pas accoutumée, vous devez excuser ma surprise; cependant je vous prie de croire qu'il n'y a pas un de ces anciens et nouveaux amis dont vous me parlez que j'estime ni que j'aime tant que vous; c'est pourquoi, devant que de vous perdre, donnez-moi la consolation de vous mettre dans votre tort et de dire que c'est vous qui ne m'aimez plus.

« Rabutin-Chantal. »

« J'aime bien mieux ma chanson, dit Emmanuel, poussant un gros soupir quand Marie eut cessé de lire. Je peux chanter maintenant?

— Oui, dit Marie, tournant la tête vers son cousin. » Mais

[1] Cette lettre fut effectivement écrite par madame de Sévigné, encore demoiselle, à M. Ménage, qui, avec M. Chapelain, lui avait de bonne heure inculqué le goût des belles-lettres.

à l'aspect de son charmant petit visage qu'elle aperçut alors, elle posa sa lettre, se leva vivement, alla à Emmanuel, le prit par la main, et le conduisit devant un panneau de porte à glace. « Regardez-vous donc au miroir, monsieur, lui dit-elle. Voyez... est-ce d'un gentilhomme, ces façons-là ? Et, quand on se nomme Philippe-Emmanuel de Coulange, mange-t-on comme un enfant mal élevé, et se met-on de la confiture jusqu'au milieu du front?... Mais voyez donc, monsieur, voyez donc ; je ne parle pas de votre nez, de votre menton, de vos joues... je me rappelle en avoir eu jusque-là quand j'étais petite... mais au front... je ne m'en suis jamais mis au front, moi. Il ne faut pas m'en vouloir de ce que je vous gronde, monsieur, je suis votre petite maman, vous le savez, et c'est bien le moins qu'une maman gronde son enfant... Je voudrais bien avoir encore la mienne pour me gronder, allez...

— Les mamans ne doivent pas gronder leurs enfants, cousine, répondit le petit Coulange d'un ton grognon, elles doivent toujours les embrasser.....; voyez plutôt madame de Toulongeon, si elle n'embrasse pas Gabrielle toute la journée.

— Voilà-t-il pas un beau marmot de six ans, qui veut m'en remontrer à moi, qui en ai dix aujourd'hui, répliqua Marie, lissant avec ses petites mains les beaux cheveux blonds de son cousin.... Mais vous avez beau grogner, bouder, faire la moue, mon cher enfant, je ne vous gronderai pas moins tout mon soûl ; j'ai promis à votre père, mon premier tuteur, de vous servir de mère, et je vous en servirai. Ce serment, fait au lit de mort de votre père, Emmanuel, je le tiendrai ; je veillerai sur vous, je vous débarbouillerai, je vous peignerai, je vous embrasserai quand vous serez sage, je vous fouetterai quand vous serez méchant, et, si vous l'êtes par trop, je sais bien ce qui me restera à faire.

— Et quoi donc, cousine? demanda Emmanuel.

— Je mourrai !... » dit Marie d'un air menaçant.

Un éclat de rire rompit pour ainsi dire le silence tragique que ce peu de mots avaient imprimé dans le salon où étaient les deux enfants ; Marie tourna vivement la tête vers la porte et aperçut un homme encore jeune, d'une trentaine d'années environ, habillé en abbé, qui d'une main soulevait la portière et de l'autre tenait un petit écrin en maroquin rouge.

III

LE MOYEN DE CORRIGER LES ENFANTS.

« Vous êtes bien matinal, mon cher oncle et tuteur, dit Marie à celui qui entrait. Est-ce la boîte que vous tenez à la main qui cause cette grande hilarité?

— Non, c'est ce que tu dis, Marie, répondit l'abbé, laissant retomber la portière et s'approchant de la cheminée où brûlait un grand feu.

— Je ne savais pas être si plaisante! dit Marie, pinçant les lèvres d'un air vexé.

— Ce n'est pas toi que je plaisante, ma chère pupille, dit l'abbé, c'est le moyen nouveau, bien qu'un peu exagéré, que tu choisis pour punir les enfants.

— Hélas! mon bien bon, dit Marie tristement, quand les enfants ne sont pas sages, ils font de la peine à leurs parents ; il faut que les parents leur rendent cette peine, c'est

juste et je n'en connais pas de plus rude que de perdre sa mère.

— Chère petite! » dit l'abbé attendri.

Marie reprit avec une grande naïveté :

— C'est un si grand chagrin, que, si Dieu veut qu'un jour je sois mère, je le supplie de ne pas donner ce chagrin à mes enfants et de m'accorder la grâce de ne pas me faire mourir avant eux.

— Voilà un sujet de conversation trop triste pour un jour comme celui-ci, Marie, dit l'abbé : c'est aujourd'hui que tu finis tes dix ans!

— Et que je ne suis plus une petite fille, mais bien une grande demoiselle, répliqua Marie, se redressant et changeant subitement de ton avec cette mobilité charmante propre à l'enfance.

— Vous, Marie, une grande demoiselle! s'écria Emmanuel en riant, vous n'êtes guère plus haute que moi; mesurons-nous donc.

— Grande ne veut pas dire haute, mais raisonnable, mon enfant, reprit Marie d'un ton de protection; ainsi, à compter d'aujourd'hui, bien que ma taille n'ait pas un pouce de plus qu'hier, j'espère que M. Ménage, M. Chapelain et mon grand cousin Roger de Bussy-Rabutin, ne diront plus, en parlant de moi : la petite Marie, ou la petite Rabutin, où même la petite Chantal, comme dit souvent ce dernier. avec ses grands airs de lieutenant au régiment royal de Nivernais; mais bien : mademoiselle Marie Rabutin de Chantal. J'espère aussi que ma grand'mère, Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal, qui est une sainte, à ce qu'on dit, parce qu'elle a fondé le premier couvent de l'ordre de la Visitation et quatre-vingt sept autres monastères de cet ordre..... vous voyez, mon tuteur, que je n'ignore rien de ce qui illustre notre famille..... j'espère donc, pour en re-

venir à mon discours, que ma grand'mère, dans le couvent où elle s'est retirée, à Moulins, écrira dans les lettres qu'elle vous adressera : mademoiselle ma petite fille, et que vous, monsieur de Coulange, abbé de Livry et mon tuteur, vous m'appellerez mademoiselle ma nièce, et vos gens, madeselle tout court.

— Et moi, cousine, comment dirai-je? dit le petit de Coulange, qui, pendant le discours de Marie, n'avait pas cessé de tenir ouverts sur elle ses grands et beaux yeux noirs.

— Toi, Emmanuel, tu diras : ma belle cousine!...

— Oh! belle!.... dit Emmanuel en remuant la tête à la manière des Chinois de porcelaine....

— Je ne suis peut-être pas ta belle cousine? répliqua vivement Marie.

— Ma cousine, oui, mais belle, non..., affirma sérieusement l'enfant.

— Qu'est-ce qu'il me manque donc pour ça? reprit Marie si brusquement, qu'Emmanuel se recula.

— Dame, je n'en sais rien, dit-il, c'est M. Bussy de Babutin qui disait hier : C'est dommage, la petite ne sera jamais belle, agréable tout au plus..... Elle n'a de bien que le nez, Oh! il ne faut pas me regarder ainsi, Marie, le cousin Rabutin a dit cela.... Il a dit que vous aviez les yeux petits, mais brillants, la bouche plate, le front avancé ; avec ça on n'est pas belle.... Tout de même je vous appellerai ma belle cousine, si vous voulez... mais pour vous faire plaisir seulement et à condition que vous m'appellerez M. le marquis de Coulange.

— Oh! M. le marquis, à qui on donnera le fouet, s'il n'est pas sage! s'écria gaiement Marie.

— Nous ne sommes plus dans la question, interrompit l'abbé de Coulange, qui, voyant les visages s'animer, avait peur que la conversation ne s'échauffât aussi.... Il ne s'agit

pas de savoir si Marie est laide ou belle, il s'agit de savoir si, d'après la définition qu'elle-même a donnée tout à l'heure du mot grande demoiselle, elle l'est en effet.

— Grande veut dire raisonnable, dit Marie d'un sérieux affecté, et à dix ans on est raisonnable ou on ne le sera jamais.

— Oh!... alors... dit Emmanuel hochant la tête avec un sourire d'une finesse pleine de raillerie.

— Première preuve de raison, mon oncle, dit Marie en réprimant un mouvement d'humeur : je ne réponds rien à Emmanuel qui se moque de moi.

— Voyons si tu soutiendras aussi bien la seconde épreuve, dit l'abbé en souriant. Priez M. Lemoine de vouloir bien passer ici, » ajouta-t-il en parlant à un laquais venu au bruit de la sonnette.

IV

DEUXIÈME ÉPREUVE DE RAISON.

« Bonjour, monsieur Lemoine, dit l'abbé saluant un homme qui entrait, et dont le costume simple, propre, même élégant, ne désignait pourtant pas un jeune seigneur de l'époque. — Asseyez-vous, monsieur Lemoine, je vous prie, nous causerons après. Voici ma nièce, mademoiselle Marie de Rabutin-Chantal, qui vous a écrit hier de lui apporter la montre qu'elle avait choisie dans votre magasin l'autre jour en allant à Paris. Vous n'avez pas voulu la livrer au domestique qui cependant vous en remettait l'argent; c'est très-bien,

monsieur Lemoine, et cet excès de probité et de délicatesse ne m'étonne pas de votre part.... Mademoiselle de Rabutin-Chantal est certes la maîtresse de dépenser ses économies comme elle l'entend.... Toutefois la somme était assez forte pour ne pas s'en rapporter à un enfant de dix ans. »

A l'arrivée de M. Lemoine, Marie était devenue très-rouge; mais peu à peu elle s'était rassurée et avait entièrement recouvré son aplomb aux dernières paroles de l'abbé.

« Voilà ce que c'est, monsieur l'abbé, répondit le bijoutier : mademoiselle de Chantal, que j'ai eu l'honneur d'apercevoir quelquefois chez M. de Coulange, le fameux financier, son grand-oncle, dont je fournis la maison, en passant avant-hier avec mademoiselle Restout, sa gouvernante, entra, choisit cette montre, m'en demanda le prix, ne la marchanda pas et me pria de la lui garder ce matin, mademoiselle ajoutant qu'elle la ferait prendre et payer. C'était une montre de deux cents écus. Je pris cela pour une fantaisie d'enfant, autrement dit un enfantillage, et je n'y pensais plus, lorsque ce matin un laquais à la livrée de Coulange est venu chercher la montre et me remettre deux cents écus.... J'avais précisément besoin de venir ce matin à Sucy, chez madame Toulongeon que j'ai aussi l'honneur de servir, et j'ai dit au laquais que je porterais la montre moi-même. Voilà, monsieur l'abbé.

— Et cette montre est celle-ci, dit l'abbé ouvrant la boîte en maroquin rouge qu'il avait à la main depuis son entrée au salon, et elle est de deux cents écus ?....

— Oui, monsieur, et en voici de moindre valeur, répondit M. Lemoine en tirant une boîte de sa poche, ouvrant et étalant plusieurs montres aux yeux de Marie ; en voici une qui n'est que de cent livres... ajouta-t-il.

— Je m'en tiens à celle que j'ai choisie, dit Marie.

— Tu es donc bien riche, Marie? lui dit son tuteur.

— J'ai deux cents écus, dit Marie.

— Et si tu achètes la montre, que te restera-t-il ? lui demanda l'abbé.

— Rien, dit Marie.

— Songe, Marie, que nous ne sommes qu'au 5 février, et que tu ne toucheras pas d'autre argent d'ici au 1er mars, lui fit observer l'abbé.

— Je le sais, mon oncle, dit Marie.

— Et si tu as besoin d'argent d'ici là ? fit observer le tuteur.

— Je lui en prêterai : j'ai cent livres, moi, dit Emmanuel à qui on ne faisait pas attention.

— Je n'en aurai pas besoin, affirma Marie.... Ce qui n'empêche pas que je remercie mon cher enfant de son offre obligeante.

— Tu as bien vu, bien réfléchi ? dit encore l'abbé.

— Tout examiné, mon tuteur.

— Dans le fait, à ton âge, on est raisonnable ou on ne le sera jamais, comme tu le disais toi-même ce matin, répliqua le tuteur.... or donc fais ce que tu as décidé, dans ta grande sagesse.... Comme tuteur, j'ai cru de mon devoir de te faire quelques représentations; mais, après tout, l'argent est à toi...., et, si je suis chargé de gérer tes biens, je ne le suis pas de régler tes petites dépenses particulières : tu connais mes principes là-dessus ; ce n'est qu'en faisant de petites écoles qu'on s'aperçoit du prix de l'argent.

— Oh ! quelques petites écoles !... dit Marie, attachant avec plaisir sa montre à sa ceinture, ni grandes ni petites, mon bien bon, rassurez-vous.

— Tu es bien sûre de n'en pas faire ?... dit l'abbé.

— Surtout dans cette occasion, répondit Marie; une montre superbe !

— C'est que, dit encore l'abbé, il faut que tu me par-

donnes toutes mes objections, Marie, mon état de tuteur l'exige ; je suis obligé de te faire observer que d'ici au mois prochain, il peut se rencontrer telle occasion où tu aurais été bien aise de n'avoir pas tout dépensé, et, en choisissant une montre de moindre valeur, tu contentais à la fois et ta fantaisie d'avoir une montre, et la prudence qui ne doit jamais abandonner une jeune fille.... Mais je m'aperçois que je prêche dans le désert ; la montre est en ta possession, M. Lemoine en possession de son argent. J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur Lemoine ; ce qui est fait est fait, n'en parlons plus.... As-tu étudié ton italien ? ajouta l'abbé après le départ de l'orfèvre.

— Oui, et mon latin et mon espagnol aussi.

— C'est plus que je n'espérais.

— Oh ! c'est que je suis piquée au jeu, dit Marie.

— Piquée ? répéta l'abbé.

— Très-piquée, mon oncle, reprit Marie d'un air de confidence sérieuse qui contrastait singulièrement avec la coupe ronde de son visage. Lorsque M. Ménage se proposa de me donner des leçons de ces trois langues, mon cousin Roger de Bussy-Rabutin prit une de ces manières railleuses, vous savez, que je n'aime pas en lui : *Vous, Ménage*, dit-il en laissant dédaigneusement tomber ces paroles de ses lèvres, *vous allez donner des leçons à une petite fille ; mais c'est perdre votre temps et vos peines, mon cher.... Les petites filles n'ont en général aucune suite dans les idées : aujourd'hui elles étudieront, on va croire qu'elles font des progrès étonnants, le lendemain ce n'est plus ça..., elles ne savent plus de quoi vous leur parlez..., c'est à recommencer... Si Marie était un garçon, je concevrais votre complaisance...* Sans compter que c'était très-impertinent pour les demoiselles en général, c'était très-humiliant pour moi en particulier, n'est-il pas vrai, mon oncle ?... Aussi, soyez tran-

quille, je veux me venger joliment de ces sots propos de mon cousin : j'étudie et je travaille à faire enrager tous les Rabutins du monde, y en eût-il encore davantage.

— Et voilà une vengeance digne d'une Rabutin », dit l'abbé les yeux paternellement fixés sur sa charmante nièce.

Dans ce moment, le petit Coulange, qui, monté sur une chaise, regardait la campagne à travers les vitres, se mit à s'écrier :

« C'est singulier, on dirait la mère Mouchot de Bourbilly, et sa fille Geneviève. Je parie qu'elles apportent des fromages à la crème et de la galette... Non, elles n'ont pas de paniers à la main...; elles pleurent..., les domestiques les entourent... Qu'est-ce qui leur sera donc arrivé?

— Va t'en informer, Emmanuel, lui dit son oncle.

— Je vais avec lui, dit Marie ; attends, mon enfant. »

Et Marie, prenant Emmanuel par la main, sortit avec lui.

V

LE MOT QUI CONSOLE.

Marie de Rabutin-Chantal était orpheline. Son père, le baron de Chantal, qui commandait le premier escadron des gentilshommes volontaires formé de l'élite du royaume, fut chargé par le maréchal de Toisas, son ami, de s'opposer à la descente des Anglais dans l'île de Ré. Le combat eut lieu le 22 juillet 1627. Chantal combattit en héros pendant six heures consécutives : il eut trois chevaux tués sous lui, il reçut vingt-sept coups de piques, dont le dernier lui fut

donné par Cromwel en personne; il expira deux heures après, et fut enterré aux Minimes de la place Royale, à Paris. Marie avait alors cinq mois.

Sa mère, Marie de Coulange, baronne de Chantal, ne survécut que cinq ans à son mari; elle mourut en août 1632, laissant Marie orpheline à cinq ans.

Marie fut d'abord confiée à Philippe de la Tour, son aïeul maternel, qui l'éleva avec son fils, Philippe-Emmanuel de Coulange; mais, cet aïeul étant mort, Marie passa en 1636 sous la tutelle de Christophe de Coulange, abbé de Livry.

Celui-ci vivait à Sucy, charmant village à quatre lieues de Paris, dans une superbe maison bâtie par son oncle, le financier Coulange. Ce fut là que s'écoulait depuis un an l'enfance de Marie.

Donc, ce jour-là, Marie était sortie, comme nous l'avons vu, pour s'informer de la mère Mouchot, et revint en riant.

« Que les gens de campagne sont simples, dit-elle à son oncle; savez-vous pourquoi la mère Mouchot et sa fille pleuraient toutes deux comme de vraies Madeleines?

— Non, « dit l'abbé sans lever la tête, occupé qu'il était de lire son bréviaire.

Marie reprit en riant et en abaissant ses mains qu'elle avait levées d'un air de pitié à sa première phrase :

« Parce que leur chaumière à Bourbilly a brûlé la nuit dernière. »

L'abbé leva vivement les yeux sur Marie :

« Et tu trouves cela peu de chose et de peu d'importance!... une famille ruinée et réduite à la plus affreuse misère au milieu de l'hiver! dit-il.

— Bast, je les ai bien vite consolées, allez, mon oncle, et je n'ai dit qu'un mot pour cela, reprit Marie.

— Et puis-je savoir ce mot qui console? demande l'abbé.

— Ce n'est pas bien difficile à deviner, répondit Marie : j'ai demandé tout bonnement à la mère Mouchot à combien elle évaluait sa perte : — A deux cents écus, m'a-t-elle répondu.

— Juste ce qu'a coûté ta montre, » interrompit l'abbé.

Marie reprit, sans avoir l'air de remarquer l'interruption de son oncle :

« Que ça ! Séchez vos larmes, et attendez-moi un quart d'heure, je vais vous les apporter.

— Et tu les lui a portés ? acheva tranquillement l'abbé, voyant que sa nièce se taisait.

— Le moyen, puisque je ne les ai pas ? répondit Marie ; mais je viens vous les demander.

— Me les demander ! à moi, Christophe de Coulange ! dit celui-ci de l'air le plus étonné.

— Oui, mon bien bon, affirma Marie.

— Me les demander ! répéta encore Christophe ; et où veux-tu que je les prenne ?

— Où vous voudrez, pourvu que vous me les donniez, répondit Marie, commençant à s'impatienter.

— Ainsi tu avais compté sur moi en disant ton mot qui console ? dit l'abbé.

— Oui, certes, mon oncle... et vous allez me donner deux cents écus. »

L'abbé de Livry se gratta l'oreille et dit en hésitant :

« Certes, ma chère enfant, ce serait avec le plus grand plaisir que je te donnerais cette somme, mais pour cela... il faudrait l'avoir. »

Marie éclata de rire.

« Vous voulez badiner, mon oncle ; vous n'êtes pas sans argent, vous.

— Pas précisément sans argent, mon enfant... mais à

peu près... répondit l'abbé, puisque je ne puis rien distraire de celui que j'ai.

— Mais, mon oncle, je suis riche, tout le monde me le dit ici : ma terre de Bourbilly vaut deux cent mille écus, prêtez-moi là-dessus deux cents écus, et que tout soit dit.

— Mais, mon enfant, je n'ai pas plus de droit de prêter sur ta terre que tu n'as le droit d'emprunter, toi... lui répondit son oncle. Tes dépenses sont réglées par un conseil de famille, et je ne peux les outrepasser... Si ce matin tu n'avais pas fait la folie...

— D'acheter une montre si chère, acheva Marie avec impatience et l'air désappointé, c'est ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas?... mais enfin... c'est fait... Mon Dieu! que faire? que faire? la mère Mouchot est une si brave femme!... et puis c'est ma fermière... et puis je lui ai promis cette somme... Que faire, mon Dieu! que faire?... Il m'est cependant impossible d'aller dire à cette pauvre mère Mouchot et à sa fille Geneviève : Je n'ai pas deux cents écus; elles croiront l'une et l'autre que j'ai voulu me moquer d'elles.

— Est-ce ma faute si tu es étourdie et légère? dit l'abbé... si ce matin tu dépenses pour un bijou toutes tes économies de l'année, et si ensuite tu promets ce que tu n'as pas?

— Oh! mon oncle, je ne m'attendais pas à cela de votre part, dit Marie d'un ton de reproche sérieux; et certes, aujourd'hui, vous ne méritez pas le surnom de *bien bon* que l'on vous donne dans le pays... Heureusement que j'entends monsieur Ménage et mon grand cousin de Rabutin; l'un ou l'autre pourront, j'espère, me tirer d'embarras. »

VI

DEUX CENTS ÉCUS.

« Monsieur de Rabutin, dit Marie s'élançant au-devant d'un jeune homme de dix-neuf ans, vêtu d'un élégant uniforme d'officier, voici le cas ou jamais de me montrer à quoi servent les grands cousins, parenté dont, vous le savez, j'ai jusqu'à ce jour nié le besoin.

— Parlez, ma belle cousine, répondit le jeune officier s'inclinant galamment sur la main de Marie, qu'il effleura de ses lèvres. Parlez, vous faut-il mon bras, mon épée?

— Vous faut-il ma plume, mon éloquence, mademoiselle? ajouta l'autre jeune homme, dont le costume sérieux désignait un avocat.

— Moins que cela, mon beau cousin, répondit Marie gaiement; moins que cela, monsieur Ménage... Je vois avec plaisir que vous n'êtes plus fâché contre moi... Il me faut deux cents écus seulement. Voilà tout.

— Voilà tout, répéta l'officier; mais, ma belle cousine, on saignerait tout le régiment de Nivernais, dont je suis le lieutenant indigne, et moi avec, qu'on ne trouverait pas cette somme entière.

— Voilà tout, répéta aussi Ménage; deux cents écus font six cents livres, et ce n'est pas ordinairement ce genre de *livres* qu'on trouve chez un jeune avocat.

— Ainsi... vous... me refusez?... dit Marie, regardant alternativement, et d'un œil mécontent, chacun des nouveaux venus.

— La force fait la loi, dirent à la fois le tuteur, le cousin et Ménage.

— Ainsi, dit la jeune fille avec dépit et les larmes aux yeux, dire que moi, Marie de Rabutin, baronne de Chantal et de Bourbilly, possédant en propre la terre de Bourbilly, valant bien, à ce que me disent mes fermiers, cent mille écus... dire que moi, la fille de Celse-Bénigne Rabutin, baron de Chantal, et de Marie de Coulange, et petite-fille de Jeanne Frémiot, la dame la plus charitable qui existe, je suis obligée de laisser mourir de misère, et cela faute de deux cents misérables écus, une de mes fermières de Bourbilly. . C'est à devenir folle de chagrin... Mon Dieu ! être entourée de gens qui disent m'aimer, et qui refusent de m'obliger...

— Ma chère pupille, dit l'abbé, voulez-vous me faire le plaisir de m'expliquer ce passage grec de Xénophon?

— Mon cher tuteur, je ne sais pas le grec ! dit Marie essuyant une larme.

— Mais vous aurez peut-être bien la complaisance, mademoiselle, dit Ménage, de me dire si un homme qui meurt *intestat*...

— Tenez, lisez cette lettre que je vous écrivais ce matin, monsieur Ménage, dit Marie d'un air boudeur... Après, vous me direz où vous voulez que j'aie appris le droit.

— Ma belle cousine ne me refusera certes pas son avis sur le siége de la Rochelle ? dit le jeune Rabutin se joignant aux deux premiers, pour donner une petite leçon à la jeune Chantal.

— Mon beau cousin me prend-il pour un vieux capitaine? répliqua Marie avec impatience.

— Mon Dieu ! dirent à la fois l'abbé, Ménage et Bussy Rabutin, dire que mademoiselle Rabutin prétend nous aimer et refuse de nous obliger !

— Je vois bien qu'on se moque de moi, dit Marie ; mais voici quelqu'un, ajouta-t-elle, en entendant le roulement d'une voiture et reconnaissant au carosse qui entrait dans l'avenue celui de M. de Coulange le financier : Voici quelqu'un, il prête de l'argent celui-là...

— Oh ! c'est son état à celui-là, dit Bussy de Rabutin.

— Alors je vais lui en emprunter, » dit Marie, s'avançant au-devant d'un homme qu'on ne voyait pas encore, mais dont on entendait le pas lourd et pesant.

VII

CONDITION DES PERSONNES A QUI ON PRÊTE DE L'ARGENT.

Après les saluts échangés de part et d'autre entre le dernier venu, qui était un homme d'une soixantaine d'années, gros et replet, et les personnes que vous connaissez déjà, mes chers et jeunes lecteurs, Marie Rabutin s'adressa, sans préambule, à son grand-oncle, en lui disant :

« J'ai besoin de deux cents écus, mon grand-oncle, voulez-vous me les prêter ?

— C'est mon état ! » répondit celui-ci en s'étendant dans une grande bergère au coin du feu opposé à celui qu'occupait l'abbé de Coulange. Ménage et Rabutin étaient assis sur des chaises entre ces deux personnes ; Marie se tenait debout devant le financier.

Enfin ! dit Marie jetant un regard superbe sur son tuteur, son cousin et Ménage, enfin ! et elle tendit ses deux petites mains.

« Des écus de six livres ou de trois livres? demanda M. de Coulange.

— De trois, mon grand-oncle, répondit Marie, les mains toujours prêtes à recevoir... c'est pour...

— Je n'ai pas besoin de savoir pourquoi, mademoiselle ma petite nièce, dit le financier. J'ai précisément cette somme sur moi; vous allez me faire votre billet...

— Tout de suite, mon cher grand-oncle, tout de suite, dit Marie, allant chercher une plume, de l'encre et du papier.

— Mademoiselle est majeure, sans doute? demanda M. de Coulange aux assistants, pendant que Marie écrivait. Elle n'est pas mariée, elle a bien le droit de faire un billet, ajouta-t-il, en tirant de sa poche une longue bourse pleine d'argent.

— Mademoiselle est mineure! répondit l'abbé, mettant autant de sérieux dans sa réponse que le financier en avait mis dans sa demande.

— Alors, c'est différent! dit le financier en remettant sa bourse dans sa poche.

— Comment, mon oncle, voilà que vous vous dédites! dit Marie étonnée.

— Dame, ma chère demoiselle, répondit le grand-oncle, je ne fais pas d'affaires avec les mineurs; un billet de mineur ne vaut rien.

— Alors prêtez-moi sur parole, reprit Marie avec fierté; la parole d'une mineure est bonne.

— C'est différent, reprit M. de Coulange, ressortant sa longue bourse de sa poche. Seulement, vous allez bien me permettre, ma chère demoiselle, de prendre quelques renseignements sur votre conduite?... Deux cents écus risqués sur parole... Il faut être bien sûr de la personne à qui l'on prête ainsi....

— Mon oncle !... s'écria Marie avec un ton d'indignation sublime.

— Ma chère demoiselle, reprit le financier sans s'émouvoir, quand une personne, n'importe laquelle, en est réduite à emprunter, elle ne doit se fâcher d'aucune des formalités que l'on prend avant de lui prêter... Il m'est permis enfin de supposer... une prodigalité, un manque d'économie... ou même une affaire hasardeuse... et, avant de livrer mes capitaux, il est juste, je crois, de faire une enquête... Vous ne trouverez donc pas mauvais, ma chère demoiselle, que je m'adresse à votre tuteur, l'abbé de Livry...

— Adressez-vous à moi, monsieur mon grand-oncle, dit Marie avec une dignité froide; j'y répondrai peut-être mieux que personne.

— Cela n'est pas dans l'ordre, mais c'est plus original, et je le veux bien, dit le financier jouant avec les cordons de sa bourse. Vous dites donc, ma chère demoiselle, que vous avez besoin de deux cents écus pour...

— Pour relever la chaumière d'une de mes fermières de Bourbilly, la mère Mouchot, qui a brûlé cette nuit, la chaumière... dit Marie en se reprenant.

— Je comprends bien, dit M. de Coulange, et comment se fait-il... vous excuserez mes questions, peut-être indiscrètes, mais, quand on prête son argent, on ne saurait trop prendre de précautions... Comment se fait-il qu'une personne comme vous, qui avez des terres, des fermières, qui, par conséquent, devez avoir des rentes, se trouve sans argent?

— C'est que je l'ai dépensé, » répondit Marie.

M. de Coulange reprit :

« Pour ma gouverne, je suis encore obligé de vous demander à quoi?... vous comprenez l'importance de cette

question, ma chère demoiselle.... Si vos dépenses ont été utiles, raisonnables, vous êtes une personne sur la parole de laquelle on peut se fier, et je vous prête... Si, au contraire, ce n'est qu'une supposition, vous étiez une de ces personnes qui dépensent follement et dans un jour le revenu du mois... alors, vous pensez bien... que... Enfin, veuillez me dire, par exemple, la somme que vous possédiez le premier de ce mois... et où elle a passé.

— Je vois que je suis prise, dit Marie en pleurant, et que la mère Mouchot avait raison : l'argent ne se trouve pas aussi facilement que je le pensais... J'ai fait une folie ce matin et je la paye.

— Quelle folie ? » demanda M. de Coulange.

Marie arracha avec dépit la montre de sa ceinture.

« J'ai mis là tout l'argent que je possédais, dit-elle.

— Cette montre est belle, et si vous voulez vous en défaire....

— Vous l'achèteriez? dit Marie essuyant vivement ses larmes. O mon grand-oncle, je vous en prie, elle me coûte deux cents écus, donnez-les-moi, et gardez ma montre.

— Comment, pour relever la chaumière d'une pauvre femme, vous vous priveriez de ce bijou, ma belle cousine? dit le jeune officier à Marie.

— Oh! je serais trop heureuse, dit Marie.

— Tout peut s'arranger, reprit M. de Coulange, je connais la mère Mouchot, c'est une brave femme et je l'obligerai bien volontiers... Ainsi gardez votre montre, ma chère enfant, je releverai à mes frais la chaumière de Bourbilly.

— Je vous remercie, mon grand-oncle, dit Marie froidement; mais, puisque je peux encore obliger moi-même la mère Mouchot, je n'aurai recours à personne pour cela.

— Tu viens donc de te rappeler quelque trésor caché,

ma pupille? dit l'abbé, qui jusqu'alors avait écouté cette conversation sans y prendre part.

— Non, mon tuteur; mais, sans le vouloir, mon grand-oncle m'a suggéré ce que j'ai à faire. M. Lemoine ne me refusera pas, je l'espère, de reprendre la montre vendue seulement ce matin et de me rendre mon argent...

— Et tu te trouveras sans montre, dit M. de Coulange.

— Mais la mère Mouchot aura sa chaumière relevée, et relevée par moi, dit Marie.

— S'il en est ainsi, Marie, reprit le financier, je te demande la préférence sur M. Lemoine; je te rachète ta montre ce qu'elle t'a coûté... précisément j'en avais besoin...

— Oh! avec plaisir, mon grand-oncle, tenez. » Et Marie donna sa montre en échange de deux cents écus que M. de Coulange lui compta dans son tablier, puis elle sortit en courant.

Elle ne tarda pas à revenir, rouge, le front radieux :

« O mon bien bon! dit-elle en s'adressant à son tuteur, je viens de recevoir une leçon qui me profitera, je vous assure.

— Je l'espère, répondit l'abbé; du reste, il est heureux que mon oncle, M. de Coulange, ait eu besoin d'une montre.

— D'autant plus besoin, interrompit l'oncle, que c'est aujourd'hui la fête de Marie et que je ne lui avais rien apporté.... Mademoiselle ma petite nièce veut-elle me faire l'honneur d'accepter ce souvenir d'un grand-oncle.

— Oui, mon grand-oncle, répondit Marie, et elle me rappellera aussi et votre bonté et ma folie... Je ne suis qu'une enfant, mon tuteur avait raison ; mon Dieu, quand serai-je donc raisonnable?

— Il ne s'agit que de le désirer pour le devenir, mademoiselle, lui répondit M. Ménage.

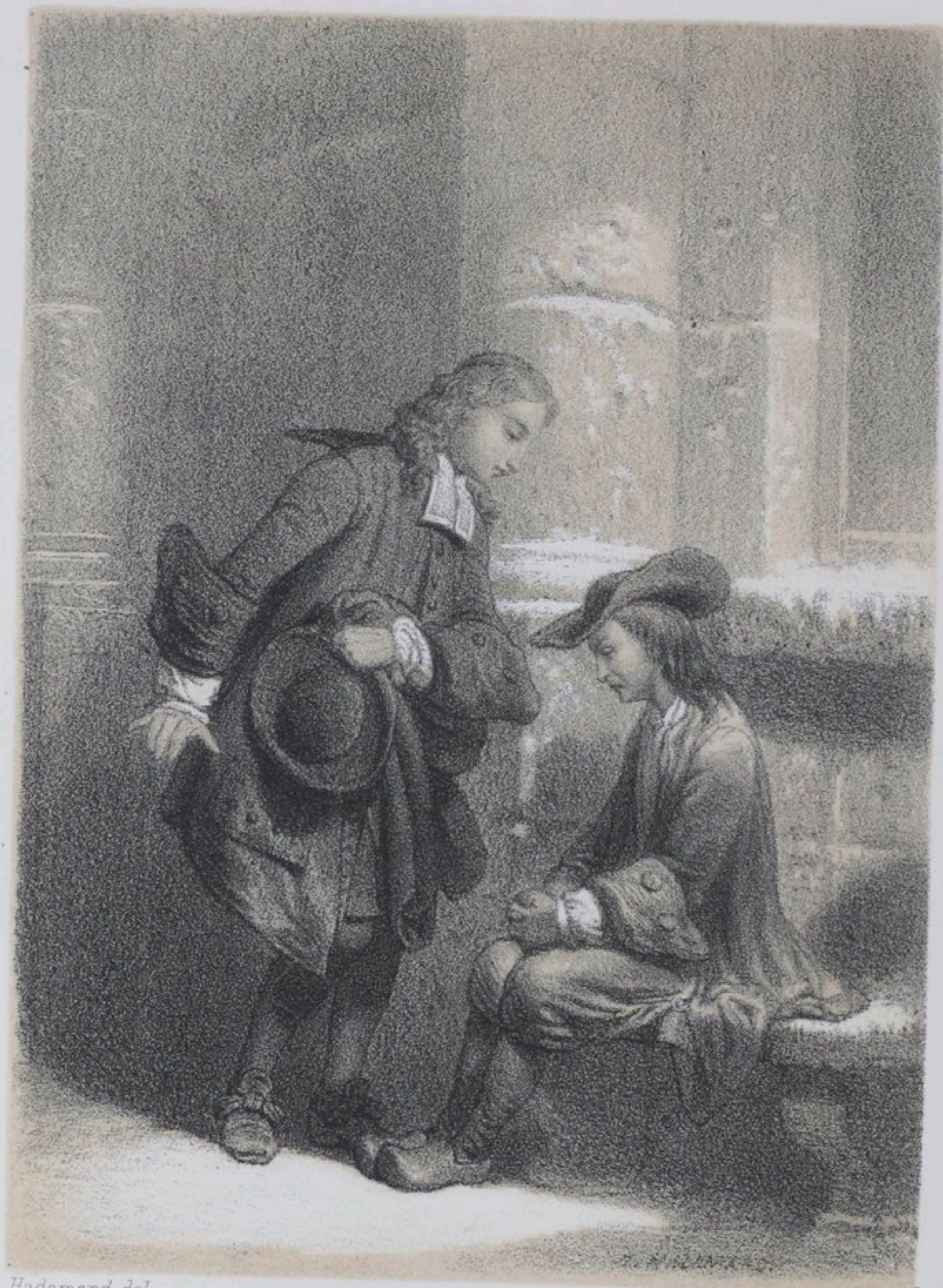
— Chut, dit M. de Coulange à la vue du petit Emmanuel

qui entrait, et, si j'ai un conseil à te donner, Marie, c'est de ne pas raconter devant lui, dont tu te dis la petite maman, cette histoire qui ne prouve pas en faveur de la grande raison qu'exige ce titre.

— Il faut que les mères se sacrifient toujours quelque peu pour leurs enfants, répliqua Marie; et, comme cette histoire peut être utile à mon fils, je sacrifie mon petit amour propre pour lui donner une leçon d'expérience.

— Je commence à croire que Philippe de la Tour avait raison, dit l'abbé bas à son oncle : cette petite fille fera parler d'elle un jour. »

Effectivement, mes jeunes amis, cette petite fille fut madame de Sévigné, l'auteur d'une foule de lettres écrites avec une grâce et un naturel inimitables. Ces lettres, inspirées par son cœur maternel et dont elle n'avait jamais préparé ni prévu le succès, sont demeurées un des monuments les plus remarquables et les plus charmants de notre littérature française.



Hadamard del.

Imp. Lemercier, Paris

Je seraistout de même bien aise de mourir.

FRANÇOIS DE LAMOTHE-FÉNELON

I

LE CHATEAU DE SALIGNAC.

A une lieue de Sarlat, en Périgord, dont les habitants, font le commerce des truffes et exploitent en outre le fer, le cuivre, et qui possède des carrières de pierres meulières, des mines de houille et des fabriques de papier, s'élève l'antique château des Salignac de Lamothe-Fénelon. Bâties sur les rives de la Dordogne, les murailles de ce château, noircies par le temps, attestent l'ancienneté de son origine, et ses créneaux, détruits en partie, prouvent que jadis, lors des guerres des huguenots contre les catholiques, il essuya quelques attaques meurtrières.

Un soir du mois d'octobre de l'année 1665, ce château, ordinairement si calme, dont tous les habitants, en été comme en hiver, étaient toujours à neuf heures livrés au repos, paraissait ce soir-là dans un état d'agitation peu ordinaire. Le comte Salignac de Lamothe-Fénelon, la comtesse sa

femme, leurs deux enfants, Louis et François, l'un âgé de dix-sept ans, l'autre de quatorze, se tenaient debout dans le grand salon de réception, devant un nouveau personnage arrivé depuis peu d'instants; c'était le frère aîné du comte, le marquis de Fénelon.

Après avoir tendrement embrassé son frère, baisé respectueusement la main de sa belle-sœur, et pris le menton aux deux jeunes gens, en les toisant d'un air de satisfaction un peu orgueilleuse, car tous les deux possédaient au suprême degré cet air de noblesse aristocratique, cachet d'une haute naissance, le marquis, fatigué d'un long voyage (il venait de Paris et n'était resté que quinze jours en route ; il est vrai que les chevaux étaient excellents), demanda la permission d'aller se reposer. Son frère, précédé de ses deux enfants portant chacun un flambeau allumé, le conduisit dans la plus belle chambre du château, la chambre dite de l'évêque de Sarlat... Il y avait eu en 1500 un Salignac qui fut évêque de cette ville. Puis tous trois, souhaitant une bonne nuit à leur hôte et parent, se retirèrent.

Le lendemain, au déjeuner, et lorsque les enfants se furent éloignés, le marquis déclara à son frère le but de sa visite.

« Votre fils aîné, Louis de Salignac, lui dit-il, héritera selon l'usage, de mon nom, de mon titre et de notre fortune; mais son frère François, que comptez-vous en faire?

— François désire entrer dans les ordres, et il étudie pour cela, répondit le comte. Bien qu'il n'ait encore que quatorze ans, et qu'il n'ait eu que moi pour précepteur, il est très-avancé en littérature; élevé dans la solitude et nourri dès l'enfance de l'antiquité classique, il possède très-bien son latin, un peu de grec, et a déjà commencé le cours de théologie nécessaire à sa vocation naissante.

— Si vous voulez me le confier, mon frère, dit le

marquis, je l'emmènerai à Paris et me chargerai de son avancement.

— Fénelon ne peut être en meilleure main, mon frère, » repartit le comte.

Et cela fut résolu. Quelques jours après, François de Fénelon, ayant dit adieu à son père, à sa mère, à son frère et aux lieux enchanteurs où il avait passé son enfance, monta dans la vieille berline de son oncle, et, le cœur gros de cette séparation, il quitta pour la première fois le château de son père.

Nos voyageurs passèrent sans s'arrêter à Sarlat; mais, à trois lieues de cette ville, près de Miremont, les chevaux paraissant très-fatigués, Fénelon proposa à son oncle d'aller visiter la grotte de Cluseau, une des plus belles grottes de France. Le marquis accepta, puis ils se remirent en route, et allèrent coucher ce premier soir à Montignac.

Sur la route qui conduit de Montignac à Périgueux, Fénelon, un peu familiarisé avec son oncle dont la bonté était excessive, l'amusa et le charma en lui racontant, avec une modestie pleine de grâce, l'histoire des lieux où ils passaient.

« Ces ruines que vous voyez à votre droite, mon oncle, lui disait-il, sont celles du château d'Agonac; un peu plus loin vous verrez celles de Croniac; ces deux châteaux avec trois autres, les châteaux d'Auberoche, de la Roche-Saint-Christophe et de la Roche de Basillac, furent bâtis, en 982, par l'évêque Frotarius, qui craignait les incursions ordinaires des Normands sur le Pér'gord. »

Le second jour, la nuit les surprit près de Périgueux, la capitale du Périgord. Dans ce temps, mes jeunes lecteurs, on voyageait lentement, il n'y avait ni diligence ni malle-poste. Ceux qui avaient des chevaux s'en servaient, ceux qui n'en avaient pas louaient un voiturin qui, traîné

par de mauvaises haridelles, mettaient quelquefois un mois à faire un trajet que de nos jours on parcourt en quarante-huit heures.

Un cahos ayant réveillé le marquis de Fénelon assoupi dans un coin de son carrosse, il se souleva, se frotta les yeux, et, apercevant un immense édifice dont l'architecture massée par l'approche de la nuit présentait un aspect imposant et colossal, il appela son neveu.

« Où sommes-nous, Fénelon? lui dit-il.

— A l'entrée du bourg de Cadouin, mon oncle, répondit le jeune homme. Ce que vous voyez-là est l'abbaye de Frontevaux.

— Tu sais l'origine de ce monastère? demanda le marquis.

— C'est dans l'histoire du Périgord, mon oncle, répondit Fénelon. En 1114, Robert d'Asdebrezelot fit un si divin sermon, que son évêque lui fit don d'une terre au bourg de Cadouin ; ici Robert fonda un couvent de religieuses, sous la dénomination des dames de Frontevaux ; une demoiselle, nommée Pétronille, fut l'abbesse. »

Pendant que Fénelon parlait, ses chevaux, qui sentant les abords d'une ville avaient repris leur première ardeur, emportèrent le carrosse jusque près du pont, posé sur la rivière de l'Isle, qui donne entrée dans la ville de Périgueux.

« Monsieur le marquis passe-t-il le pont à pied ou dans son carrosse? demanda le cocher en arrêtant ses chevaux.

— A pied, c'est plus prudent, » répondit le marquis; et, descendant, il donna le bras à son neveu, s'avança sur le pont suivi de son carrosse qui allait au pas, et marcha vers le grand logis, qu'on appelait l'hôtellerie du Chapeau-Vert.

L'aubergiste Petit-Pierre mit à la disposition du marquis et de son neveu la plus belle chambre de son hôtellerie ; le

marquis déclara qu'il resterait un jour à Périgueux pour laisser reposer ses chevaux.

Le lendemain, l'oncle et le neveu sortirent pour aller visiter la ville, et commencèrent par l'église de Saint-Front, dont le chapitre s'étend si loin, qu'il forme presque une petite ville dans Périgueux.

« N'est-ce point ici la patrie des Talleyrand ? demanda le marquis, de celui qui avait nom Guillaume, et qui, en 986, faisant le siége de Tours, répondit à Hugues Capet, qui lui écrivait : *Qui vous a fait comte?* — *Qui vous a fait roi?*

— Oui, mon oncle. »

Nos voyageurs reprirent leur route le lendemain ; ils ne s'arrêtèrent plus qu'à Brantolme, qui jadis était aussi un lieu solitaire. Charlemagne, y passant, y posa entre la rivière de la Drôme et des rochers, la première pierre de l'abbaye de l'ordre de Saint-Benoît. Puis, MM. de Fénelon continuèrent leur route jusqu'à Paris, où ils arrivèrent le seizième jour de leur voyage.

II

LE CARÊME EN 1666

On était au mois de mars de l'année 1666, lorsqu'un matin de ce mois, le marquis de Fénelon fit prier son neveu de se rendre chez lui avant d'aller au séminaire de Saint-Sulpice, où il achevait son éducation.

Fénelon se hâta de se rendre au désir de son oncle.

« — Mon enfant, lui dit le marquis, j'ai à vous parler. Je suis très-content de vous ; M. Tronson, supérieur de

Saint-Sulpice, l'est aussi; vous êtes aimé de vos chefs, estimé de vos camarades; mais, mon neveu, je dois vous avertir que vous avez une qualité qui dégénère en défaut... Vous êtes d'une timidité, d'une timidité qui paralyse tous vos moyens... Et tenez... là... seulement devant moi... qui suis votre oncle, mieux que cela, votre ami... depuis que je vous parle, vous avez déjà changé trois fois de couleur... Appelé par votre état et votre vocation à parler en public... cette excessive timidité peut vous être fort nuisible... De concert avec M. Tronson, pour vous corriger, ou du moins atténuer cet excès de modestie de votre part... nous avons décidé, si toutefois vous n'y mettez pas d'obstacle, mon neveu...

— Vous savez, mon oncle, que je n'ai d'autre volonté que la vôtre, répondit Fénelon en rougissant.

— Vous savez composer un sermon, n'est-ce pas, Fénelon?

— Au moins j'essaye d'en composer quelquefois, mon oncle.

— Oui, à tête reposée... mais... là... tout d'un coup, si on vous posait un texte, sur un sujet ou un autre... pourriez-vous improviser?

— Nous le faisons souvent au séminaire, mon oncle.

— Allons, je vois que mon idée est bonne; écoutez-moi, François. Malgré le carême, plusieurs salons sont encore ouverts, entre autres celui de la duchesse de Beauvilliers... Lundi dernier on a fait de la musique sacrée; ça n'a pas eu l'air de plaire beaucoup aux dames. Hier au soir, au sortir des vêpres, et comme je donnais la main à la duchesse pour la conduire à son carrosse, elle eut la bonté de me consulter pour aujourd'hui, et voilà ce que je lui proposai et qu'elle accepta avec empressement. Il y aura un sermon... un joli petit sermon, bien neuf, bien spirituel; ce sera vous qui le prononcerez, François.

— Moi! s'écria le jeune Fénelon avec tous les signes de la surprise la plus grande.

— Ne venez-vous pas de me dire que vous saviez composer un sermon, mon neveu?

— Mais le dire, mon oncle, le dire devant une assemblée nombreuse, au milieu d'un salon! dit François dans un tel excès d'émotion, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

— Voyons, Fénelon, ne t'émotionne pas, mon enfant; réfléchis qu'il est bien moins difficile de prononcer un sermon que de le composer.

— Oh! mon oncle, c'est bien différent! répliqua le pauvre enfant dans un état difficile à décrire; un sermon!... le sujet donné, ça va tout seul!... mais le dire... le dire... ouvrir la bouche, avoir de la voix... devant tant de monde!...

— A votre âge, mon neveu, car vous aurez quinze ans le 6 août de cette année, Bossuet en improvisa un dans le salon de la duchesse de Rambouillet.

— Mais je ne suis pas Bossuet, mon oncle.

— Vous êtes Fénelon, mon neveu.

— Hélas! mon Dieu!... » dit ce pauvre enfant, levant les yeux au ciel.

Le marquis continua :

« Et les Fénelon de Salignac sont bien une autre famille que les Bossuet, mon neveu : Bertrand de Salignac, marquis de Fénelon, votre aïeul et le mien, qui mourut en 1559, et qui se distingua dans les lettres et par sa valeur dans mains combats, fut envoyé comme ambassadeur en Angleterre; Charles IX voulut le charger d'excuser auprès de la reine Elisabeth l'odieuse journée de la Saint-Barthélemy : « *Adressez-vous, Sire, à ceux qui vous l'ont conseillée*, » répondit ce preux et noble chevalier. Ainsi c'est dit, mon neveu, vous prêcherez ce soir chez la duchesse de Beauvilliers; après le sermon, il y aura une quête que vous enver-

rez aux pauvres de la paroisse, ce qui ne manquera pas de vous faire un grand honneur... Il est neuf heures du matin, d'ici à sept heures du soir vous avez onze heures devant vous... et puis je vous aiderai de mes conseils... Je vous choisirai le sujet... vous pourrez prêcher sur... le... mépris... des grandeurs, par exemple.

— Dans un salon où il n'y a que des heureux? répondit le jeune Fénelon.

— Ou bien... dit encore le marquis, sur l'amour du prochain... Qu'avez-vous à objecter sur ce sujet, François?

— Rien, mon oncle.

— Eh bien, c'est dit, vous prêcherez sur l'*amour du prochain*... Allez, mon ami... laissez le séminaire aujourd'hui, le supérieur est averti; montez à votre chambre; arrangez des mots là-dessus; choisissez-les ronflants, sonores... Tâchez de parler longtemps surtout; c'est à cela, dit-on, qu'on reconnaît les bons prédicateurs... et puis je serai là, près de vous, cela vous donnera du courage... Allons donc, allons donc, mon neveu... nous sommes Fénelon de Salignac, Fénelon de Lamothe de Salignac. »

Cela dit, le marquis congédia son neveu d'un geste du doigt de la main gauche; mais, au moment où, la tête basse, la démarche chancelante, le jeune séminariste allait dépasser le seuil de la porte, le marquis le rappela.

« J'oubliais, mon neveu : je dîne à l'hôtel de Beauvilliers, mais je vous renverrai le carrosse, afin que vous soyez rendu à six heures et demie chez la duchesse... Maintenant allez, que je ne vous retienne plus. »

Le jeune Fénelon sortit d'un air désespéré.

III

L'AUVERGNAT.

A six heures et demie, le même jour, le carrosse du marquis de Fénelon s'arrêtait pour la seconde fois de la journée devant l'hôtel de la duchesse de Beauvilliers, situé sur la place Royale, à Paris. Il en descendit un jeune homme vêtu de noir, en costume d'abbé, et si pâle, si pâle, que son costume noir faisait paraître son teint encore plus blanc. Le carrosse laissa ce jeune homme sous l'arcade et repartit au galop. Le temps était si froid, il était tombé tant de neige depuis quelques jours, que ce jeune homme, faisant le mouvement d'une personne qui grelotte, alla, en claquant des dents, frapper au plus vite à la porte de l'hôtel.

Comme il levait le marteau, un soupir lui fit retourner la tête, et ce ne fut pas sans un grand étonnement que, à la faible clarté d'un réverbère, il aperçut, dans l'encoignure de l'arcade qui faisait face à l'entrée de l'hôtel, un petit Auvergnat assis sur la neige, les mains jointes, la tête courbée sur la poitrine, et sans aucun mouvement.

François s'approcha de l'enfant. D'abord l'idée qu'il était mort gelé par le froid ou épuisé par la misère le saisit pour ainsi dire au gosier ; mais, en l'examinant avec plus d'attention, il remarqua que cet enfant pleurait à chaudes larmes ; c'était une douleur sombre, muette, et telle que ne devait pas la comporter l'extrême jeunesse de l'Auvergnat. Il fallut que le jeune Fénelon interpellât deux fois cet enfant

pour l'arracher à la torpeur qui le tenait ainsi presque insensible à l'intempérie de la saison et à tout ce qui se passait autour de lui.

« Pauvre petit, qu'as-tu et que fais-tu?... lui demanda François.

— Je pleure, monsieur, répondit l'enfant sans lever les yeux sur celui qui l'interrogeait.

— Et ne pourrais-tu pleurer ailleurs? reprit François; ici, avec le froid qu'il fait, et assis comme tu l'es sur la neige, tu t'exposes à des maladies.

— Oh! cela ne me fait rien, monsieur! dit l'Auvergnat, je serais tout de même bien aise de mourir.

— Mourir! répéta Fénelon, mourir à ton âge!... Quel chagrin as-tu donc?

— Oh! ce n'est pas du chagrin, monsieur.

— Quoi?... qu'est-ce enfin?

— Oh! c'est un malheur qui est tombé sur le pauvre Pierrot..., répondit l'enfant en redoublant ses sanglots.

— Entre avec moi à l'hôtel, et tu me raconteras ton malheur, dit Fénelon. Voulant prendre la main de l'enfant pour le faire lever, il poussa un cri... Mais tu es gelé, pauvre petit, tu ne le sens donc pas?

— Ma foi! non, monsieur, dit Pierrot... mais je vous remercie, je ne veux pas entrer à l'hôtel, les domestiques se moqueraient encore de moi.

— Je ne voudrais cependant pas te quitter ainsi avant de savoir ce que tu as, et si je peux faire quelque chose pour toi.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit l'enfant tristement, mais vous ne pouvez pas me rendre ce que j'ai perdu.

— Qu'as tu perdu?

— Ma fortune, toute ma fortune, monsieur, dit l'Auvergnat, recommençant de plus belle à pleurer... une belle

fortune, monsieur, dans un petit sac de cuir vert, le petit sac avec.

— Pauvre petit! dit le jeune Fénelon, oubliant aussi le froid devant la douleur de ce jeune infortuné. Et à combien se montait-elle, ta belle fortune?

— A trois cent vingt-quatre livres, monsieur; il y avait des pièces de six livres, il y avait des petits écus, il y avait des pièces de vingt-quatre sous, et puis des sous, enfin toutes sortes de monnaie, monsieur.

— Et comment as-tu perdu tout cela, mon enfant?

— Je ne l'ai pas perdu, monsieur, on me l'a pris, dit l'Auvergnat, s'arrêtant de pleurer pour raconter; on me l'a pris ce matin, j'allais partir au pays demain, avec Chartier et Goblot, deux grands, les commissionnaires de la place Royale, vous savez, n'est-ce pas? Chartier, un grand brun, et Goblot, un petit roux. Nous devions faire route ensemble. Voilà que j'avais appris par le blond que mon père s'était cassé la jambe, et ça me faisait bien plaisir d'avoir trois cent vingt-quatre livres à lui porter pour la faire raccommoder... Hier au soir, j'avais gagné une belle pièce de douze sous; avant de me coucher, je serre cette pièce dans le sac de cuir vert, avec mon trésor, puis je remets le sac sous un carreau de la chambre... Dame, monsieur, nous n'avons pas d'armoires, nous autres pauvres gens; nous couchons trente dans une chambre, ce ne sont pas toujours les mêmes; hier il y en avait un nouveau..... Il ne faut pas accuser sans être sûr : M. le curé de chez nous dit que c'est un péché; tout de même, ce matin, en me réveillant, je vois le carreau dérangé, je cherche ma fortune, rien; je pleure, je crie, j'appelle toute la chambrée; le nouveau était parti, et les camarades.... dame, les camarades n'y pouvaient rien... Que va dire mon père... quand il me verra revenir sans boursicot? Que je suis un fainéant, un

vaurien, un mauvais sujet, que j'ai mangé, bu ou joué à la mouche tout ce que je gagnais... Bu! je n'ai jamais tant seulement bu une goutte de vin.... mangé! dame, c'est vrai, j'ai mangé, mais bien peu, je vous assure, du pain, toujours du pain, à moins que les gens de cet hôtel, dont je suis le petit frotteur, ne me donnassent, par-ci, par là, un morceau de fricot... Je vous demande pardon de vous dire tout cela... mon bon jeune monsieur, cela ne vous regarde pas... mais vous ne croyez pas, comme les gens de l'hôtel que je mens, n'est-ce pas?... Oh! ça m'a fait du mal, ça, d'être traité de menteur, encore!

— Quel âge as-tu? lui demanda François, vivement ému par les paroles de cet enfant.

— Douze ans, monsieur.

— Combien y a-t-il de temps que tu es à Paris?

— Trois ans; j'y suis venu à neuf ans... J'étais bien gentil alors, je chantais si bien la *Catarina*, que toutes les belles dames de la place Royale me donnaient quelque chose en passant... Hélas! mon Dieu! n'avoir plus rien de toute ma fortune, rien!...

— Tiens, lui dit Fénelon, en voulant lui mettre une pièce de douze sous dans la main; tiens, et ne reste pas ici à l'air froid.

— Que faut-il faire, mon bon monsieur? dit Pierrot en se levant subitement.

— Rien, aller te coucher.

— Reprenez votre argent, monsieur, dit Pierrot tristement; mon père m'a défendu de prendre de l'argent que je n'aurais pas gagné... Reprenez, je n'en prierai pas moins le bon Dieu pour vous... pour vous qui ne vous êtes pas moqué du pauvre Pierrot. »

Étonné de cet excès de délicatesse dans une aussi jeune créature, Fénelon chercha un moment dans son imagination

le moyen de lui faire gagner son argent; puis, comme si une idée qui lui souriait lui fût venue tout à coup, il prit la main de l'enfant :

« Suis-moi, » lui dit-il ; et, frappant à la porte de l'hôtel, il y entra avec son protégé.

« Madame, dit-il en heurtant à la croisée du concierge et s'adressant à une vieille femme qui leva le carreau, veuillez, je vous prie, faire chauffer cet enfant et le garder jusqu'à ce que je le reprenne.

— C'est le petit Pierrot ! dit la concierge. Oh ! avec plaisir, monsieur ; tout le monde chez moi aime Pierrot. Pierrot est un si brave petit Auvergnat ! »

Enchanté de voir la bonne opinion de la concierge pour son protégé, Fénelon le laissa avec cette bonne femme pour se rendre dans le salon où il était attendu.

Un second coup retentissait alors à la porte de l'hôtel.

IV

LE SERMON.

La plus brillante société de Paris était réunie ce soir-là chez la duchesse de Beauvilliers. On avait parlé d'un sermon prononcé par un enfant de quinze ans; cela ne s'était vu qu'une fois encore à l'hôtel de Rambouillet, il y avait vingt-quatre ans de cela, et l'enfant de quinze ans était Bossuet; on était curieux de voir se renouveler ce tour de force... Le sermon était annoncé pour sept heures, l'aiguille s'avançait vers le numéro huit, et le jeune prédicateur n'arrivait pas.

L'impatience et le mécontentement se peignaient déjà sur tous les visages, et à ces deux sentiments s'en joignait un troisième sur la figure du marquis de Fénelon : l'inquiétude.

« Il est si timide, mon neveu, disait-il en parcourant les groupes ; je l'ai vu pâlir et trembler ce matin, rien qu'à la nouvelle que je lui ai donnée du sermon à prononcer ce soir !... Il faut excuser ce retard... Mais François de Salignac, baron de Fénelon, mon neveu, sait ce qu'il doit à une aussi noble, une aussi excellente réunion ; il peut retarder, mais manquer de se rendre à son devoir, jamais. Moi, Raval de Salignac, je me fais caution pour lui... Mais le voici... Un peu d'encouragement, mesdames, je vous en supplie ; mon neveu est timide comme une jeune fille qui sort du couvent. »

Effectivement, au même instant, un laquais annonçait M. de Bossuet et M. de Fénelon.

L'un et l'autre s'avancèrent vers la maîtresse de la maison, et la saluèrent jusqu'à terre ; puis la duchesse de Beauvilliers, ayant présenté sa belle main blanche et dégantée au jeune Fénelon, elle lui dit avec un charmant sousire, et en le conduisant à une place réservée :

« Nous vous attendions avec impatience, monsieur de Fénelon. »

Fénelon prit place ; mais, au lieu de ce timide et tremblant néophyte annoncé par le marquis, on vit un jeune homme plein d'une touchante modestie, mais sur le beau front duquel on ne lisait ni trouble ni embarras.

Après avoir un instant promené sur l'assemblée ses grands yeux noirs, mélancoliques et doux, il prit la parole d'une voix émue et cependant distincte :

« Ce salon est brillant, dit-il ; il étincelle de bougies, de parures, de belles et nobles jeunes femmes, un bon feu brille dans l'âtre, et à voir ces murs épais recouverts de

riches et soyeuses tentures, à respirer cette atmosphère chaude et embaumée, combien on se doute peu que derrière ces murs, à deux pas de vous, mesdames, dans la rue, un de nos semblables, un enfant peut-être, est exposé aux rigueurs d'un hiver impitoyable, au froid qui gèle le sang, au vent qui crispe les membres, à la pluie, à la neige qui mouille et pénètre jusqu'aux os !

« Pas une de vous, mesdames, ne connaît un des mille supplices du pauvre. Toutes ont été transportées ici, de leurs appartements bien chauds, dans cet appartement tout aussi chaud, renfermées dans des carrosses bien suspendus, ou dans des chaises bien closes, et cependant il n'est pas douteux que quelques-unes de vous, peut-être, mesdames, soit en entrant, soit en sortant de vos carrosses, n'aient senti un air froid les saisir et les faire frissonner jusque sous leurs plus épaisses fourrures... Ah ! laissez-moi vous dire, mesdames, une idée que le bien-être matériel qui vous entoure a fait naître en moi; je veux vous raconter un drame de peu d'importance, une histoire bien simple, mais où cependant il pourrait y avoir des larmes !... Ici, on rit, on se chauffe, on est heureux... et qui sait, peut-être, tout près, à la porte de cet hôtel, quelqu'un souffre et se désole... qui sait ?... En descendant de vos carrosses dorés, mesdames, n'avez-vous pas vu, dans l'ombre et sur la terre nue et froide, se mouvoir un être humain, une créature du bon Dieu, un pauvre enfant !... Il ne sentait ni le froid, ni le vent, ni la pluie, et ce manteau qui l'empêchait de sentir l'intempérie de la saison n'était ni ouaté, ni doublé d'hermine, comme le vôtre, mesdames, c'était le manteau du malheur !

« Quelques-unes de vous se rappellent sans doute qu'il y a trois ans un charmant enfant, rose et blond, venu de l'Auvergne, récréait vos yeux aux promenades publiques, en jouant de la vielle, et chantant d'une voix argentine et

mignarde quelques chansons de son pays? bonnes que vous êtes, mesdames, cet enfant, que vous compariez aux vôtres, aux vôtres plus beaux et mieux vêtus, cet enfant recevait de vous une aumône douce comme la blanche main qui jetait l'offrande..... L'année suivante, l'enfant ne chantait plus, il travaillait, et vos dons n'étaient plus alors une aumône, c'était le fruit du travail... Ainsi jouant et travaillant, cet enfant amassa une fortune... trois cent vingt-quatre livres... Vous souriez, mesdames... j'ai souri aussi à ce titre de fortune donné à la somme de trois cent vingt-quatre livres... Mais cette somme est une fortune pour les pauvres gens; Pierrot avait mis cette fortune dans un sac de cuir vert, le sac de cuir vert sous un carreau, dans un creux du pavé de sa pauvre demeure, confiant dans ses camarades de chambre, qui tous avaient leur fortune, leurs sacs et leurs cachettes; il allait travailler le long du jour avec cette sécurité d'une âme candide, simple et naïve, qui, ne faisant pas le mal, ne le soupçonne pas dans autrui. Bientôt Pierrot reçoit la nouvelle que son père s'est cassé la jambe : il ne s'en inquiète pas autrement, il a de quoi la faire raccommoder; ce sont ses expressions. Il partira le lendemain, à pied, pour économiser son boursicot : il sera fatigué, mais qu'importe? qu'est-ce que la fatigue en comparaison de ce qui l'attend au pays? son père le bénira, en lui disant : « Tu as bien fait; » sa mère le serrera contre son cœur en disant : « Tu es mon cher fils, » des parents, des amis, des voisins, viendront lui serrer la main, et lui dire : « Tu es un brave!... » Oh! il faut avoir gagné lentement sa modique fortune, il faut avoir souffert la faim, la soif, le froid, tous les maux de l'humanité, pour comprendre la douceur des récompenses qui attendent Pierrot au pays... Hélas! ivre de cette joie future, il fait son paquet, il chausse ses gros souliers, il prend son bâton blanc à la main,

il dit adieu aux camarades, il va chercher son argent ; il y va lentement, avec calme, sans aucune méfiance ; il lève la brique ; il plonge la main, et pousse un cri douloureux... la cachette est vide ! plus d'argent, plus de sac, plus de retour au pays, plus de bénédictions, plus de mains cordiales qui se tendent vers lui, plus de doux accueils ! partout, au contraire, des yeux qui se détournent et des bouches cruelles qui lui adressent ce reproche : « Qu'as-tu fait à Paris, Pierrot ?... » Je n'ajouterai plus qu'un mot, mesdames : il n'y a qu'un instant, Pierrot était à la porte de cet hôtel ; il pleurait, absorbé par son chagrin, il ne sentait ni le froid ni la faim... Voilà mon sermon. »

Et Fénelon se rassit ; au dernier mot, il avait repris toute sa timidité ; le prédicateur avait fini sa tâche, l'enfant craintif reparaissait.

V

LA QUÊTE.

« Ah çà ! tu appelles ça un sermon ? » lui dit son oncle en se penchant à son oreille, tandis que toute la société se regardait attentive, émue, et se répétait probablement entre elle les paroles que le marquis de Fénelon prononçait tout haut, et se demandant bien compte de cet attendrissement.

Quant à la duchesse de Beauvilliers, au dernier mot du jeune abbé, elle avait quitté le salon.

« Ne m'avez-vous pas dit, mon oncle, de prêcher sur l'amour du prochain ? répondit le neveu d'une voix mal assurée.

— Permettez-moi, mon jeune et futur condisciple, de vous féliciter et de vous prédire un bel avenir, dit Bossuet allant prendre la main du jeune Fénelon.

— Mais, monsieur de Bossuet, ce n'est pas un sermon, se tuait de dire le marquis de Fénelon; un sermon ne commence pas ainsi, il ne finit pas ainsi; mon neveu dit qu'il a prêché sur l'amour du prochain, et il n'y a pas le plus petit mot de cela.

— En voici la meilleure preuve, monsieur le marquis, répondit Bossuet, montrant du regard à son interlocuteur la duchesse de Beauvilliers, qui revenait menant par la main un pauvre petit Auvergnat.

— Mesdames, dit la duchesse tendant de la main qu'elle avait libre une bourse de velours rouge, après le sermon la quête. »

Alors vous eussiez vu toutes ces belles princesses et duchesses, qui d'abord n'avaient écouté le récit du jeune prédicateur que comme un conte fait à plaisir, vous les eussiez vues s'émouvoir, se lever, entourer l'enfant, faire des exclamations, et toutes l'interroger à la fois, ce qui empêchait le pauvre petit Auvergnat de répondre ; puis, dans un instant, la bourse que tenait la duchesse se trouva remplie jusqu'aux cordons.

« Tiens, Pierrot, lui dit cette dernière en lui donnant la bourse, regarde si ton compte y est.

— Mon compte ! répondit Pierrot sans prendre la bourse, et se reculant étonné... je ne comprends pas, madame la duchesse.

— C'est pour toi, prends donc, s'écrièrent plusieurs voix se joignant à celle de la duchesse.

— Vous... voulez rire, dit Pierrot se reculant toujours et les larmes aux yeux. Oh! c'est mal... c'est mal de se moquer du pauvre monde.

— N'as-tu pas été volé, mon petit? lui dit le duc de Beauvilliers.

— Oui, monsieur, dit Pierrot, à qui ce souvenir fit couler les larmes qui roulaient dans ses yeux.

— De trois cent vingt-quatre livres? demanda encore le duc.

— Ah!... oui... toute ma fortune, monsieur, dit encore Pierrot, cette fois avec un sanglot.

— Eh bien, ces messieurs et ces dames te donnent cela pour te dédommager de la perte que tu as faite... Prends donc cet argent, Pierrot, ajouta la duchesse, et va au pays faire guérir ton père.

— Prendre cet argent? dit Pierrot.

— Oui.

— Tout?

— Oui.

— Mais je ne l'ai pas gagné, madame la duchesse, et mon père m'a défendu...

— Prends, mon enfant, dit Bossuet s'avançant à son tour, prends; la vertu a son prix aussi bien que le travail, et, si ce n'est pas ton travail que l'on te paye ici, c'est ta bonne conduite que l'on récompense.

— Oh! mon père! dit Pierrot joyeux et prenant la bourse dans ses deux petites mains, en voici des monnaies de toutes les grandeurs! Comme je vais le faire guérir avec tout ça!

— Eh bien, mon oncle, se hasarda à dire au marquis de Fénelon le jeune prédicateur, est-ce que vous ne trouvez pas que mon sermon prêchait bien l'amour du prochain?...

— Mon neveu, vous serez la gloire de votre famille, de votre pays, lui dit son oncle ému, et, ce qui vaut encore mieux, vous ferez le bonheur de tous ceux qui vous appro-

cheront... Mon idée n'était que bonne, grâce à vous, Fénelon, elle est devenue heureuse. »

Mais revenons à François de Salignac de Lamothe-Fénelon.

Son plus grand désir aurait été de se consacrer aux missions étrangères, mais la délicatesse de sa santé s'y opposa. Dans ce temps, Louis XIV, voulant à tout prix que la France fût toute catholique, envoyait dans les provinces des missionnaires qu'il faisait escorter par des soldats; Fénelon, choisi pour aller convertir le Poitou, refusa nettement le concours des dragons. — On ne force pas les consciences, dit-il, on les persuade. — Ce fut donc sans persécution qu'il obtint un grand nombre de conversions, et par sa douceur aimable, par sa bienveillante persuasion, il sut faire aimer la croyance dont il était l'apôtre. En 1689, il avait alors trente-huit ans, il fut choisi par le roi pour précepteur du jeune dauphin, et, en 1694, il fut nommé archevêque de Cambrai. — Là on le vit instruisant lui-même les clercs d'un séminaire qu'il avait fondé, et, comme les évêques des premiers temps du christianisme, monter en chaire, et répandre sur les assistants les trésors de son facile génie. Parfois même il ne dédaignait pas de faire réciter le catéchisme aux enfants. Arrivé à l'âge de soixante-quatre ans, une légère chute qu'il fit hâta sa mort, qui fut, comme sa vie, digne d'un grand et vertueux prélat. Parmi ses ouvrages, on distingue les *Aventures de Télémaque*, le traité *De l'existence de Dieu*, le traité *De l'éducation des filles*, le traité *Du ministère des Pasteurs* et l'*Explication des maximes des Saints*. Il mourut le 7 janvier 1715.

DANIEL DEFOË



A Hadamard, del. *Imp. Lemercier, Paris.*

Tu vois bien, tous ces oiseaux de mer qui tournent dans la nue.

DANIEL FOË

I

LE BOUCHER.

« Daniel, viens ici et écoute-moi, » disait, une après-midi du mois de mai 1671, un des bouchers les plus achalandés de la paroisse Saint-Gilles, quartier de Cripplegate à Londres. Il s'adressait à un enfant de dix ans, occupé à jouer aux osselets dans un coin de la boucherie.

A cette interpellation faite d'un ton solennel, et surtout à l'air grave qu'affectait le boucher, et qui contrastait singulièrement avec sa mine joufflue et bénigne, et avec sa pose assez grotesque, car il était assis sur son établi, les jambes pendantes, l'enfant se redressa :

« C'est sérieux, à ce qu'il paraît, dit-il, hochant sa jolie petite tête blonde en regardant son père.

— Très-sérieux! » dit le boucher.

En deux sauts, l'enfant fut entre les jambes paternelles, qui, au lieu d'aller de ci, de là, se croisèrent sur le corps du petit Daniel :

« Tu n'as pas de goût pour l'état de boucher, n'est-ce pas? ajouta le père.

— Pas trop, répondit Daniel, cependant si ça vous faisait bien plaisir...

— Pas du tout, Daniel, un enfant ne doit suivre la vocation de son père, qu'autant que cela lui convient, et qu'il ne peut pas faire autrement. D'ailleurs, mon garçon, j'ai une idée pour ton état à venir, si tu n'y as pas trop de répugnance ; je voudrais faire de toi un savant. »

Daniel partit d'un éclat de rire, bien bon et bien franc.

« Un savant, père, comme vous y allez! le professeur de l'école où je vais tous les matins dit qu'il faut toute la vie d'un homme pour cela.

— Bast, ce sont des contes, ça ne doit pas être bien difficile, puisque tout le monde s'en mêle... oui, c'est mon idée, je veux que tu sois un savant. Je sais que je vais faire crier après moi, dans Saint-Gilles, qu'on ne manquera pas de dire : Le père James Foë est un fou, il fait apprendre à son fils des choses qu'il ne sait pas lui-même, et lorsque son fils sera grand et qu'il sera bien instruit, il se moquera de son père, qui n'est qu'un ignorant, et il ira peut-être, qui sait? jusqu'à lui reprocher son ignorance. Ce n'est pas mon idée, à moi ; d'autant plus que, j'espère, tu ne feras pas un demi-savant, c'est la pire espèce de gens, ceux-là, ils croient tout savoir et ne savent rien, — mais bien un savant tout entier, et que les savants tout entiers sont toujours

les meilleures gens du monde, témoin celui chez lequel je vais t'envoyer.

— Ah ! je vais changer d'école? tant mieux, dit Daniel frappant de joie ses mains l'une dans l'autre, — tant mieux, car je ne puis souffrir le savantissime Forster, comme il s'intitule, ou le pédantissime, comme nous l'appelons, nous.

— Ce n'est pas dans une école que je vais t'envoyer, mon garçon, c'est chez ton oncle, le frère de ta pauvre mère, le digne Josiah.

— Monsieur Josiah ! vous envoyez le petit Daniel chez monsieur Josiah, qui demeure au bourg de Rye ? interrompit un vieux garçon boucher occupé à remettre la boutique en ordre; pas possible, maître.

— Et pourquoi cela n'est-il pas possible, Maurice ? demanda le boucher tranquillement.

— Parce que... mais ce pauvre enfant ne pourra jamais s'y habituer, chez le bonhomme Josiah ; il y crèvera d'ennui si ce n'est pas d'autre chose... Je le connais, cet homme-là.

— Est-ce qu'il est méchant ? demanda Daniel, l'œil inquiet, fixé sur le vieux garçon.

— Si ce n'était que ça! dit Maurice avec un soupir.

— Comment, que ça ? mais c'est bien assez, répliqua Daniel de plus en plus inquiet ; est-ce qu'il fouette les enfants, cet oncle-là ?

— Si ce n'était que cela ! répéta encore Maurice d'une voix sombre.

— Mais tu me fais peur, Maurice, est-ce qu'il les mange ? demanda Daniel.

— Si ce n'était que ça! » répéta pour la troisième fois Maurice.

Daniel sourit en respirant. « S'il ne les fouette ni ne les mange, l'oncle Josiah ne me fera guère peur !

— Pourquoi tous tes : *Si ce n'était que cela !* Maurice? demanda James Foë au vieux garçon.

— Je sais ce que je dis, maître ; je me comprends, répondit Maurice.

— Ça se peut ; mais je voudrais te comprendre, moi, Maurice ; je voudrais savoir pourquoi tu effrayes cet enfant sur le compte de son oncle Josiah.

— C'est que je le connais, maître ; c'est que j'ai demeuré chez lui avant d'entrer à votre service, et que si je ne l'avais pas quitté, j'y serais mort, maître, c'est sûr.

— Qu'est-ce qu'il te faisait donc de si affreux?

— Rien, maître, rien.

— Eh bien ?

— C'était pour ça, maître.

— Parce qu'il ne te faisait rien? répliqua Daniel riant avec gaieté.

— Riez, riez, mon petit Daniel, riez ; vous ne rirez pas toujours, allez, fit le vieux garçon d'un accent prophétique, et quand vous serez chez l'oncle Josiah, vous ne rirez même pas du tout, c'est moi qui vous le dis... Un homme qui a toujours l'air de mauvaise humeur et qui ne gronde jamais ! »

Ce fut au tour du père de Daniel de rire.

« Bast ! » fit-il.

Maurice continua : « Un homme qui vous regarde comme s'il avait quelque chose à vous dire, et qui ne vous dit jamais rien!

— Voyez-vous ça ! fit encore James Foë.

— Oui, maître, c'est atroce, un homme comme ça, — moi, je veux savoir le fin fond des pensées des gens. Oui, dit Maurice, je préfère un homme qui me donne un coup de poing, au moins je sais ce qu'il veut; je lui réponds si ça me plaît... mais un père sournois, fi ! fi ! vous dis-je. Je parierais

que M. Josiah a commis, dans son enfance, quelque crime atroce, et que c'est de peur de l'avouer qu'il garde ce silence infernal : cet homme doit avoir tué son père et sa mère!

— Ils vivent tous les deux et se portent fort bien, Maurice, dit le boucher.

— On viendrait me dire qu'il a écorché sa femme, que cela ne m'étonnerait point.

— Je puis encore t'assurer que sa femme a toute sa peau, une peau bien belle et bien blanche.

— Il aura peut-être tué ses enfants.

— Il n'en a eu que quatre, et tous quatre sont pleins de vie, mon pauvre Maurice.

— Alors, monsieur, c'est un autre crime, d'une autre espèce, mais à coup sûr, il en a fait un, si ce n'est deux.

— Si tu n'étais pas si bête, Maurice, je me fâcherais avec toi, de tes affreuses idées sur mon beau-frère, mais je n'en ferai rien; seulement je t'ordonne de te taire, et d'aller tout préparer pour le départ de mon fils, qui aura lieu demain. Tu l'accompagneras.

— Est-ce que j'y resterai, moi aussi, chez l'oncle Josiah, demanda Maurice un peu inquiet, pour devenir un savant, comme vous voulez que soit le petit Daniel?

— Non, tu laisseras mon fils chez Josiah, et tu t'en reviendras tout de suite.

— Tant mieux, je préfère ça, dit Maurice quittant la boutique.

— N'écoute pas Maurice, il ne sait ce qu'il dit, Daniel, dit le boucher; ton oncle est un brave et digne homme. J'ai reçu une lettre de lui ce matin, et, bien que chargé d'une nombreuse famille, il te réclame, il prétend, avec raison, que l'état que j'exerce, m'empêchant de me mêler de ton éducation, il s'en chargerait volontiers, lui : et c'est bien aimable de sa part, qu'en dis-tu, Daniel?

— Que je serais bien aise, mon père, d'aller habiter avec mon oncle Josiah, s'il ne fallait pas vous quitter pour cela, et puis aussi si Maurice...

— Que veux-tu, enfant, le sacrifice est plus grand pour moi que pour toi : toi, le changement de lieu, le voyage, puis la compagnie de tes petits cousins et cousines te distrairont; tandis que moi, moi, Daniel, je ne sais encore comment je pourrai m'habituer à ton absence... Il n'y a que le grand désir que j'ai de faire ton bonheur qui me soutiendra, me fera prendre patience... Tu ressembles tant à ta mère, mon Daniel! ajouta le boucher prenant la tête de son fils à deux mains, et la baisant au front. Une larme brûlante tomba à la place qu'avait touchée les lèvres du père.

— Vous pleurez, papa? demanda Daniel surpris.

— Quel idée! dit Foë, riant pour cacher son émotion.

— Mais oui, papa, vous pleurez, répliqua Daniel, surprenant une autre larme dans les yeux de son père, ça vous fait donc de la peine de m'envoyer chez l'oncle Josiah? Écoutez, je voudrais être un savant, c'est vrai, mais je ne voudrais pas vous faire de la peine, j'aimerais mieux être boucher toute ma vie et ignorant, que de vous voir pleurer une minute, je vous l'assure.

— Quand je te dis que je ne pleure pas, petit raisonneur, répliqua Foë, quand je te le dis, il faut me croire, est-ce que vous prenez votre père pour un menteur, monsieur?

— Eh bien! soit, vous ne pleurez point, puisque vous le voulez; mais vous n'en avez pas moins des larmes dans les yeux, et je pensais que ça s'appelait pleurer, vous dites que non, ça se peut, mais c'est drôle tout de même! moi, quand j'ai des larmes dans les yeux, c'est que je pleure.

— Toi, toi, toi, tu es un petit raisonneur, je te l'ai déjà dit. Ah çà, tu partiras demain avec Maurice, c'est convenu.

— Oui papa... mais l'oncle Josiah.

— L'oncle Josiah est un bon enfant, tu verras. Aussitôt arrivé à Arundel tu m'écriras.

— Oui papa.... mais, ce que dit Maurice sur l'oncle Josiah?

— Quand je dis que l'oncle Josiah est un bon enfant, je dois le savoir un peu mieux que Maurice, j'espère, puisqu'il est mon beau-frère. Tu me feras part de tes progrès... Oh! que j'aurais de plaisir, que je mourrais heureux si un jour je te voyais membre de la chambre des Communes, par exemple.

— Est-ce que ça se peut, le fils d'un boucher, papa?

— Nous ne sommes pas bouchers de père en fils; mon enfant : il n'y a que moi, dans ma famille, qui l'ai été, ton grand-père était un fermier du comté de Northampton, et ton bisaïeul était noble. J'ai quitté le *de*, parce que cette particule aurait été ridicule dans mes notes de fournitures à mes pratiques, mais toi, qui ne travailleras pas pour vivre, du moins, qui ne feras pas un état mercenaire, tu pourras l'ajouter à ton nom; tu pourras, quand tu m'écriras, signer : Daniel de Foë. Comprends-tu cela, Daniel?

— Pas beaucoup, mais c'est égal, papa, n'importe, je signerai comme vous dites.

— C'est bien, mon garçon, maintenant va jouer; moi, je vais répondre à ton oncle et tout préparer pour ton départ de demain.

— Cet oncle Josiah! cet oncle Josiah, j'en ai peur! dit Daniel tout pensif, et ne songeant plus à reprendre son jeu d'osselets.

II

LA MAISON DE L'ONCLE JOSIAH.

Deux voyageurs à pied, un vieillard et un enfant, montaient lentement et comme accablés de fatigue un chemin étroit dominant une de ces bourgades maritimes d'Angleterre, dont l'aspect aride et lugubre serre le cœur et attriste le regard.

Une vingtaine de huttes, basses, noires, la plupart sans fenêtre, les unes à demi enfoncées dans le sable, d'autres pendantes sur la crête d'un roc, quelques-unes alignées sur la plage, à l'endroit précis où s'arrête la marée montante, composaient ce village. Des filets, de vieux paniers, des hameçons, des cordages et des lignes, joints à une forte odeur de goudron,, de poix fumante et d'algues marines, indiquaient assez la seule occupation de cette peuplade. Le gazon des prairies était pâle et blafard, un sédiment jaunâtre le surchargeait; des joncs flétris se dressaient roides et aigus sur le sol comme des épées à deux tranchants.

Les deux voyageurs marchaient en silence, il semblait que cette nature désolée rendait leur front pensif.

Toutefois, à mesure qu'ils avançaient, un bruit lointain, qui acquérait de moment en moment une plus grande intensité, frappait leurs oreilles et attira l'attention du plus jeune.

« Qu'est-ce donc, Maurice? demanda-t-il.

— Le bruit des vagues de la mer, répondit Maurice

— Comme c'est triste par ici, Maurice.

— C'est bien plus triste chez l'oncle Josiah.

— Ce n'est pas la ville? ce n'est pas la campagne? observa Daniel.

— C'est bien la campagne si vous voulez, mais, voyez-vous, c'est l'eau de la mer qui gâte tout; ici, ce sont les exhalaisons salines, comme disait votre oncle Josiah du temps que j'étais chez lui.

— Sommes-nous bientôt arrivés, Maurice?

— Que trop tôt, monsieur Daniel, il nous faut seulement traverser ce village; un peu à gauche est une maison isolée, c'est là. Mais si vous voulez me croire, avant d'aller vous mettre en esclavage chez l'oncle Josiah, jouissons encore d'une petite heure de liberté, voulez-vous?

— Je ne demande pas mieux, Maurice, car vraiment, tu as une si effrayante manière de parler de l'oncle Josiah, que tu m'as ôté l'envie de le connaître.

— Je ne vous en ai pas dit de mal, monsieur Daniel, vous ne pouvez pas dire que je vous en ai dit du mal?

— Non, mais c'est tout comme; tu as des si... des ha!... des mais, qui me font plus peur que si tu me disais toutes sortes de choses. »

En discourant ainsi, les deux voyageurs descendaient une petite rue étroite, cailloutée, et si rapide, qu'à peine le pied pouvait s'y maintenir; elle tournait brusquement sur le rivage; ils se trouvèrent donc, sans transition, en face de la mer. Elle était calme et unie. De sa surface surgissaient, de distance en distance, quelques roches aiguës, battues et creusées par les flots, ce qui rendait leurs formes bizarres, menaçantes. Puis sur ces roches toutes blanches, couvertes d'une végétation maritime, revêtues de couleurs rudes et tranchantes, on distinguait, surmontés de quelques arbres nains, la riante buglosse à la jolie fleur bleue, le triste pa-

vot à la grosse touffe noire, et le gigantesque chardon d'un rouge sombre et éclatant; une nuance diaprée comme une étoffe cotonneuse et chatoyante tapissait les points les plus élevés de ces prés. Le seul édifice qu'on apercevait, bâti de la main des hommes, au milieu de ces rochers et sur les bords du rivage, était une vieille église dont les murs, cachés sous un lichen séculaire, gris et pourpre, vert et bleuâtre, offrait à l'œil ces nuances délicates et merveilleusement fondues que les siècles seuls peuvent donner, et que l'homme essayerait en vain de contrefaire.

Bien qu'il fût très-jeune, Daniel n'était point insensible aux merveilles de la nature. Il n'était, avant ce moment, jamais sorti de Londres. La vue de la mer le jetait dans des extases impossibles à décrire, c'était presque de l'effroi qu'il éprouvait devant un si grandiose spectacle; il aurait voulu s'élancer d'un bond sur cet abîme sans fond, et se retenait presque malgré lui à la main du vieux garçon boucher, en la serrant à lui imprimer ses ongles dans la chair.

« Non, non, c'est trop beau! Maurice, disait-il presque avec exaltation.

— Tantôt c'est trop beau, tantôt c'est triste; expliquez-vous donc mieux, monsieur Daniel.

— Quoi, ça ne te fait rien, Maurice?

— Ça! dit Maurice montrant du doigt la mer.

— Oui, ça, la mer! dit Daniel avec exaltation.

— Oh! je la connais, la mer, ce n'est pas la première fois que je la vois.

— Son aspect me fait peur et plaisir à la fois, dit Daniel.

— Pour moi, ça ne me fait pas tout ça, ajouta Maurice.

— Quoi! tu ne sens rien, en voyant une si vaste étendue d'eau?

— Je sens comme une odeur de goudron, quoi!

— Et ça ne te fait aucun autre effet?

— L'effet d'un très-grand seau d'eau bien plein, voilà tout.

— Tu es un crétin, mon pauvre Maurice.

—Qu'est-ce que c'est que ça, un crétin, monsieur Daniel?

— C'est, à ce que m'a dit ce bon homme Forster, une espèce d'homme qui ressemble plus à la brute qu'à l'homme : qui ne sent rien, qui n'éprouve rien, qui vit sans plaisir comme sans peine, qui ne pense jamais, enfin; quand le crétin a bu et mangé, il n'a plus besoin de rien.

— Est-il savant, est-il savant, ce monsieur Daniel! il sait tout. Ainsi donc, je suis un crétin, moi? pardine, vous pouvez vous flatter d'avoir trouvé juste ce que je suis... Pourvu que j'aie bu et mangé, je n'ai plus besoin de rien... Mais voyez donc, monsieur Daniel, là-bas, sur la grève, cette colonne de vapeur épaisse semble traverser les rues de Rye pour arriver jusqu'à nous... qu'est-ce que ça peut être, savez-vous?

— Il faut le demander, » répondit Daniel.

Et s'approchant d'un homme qui, assis sur une pierre, fumait sa pipe, et était revêtu de la blouse bleue, costume uniforme du matelot et du pêcheur, le jeune Foë lui demanda d'où venait cette vapeur.

Sans ôter la pipe de sa bouche, sans bouger, sans presque regarder celui qui l'interrogeait, le pêcheur répondit : « C'est le chantier du père Rascof, ce sont des barques dont on recourbe les planches au moyen de la fumée. »

Ayant remercié le pêcheur, les deux voyageurs se remirent en route. La nuit était venue.— Ils se trouvèrent bientôt en face d'une grande maison de brique, isolée des autres, et dans laquelle on ne distinguait ni mouvement ni lumière.

Maurice leva le marteau et frappa. Un bon moment s'était écoulé sans qu'aucun bruit intérieur prouvât qu'on se

disposait à venir ouvrir; il frappa une seconde fois.

Une fenêtre au-dessus de leur tête s'ouvrit, et une grande femme vêtue de brun, tout en détachant les épingles de son haut bonnet d'étamine, leur demanda ce qu'ils voulaient.

— Je suis Daniel, le neveu de mon oncle, répondit l'enfant.

— Le petit du boucher Foë? demanda encore la vieille femme.

— Oui, dit Daniel.

— Tout le monde est couché chez monsieur Josiah, reprit la femme, vous arrivez bien tard, nous vous attendions ce matin.

— Est-ce que c'est une raison pour ne pas venir nous ouvrir? reprit Daniel voyant la femme ne faire aucun mouvement pour quitter la fenêtre.

— J'y vais, dit-elle.

— Lorsque Maurice ne la vit plus, il se pencha vers son petit compagnon :

— Monsieur Daniel, lui dit il, c'est la vieille Sibylla! elle vit encore, j'osais croire pour votre repos dans ce nouvel enfer que vous allez habiter qu'elle serait morte; aussi vrai que je m'appelle Maurice, et que je ne suis qu'un crétin, comme vous l'avez dit avec raison, ce n'est pas la place de cette fille sur la terre, elle serait mieux dessous.

— Vas-tu encore augmenter ma peur? Maurice, dit Daniel devenant tout pâle, — je te défends de me dire un mot de plus. »

Et comme on entendait tirer les nombreux verrous de la porte, le jeune Foë reprit à voix basse :

« Elle est méchante, tu dis?

— Chut! elle entendrait et nous ferait du mal, dit Maurice aussi à voix basse, puis la renforçant subitement, il reprit presque en criant : Mistriss Sibylla est une femme char-

mante, d'une humeur douce et bienfaisante, une créature délicieuse, une.....

— Qu'est-ce que tu dis donc, vieux fou? dit Sibylla, ouvrant la porte toute grande et s'adressant à Maurice qui reculait au lieu d'entrer ; tu es donc toujours le même? aussi bête que par le passé et ne pouvant me pardonner de serrer un peu trop les clefs de la cave, et de jeter aux chiens, la veille des jours maigres, les restes de viandes que monsieur Maurice voulait garder pour le lendemain? entrez donc, mais entrez donc, Maurice, nous ne vous mangerons pas.

— Ce n'est pas cela dont nous avons peur, monsieur Daniel et moi, madame Sibylla.

— Par ici, monsieur Foë, par ici, dit Sibylla indiquant le chemin à Daniel, qui ouvrait de grands yeux en traversant les corridors, comme s'il eût voulu en percer l'obscurité. Par ici, votre chambre est préparée, nous vous attendions ce matin... Prenez garde, c'est la première marche de l'escalier... tenez-vous à la corde... là bien... encore un étage... dame, les enfants couchent tout en haut de la maison. Au rez-de-chaussée, sont la cuisine, la salle à manger, le parloir, le cabinet de travail de monsieur Josiah et la bibliothèque; au premier les chambres à coucher de monsieur, de madame, de miss Sarah, de monsieur Edouard, et les deux chambres d'amis ; puis au second, ma chambre, à côté de laquelle couchent les deux petits, Henri et Benjamin, nous passons devant, chut! pour ne pas les réveiller ; dans le corridor à gauche, suivez-moi donc, est la chambre qu'on vous destine, et plus loin, cette chambre-ci est celle de Jacques le vieil Ecossais, Maurice le connaît, puis vient une chambre qui ne sert pas, et où couchera Maurice tout le temps qu'il restera ici... Il faut vous aller coucher, mon petit, et avoir bien soin d'éteindre votre lumière, c'est la

règle génerale ici. Si par hasard vous étiez incommodé et que vous ayez besoin de lumière, vous trouverez une veilleuse allumée sur l'appui de la fenêtre de l'escalier. Monsieur a grand peur du feu ; c'est pour ça qu'il agit ainsi. Si vous avez faim, si vous voulez vous rafraîchir, vous trouverez sur un plateau dans le cabinet à côté, un petit pain, un pot de confiture et une carafe d'eau, c'est monsieur lui-même qui les a placés là. Au revoir, bonne nuit. Maurice, quand vous aurez couché votre jeune maître, vous ferez le moins de bruit possible en vous retirant chez vous. Ah ! j'oubliais de vous dire, on se lève à cinq heures dans toute la maison, la prière se fait en commun dans le parloir. Si vous voulez être ami avec votre oncle, mon petit monsieur, il faut être exact, autrement gare!... je vous en avertis... maintenant, j'ai dit. — Bonsoir. En achevant ces mots, Sibylla donna la lumière à Maurice, et se retira.

Daniel tombait de fatigue et de sommeil. Il ferma la bouche à Maurice qui voulait recommencer ses jérémiades, force fut à celui-ci de se taire, et d'aller se coucher sans pouvoir décharger son pauvre cœur de toutes les réflexions dont l'avaient gonflé les paroles de Sibylla.

III

LA FAMILLE DE L'ONCLE JOSIAH.

Daniel avait tellement peur de ne pas être exact à l'heure de la prière, et de fâcher un oncle dont le nom seul, d'après tout ce que lui avait raconté Maurice, lui inspirait un effroi mortel, qu'il dormit mal, et se leva avant le jour.

Sibylla fut la première personne qu'il rencontra en sortant de sa chambre.

« C'est bien, » lui dit seulement cette servante. Elle semblait avoir perdu sa loquacité de la veille, et n'user de son intelligence que pour accomplir ses devoirs manuels.

Et elle passa outre, en lui indiquant seulement du doigt le parloir.

En y entrant, Daniel resta saisi à l'aspect d'un homme qui lui tournait le dos, et qui était à la croisée, pour regarder la mer.

C'était un homme de cinquante ans à peu près, et dont la taille de six pieds paraissait encore plus élevée par la roideur de son maintien, par son attitude froide et fière, et par le mouvement de sa tête qu'il portait haute et superbe !

Au léger bruit que Daniel fit en entrant, cet homme se retourna ; son visage froid et sévère ne marqua ni étonnement ni émotion à la vue de l'enfant de sa sœur, qu'il avait demandé, et dont il avait désiré se charger, il lui dit seulement :

— Sois le bien-venu sous notre toit, mon neveu ! Sibylla m'a annoncé ton arrivée hier soir, comment se fait-il que tu sois arrivé si tard ? »

Domptant la timidité que lui inspirait la froideur de cette réflexion, Daniel répondit :

« Maurice et moi, nous nous sommes attardés à regarder la mer, je n'avais encore rien vu de si beau.

— Tu as eu tort, enfant, et que cela ne t'arrive plus. L'exactitude dans l'emploi de son temps double les choses de cette vie ; la nature elle-même t'en donne l'exemple : as-tu vu le soleil retarder d'une minute l'heure de son lever ou l'heure de son coucher ? Dieu a réglé les astres, nous devons, nous, régler notre temps. »

Un grand jeune homme, qui entrait alors, interrompit

l'entretien. Grand et beau, vêtu de brun, la tête couverte d'une forêt de beaux cheveux noirs, naturellement bouclés, on voyait que la sérénité peinte sur son charmant visage venait du calme de sa conscience, comme la pureté et la fraîcheur de son teint venaient de sa sobriété. Il s'inclina vers l'homme âgé en disant :

« Je vous salue, mon père.

— Que Dieu te conserve, Edouard, répondit le père, et se tournant vers Daniel, il ajouta : « Voici Daniel.

Edouard prit Daniel dans ses bras, et l'embrassa tendrement.

La voix de deux petits enfants, conduits par une grande belle fille, frappa l'oreille du nouveau venu.

« Je vous salue, mon père, » dirent les trois voix de la jeune fille et des deux enfants, mariées harmonieusement ensemble.

Josiah baisa au front sa fille, en abandonnant ses deux mains à chacun des enfants, qui les portèrent à leurs lèvres avec respect. Et cinq heures du matin ayant sonné à une grande horloge accrochée au mur du parloir, la porte s'ouvrit encore une fois, pour donner passage à une petite femme blonde, grasse, blanche, dont les traits exprimaient la bonté la plus active, la tendresse la plus inquiète.

« Voilà, Daniel, ma bonne amie, » dit encore Josiah, en serrant la main de sa femme.

Puis, et comme chacun regardait le fils du boucher en silence, car l'heure de la prière avait sonné, mistriss Josiah l'attira à elle, lui donna un baiser dont l'expression paraissait comprimée par le regard du maître. Et la prière du matin commença.

Elle dura une demi-heure, après laquelle chacun faisait ordinairement ce qu'il lui plaisait jusqu'à huit heures. Ce jour-là on ne s'occupa que de Daniel, mais silencieusement.

Josiah, qui allait se promener tous les matins, resta dans le parloir pour interroger son neveu ; toutefois il ne lui adressait que de rares questions et à de rares intervalles.

« Comment se porte ton père?

— Bien, mon oncle.

— Fait-il bien ses affaires ?

— Oui, mon oncle.

— Comment le sais-tu?

— Parce que tous les jours le nombre des personnes qui viennent prendre leur viande à la boutique augmente, et que mon père, qui ne tuait que trois bœufs par jour, en tue maintenant sept.

— C'est bien; je voulais seulement savoir si tu te rendais compte de ton *oui.* »

Daniel devint rouge.

On lisait sur les visages des quatre enfants de M. Josiah, assis sur leurs chaises, toute l'envie qu'ils avaient de lier connaissance avec leur parent de Londres, et toute la contrainte qu'ils ressentaient de ne pas le faire. Daniel, lui, habitué à jouer devant son père, à aller, à venir, à dire tout ce qui lui passait par la tête, ne comprenait rien à ce silence presque solennel qui régnait dans le parloir.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, profitant d'un moment où son oncle avait le dos tourné et enhardi par les caresses que lui faisait sa tante, il lui demanda tout bas et d'un air craintif :

« Est-ce qu'il y a un malade ici?

— Non, mon enfant, répondit la tante sur le même ton.

— Mon oncle a donc le mal de tête?

— Non, mon petit.

— Ou vous, ma tante?

— Pas davantage. Pourquoi demandes-tu cela?

— C'est que tout le monde a l'air changé en statue ici. »

Un sourire, aussitôt réprimé, effleura les lèvres de la tante, puis ses regards et tous ceux de sa famille se tournèrent d'une manière si directe et si claire vers le chef de la famille, que Daniel devina tout le mystère.

Cela ne fit pas évanouir les craintes que Maurice s'était plu à lui inspirer sur son oncle, bien au contraire.

Heureusement pour Daniel, l'heure du déjeuner sonna, et cela fit diversion à la gêne pénible dans laquelle il se trouvait.

On passa dans-la salle à manger, où, sur une vaste table de noyer noircie par le temps un déjeuner sain et abondant était servi sans nappe.

Après le repas, Josiah prit son chapeau et s'en alla sur le bord de la mer. Daniel s'en réjouit en pensant que son absence donnerait un répit à cette contrainte pénible qui tenait en suspens tous les esprits; il se trompa, du moins en partie ; Édouard prit son filet et partit pour la pêche; — c'était un jour de lessive, Sarah et sa mère se rendirent à la lingerie. Daniel resta seul avec les deux petits garçons, et cela sans qu'aucun des grands parents parût s'apercevoir qu'il y eût un étranger de plus dans la maison, et que cet étranger n'en connût pas les habitudes.

« Est-ce que vous allez aussi vous en aller? demanda Daniel à ses deux cousins.

— Dans une heure, oui, répondit l'un d'eux, et toi aussi, car tu prendras tes leçons avec nous.

— Personne ne me l'a encore dit, observa Daniel.

— Cela doit être ainsi, tu es de l'âge de Benjamin et du mien, répliqua Henri d'un air sûr de son fait, tant une conduite réglée donnait de ponctualité à ces enfants.

—Et, en attendant, qu'allons-nous faire? demanda Daniel, le cœur serré de cet ordre admirable.

— Ce que tu voudras ! veux-tu voir la maison? » demanda Benjamin.

Daniel accepta, comme il aurait accepté tout autre parti qui l'aurait tiré de la monotonie existant dans cette famille. Il suivit ses cousins, qui le conduisirent de chambre en chambre, en l'arrrêtant sur le seuil de chacune d'elles, pour lui dire :

« Prends garde de rien salir, essuie tes pieds avant d'entrer. »

Une grande simplicité régnait dans toute la maison : on ne voyait aucun meuble d'acajou, ni aucune trace de ces petits riens précieux ou de ces ornements coûteux qui distinguent l'habitation de l'homme riche. Partout le chêne bronzé par l'âge et le noyer poli, de grandes chaises de six pieds, aux dos plats, unis et cirés, au siége bas également de bois, et pouvant servir de prie-Dieu au besoin. Une seule pendule accrochée aux murs de l'escalier, à l'aiguille de laquelle tout marchait dans la maison, maîtres, maîtresses, servantes et enfants; partout une sorte d'arrangement symétrique, un luxe de propreté remarquable, un silence si claustral qu'on était tenté de se demander si l'on existait dans cette maison, et si ces personnages que l'on voyait errer de côté et d'autre pour les soins du ménage, marchant sans faire de bruit, sans laisser après eux les plus légers grains de poussière, étaient des âmes ou des êtres animés.

Comme les trois enfants achevaient de parcourir la maison, Daniel rencontra Maurice qu'il n'avait pas encore aperçu depuis son arrivée. Le pauvre garçon avait une de ces mines hâves et craintives qui ressemblent assez à l'imbécillité au premier abord.

« Eh bien, Daniel? lui dit-il avec un de ces regards désolés qui en disent encore plus que la parole.

— Eh bien, Maurice! » dit une voix grave, qui fit faire un mouvement de frayeur au garçon boucher, et fit retourner les trois enfants.

C'était M. Josiah ; il reprit :

« Tu peux rester chez moi tant que cela te plaira ; mais, le jour que tu partiras, une heure avant, tu me demanderas une lettre pour mon beau-frère. — A propos, es-tu raccommodé avec Sibylla. Il m'a semblé tout à l'heure qu'elle t'appelait.....

— Ivrogne, oui, monsieur Josiah, et ce n'est pas ce que je mérite ; il n'y a que M. Daniel, lui, qui ait su véritablement trouver ce que j'étais, mais ce n'est pas ivrogne qu'il m'appelle, c'est crétin, — et crétin est le mot. Il est vrai que M. Daniel a plus d'esprit à lui seul que tout le monde ici, sans vous compter, monsieur Josiah, ou en vous comptant, comme vous voudrez. »

La figure de M. Josiah ne put s'empêcher de sourire à cette naïveté du vieux garçon boucher; puis, faisant un signe aux enfants, il les conduisit dans son cabinet de travail.

IV

LE BORD DE LA MER.

Le second repas venait de finir, celui de deux heures après midi. Josiah proposa à sa famille une promenade sur le bord de la mer ; la mère et la fille s'en excusèrent à cause de la lessive, occupation toujours importante pour une mère de famille ; alors Josiah sortit seulement avec Daniel, ses trois fils et Maurice, qui portait des filets.

Ils s'assirent sur le sable, et, pendant qu'Édouard et Maurice préparaient une barque pour aller pêcher après le coucher du soleil, Josiah s'aperçut du regard observateur plutôt que curieux que Daniel promenait sur le spectacle qui l'environnait.

« Adresse-moi des questions, Daniel, et je te répondrai, lui dit son oncle avec amitié.

— Ce n'est pas de refus, mon oncle, répondit Daniel, car j'en ai tant à vous faire qu'elles m'étouffent. D'abord celle-ci : — En venant ici, deux hommes ont passé près de nous; les avez-vous vus? L'un a dit à l'autre : — Il fera mauvais temps cette nuit; et l'autre a répondu d'un air joyeux : — Tant mieux. — Comment, quand le temps est aussi beau, peut-il prédire qu'il va devenir mauvais, et, s'il prédit vrai, comment son camarade peut-il s'en réjouir et dire : — Tant mieux?

— Tu vois bien, Daniel, tous ces oiseaux de mer qui tournent dans la nue, en rasant l'eau écumante, qui sifflent et voltigent; vois-tu ces bataillons de canards sauvages, formés en coin, qui se succèdent dans le ciel, bien loin, au-dessus de la portée du fusil? Voilà des signes précurseurs et infaillibles d'une tempête; dans quelques heures l'aspect de la côte, si beau, si calme, va devenir terrible, affreux.

— C'est pour cela que cet homme a dit : *Tant mieux*, mon oncle?

— Hélas! non, mon enfant; une horrible idée dégradait cet homme; il faut bien que je te le dise, car, avant ce soir peut-être, tu seras témoin du degré de bassesse où l'homme peut tomber. Tous ces gens que tu vois ici ne vivent que de la mer et ne connaissent qu'elle : matelots, pêcheurs ou cordiers, ils sont tous corsaires, contrebandiers et recéleurs de marchandises exportées ou importées par fraude. Si quelques navires débarquent ici, c'est une bonne fortune pour

le pays : ils déchargent le bâtiment, et, s'attelant à des chariots, ils traînent eux-mêmes ces marchandises sur des routes marécageuses, dans lesquelles les bêtes de somme s'enfoncent sans avancer ; ils raccommodent la quille du vaisseau que les vagues ont avariée, ils empilent sur la rive ces monceaux triangulaires de tourbe et de coke, seule richesse de notre pays. Tu vois bien, Daniel, cette petite cabane suspendue sur un promontoire, c'est là qu'habite le corsaire ; derrière ce roc qui avance, viennent s'amarrer les pinasses hollandaises, frétées de contrebande. C'est à travers ces landes hérissées de joncs putrides que les chevaux emportent leur butin illicite. Mais c'est quand le temps est mauvais et qu'un vaisseau maltraité naufrage sur ces bords que le tableau devient affreux : ce peuple sauvage, qui n'écoute rien, qui ne comprend rien que la rapine, se réjouit ; tu le verras de tous les côtés du village descendre sur la rive, les hommes avec des crocs et des harpons, les femmes, le haut du corps caché sous leurs robes brunes, qu'elles tiennent relevées sur leur tête en guise de chaperon ; les écumeurs de mer se glissent dans les rochers de la côte, ils guettent les vaisseaux en danger ; mais malheur, malheur s'il en arrive un : ils sauvent le naufragé pour le dévaliser, ils attirent le vaisseau dans un péril pour le faire périr, et profiter, après la tourmente, de tous les débris que la mer rejette sur le rivage.

— C'est très-mal, ça ! dit Maurice, qui avait écouté avec une grande attention les paroles de M. Josiah et qui ne pouvait plus longtemps retenir son indignation ! — c'est très-mal; je ne suis qu'un crétin, comme dit M. Daniel, mais je préfère mille fois être crétin que corsaire, contrebandier ou écumeur de mer ; d'abord c'est moins fatigant.

— Faire naufrage ! dit Daniel, mon Dieu ! que ça doit être affreux ! J'en ai lu quelquefois des récits dans des livres

que j'ai trouvés chez papa, et ça m'a dégoûté d'aller sur mer. On dit qu'il y a des côtes plus dangereuses les unes que les autres.

— Celle-ci est une des plus dangereuses, mon neveu; aussi, à un mille de la côte, on a établi un phare. Sais-tu ce que c'est qu'un phare, Daniel?

— Non, mon oncle, répondit Daniel, sur le visage duquel se succédaient mille impressions différentes.

— C'est une maison lumineuse, dont la lumière vacillante semble, comme une sentinelle perdue, vous crier: Qui vive? n'avancez pas. En vain le flot et le vent assiégent la tour et sa base, le phare est inébranlable; sa clarté étincelle toujours. Tournant sans cesse sur le même point, solennelle et silencieuse, tantôt affaiblie et pâle comme une lampe qui se meurt, puis éclatante comme un éclair qui brille, le brouillard seul peut l'empêcher de paraître distincte. »

Josiah ayant fini de parler, Daniel s'avança sur le bord de la mer, et, remarquant une espèce de gelée brillante qui étincelait sous l'eau comme une perle, il avança la main pour la saisir, et la retira aussitôt en poussant un cri de douleur. Édouard, qui était près de lui, se mit à rire.

« C'est la *méduse*, lui dit-il; mais gare à l'indiscret qui veut sans précaution la saisir, elle brûle impitoyablement les doigts qui la touchent. Belle de forme, et plus délicate que l'œuvre la plus parfaite du bijoutier, elle se dissout dans l'esprit-de-vin.

— Et cette plante qui a l'air de respirer? demanda Daniel en montrant à son cousin une tige noueuse et rameuse qui remuait, s'allongeait et se raccourcissait.

— Elle respire en effet, lui répondit Édouard, c'est la *sertullaria* : on ne sait si c'est un animal ou une plante. De la tige de cet arbre animé, à travers des vésicules transpa-

rentes, on voit sortir de temps en temps de nombreuses griffes qui s'allongent pour trouver leur proie; c'est la plante favorite de Benjamin, qui m'écoute là sans rien dire; je l'ai vu souvent rester des heures entières à épier le moment où elle saisit sa proie.

— Que de choses j'ignorais! dit Daniel, et que de choses j'ignore encore! N'est-ce pas, mon cousin, que le voisinage de la mer est plus instructif que le séjour de la plus belle ville du monde?

— Pour celui qui observe, oui, mon ami.

— Je voudrais aller sur mer, et cependant une chose m'arrête : j'ai peur de faire naufrage dans une île déserte.

— Est-ce que tu ne saurais pas te tirer un peu d'affaire, Daniel?

— Pas le moins du monde, Édouard. Je ne saurais pas seulement battre le briquet pour avoir du feu.

— Comme s'il y avait des briquets dans les îles désertes! dit Benjamin en riant. — Je saurais bien faire du feu sans briquet, moi.

— Et avec quoi? demanda Daniel.

— Avec deux pierres donc, ou deux morceaux de bois secs frottés vivement l'un contre l'autre.

— Tiens, c'est ingénieux, ça. Et tu saurais faire ta cuisine aussi?

— Pas une grande cuisine, non; mais je saurais bien faire griller un morceau de viande, ou faire cuire des pommes de terre.

— S'il y avait des pommes de terre dans une île déserte, observa Henri tout doucement.

— Pourvu que je pusse en sauver une du naufrage, je saurais bien en faire venir d'autres.

— Et comment?

— En la plantant.

— Et tu saurais faire venir du pain aussi, Benjamin?

— Pas de la même manière, Daniel, répondit Benjamin: mais que j'aie un grain de blé seulement, et l'on verra!

— Tu ferais du pain?

— Et du fameux, va! Si tu veux apprendre à en faire, Daniel, mon père nous le permet, pourvu que ce soit avec du blé que nous ayons fait venir nous-mêmes, et préparé pour cela nous-mêmes.

— Oh! ça me ferait bien plaisir, Benjamin; car enfin on ne sait pas ce qui peut arriver; on peut aller dans une ile déserte, et au moins alors on peut se tirer d'affaire tout seul.

— Là... voyez donc... faire du pain... quelle imagination ces petits enfants ont déjà! dit Maurice enchanté... Comme ça pense à leur âge!... Ça n'est pas des crétins, ça, j'ose le dire, puisqu'ils pensent! n'est-il pas vrai, monsieur Daniel? »

Sans répondre à son vieux serviteur, Daniel s'avança vers son oncle, qui lisait un verset de la *Bible* à demi-voix.

« Mon oncle, lui dit-il, permettez-vous que je m'élève comme si un jour je devais naufrager sur une île déserte?

— Pourvu qu'en même temps votre éducation se fasse pour pouvoir vivre avec vos semblables, mon neveu. Du reste, l'un n'empêche pas l'autre. »

Cela dit, l'heure de rentrer étant venue, on retourna au logis.

Le jour même, Maurice partit, et peu à peu Daniel s'habitua à l'air froid et sévère de son oncle; il profita merveilleusement bien de ses leçons; il devint un homme célèbre, et fut l'auteur de *Robinson Crusoé*, livre admirable que tous les enfants connaissent.

Dix ans après avoir achevé ses études, Daniel de Foë répondait à Tutehin, libelliste qui l'avait taxé d'ignorance :

« Je dois cette justice à mon vieux père, lequel est encore « vivant, de déclarer que si j'ai le malheur d'être un sot, « il n'en faut accuser que moi seul, le digne auteur de mes « jours n'ayant rien épargné pour me mettre en état d'aller « de pair avec le savant docteur B..., ou avec le savantis- « sime Tutchin. »— Aussi fit-il la joie et le bonheur de son vieux père.

Les écrits de Daniel de Foë, pleins de hardiesse et d'originalité, ont fait beaucoup de bruit dans leur temps ; cependant, il faut le dire, sans son *Robinson Crusoé*, le nom de cet auteur anglais serait tombé dans l'oubli, comme tant d'autres.

Daniel de Foë mourut à Londres au mois d'avril 1731, à l'âge de soixante-huit ans, laissant une veuve et six enfants.



Hadamard del. Imp. Lemercier, Paris.

à genoux, petit blanc, à genoux!

LE ROBINSON DU HAVRE

I

LES MAMANS ET LES BONNES D'ENFANTS.

« Henri! monsieur Henri!... Bonne Vierge! où s'est donc fourré cet enfant? disait, un matin du mois de septembre 1748, une vieille et grosse servante, ouvrant avec humeur la porte d'un salon dont les croisées donnaient sur le port du Havre. — Ah! si le capitaine Godebout était au logis, comme il mettrait ce petit drôle à la raison!... Henri! monsieur Hen.... »

Ici, la servante s'arrêta, car elle venait d'apercevoir celui qu'elle cherchait, un enfant de dix à onze ans environ, assis sur un grand fauteuil. Son dos était tourné vers la porte

d'entrée, et il tenait dans ses mains un livre qu'il paraissait lire avec la plus grande attention.

« Enfin, vous voilà, monsieur Henri! c'est bien heureux! dit la vieille servante en s'approchant de l'enfant. Voudriez-vous me dire un peu, je vous prie, pourquoi, depuis une heure que je m'égosille à vous appeler, vous ne vous donnez pas seulement la peine de me répondre?

— Parce qu'apparemment cela ne me convenait pas, répondit Henri sans se déranger ni sans lever les yeux de dessus son livre.

— Eh bien, vous êtes poli, monsieur Henri! répliqua la servante en parodiant une révérence profonde, vous êtes poli!... Peut-on être aussi mal élevé que cet enfant! Est-ce que vous croyez, par hasard, que c'est pour m'amuser que je vous appelle, que je vous cherche *par des monts et des vaux*, comme dit votre oncle le capitaine Godebout, dont vous ne pouvez pas vous rappeler, vous étiez trop jeune quand il partit. Attendez, c'était en 1739, vous aviez deux ans, deux ans juste... Ah! s'il était ici!... mais il y sera bientôt, ici, et vous ne raisonnerez plus autant, bonne sainte Vierge! Quelle belle voix il a quand il commande son vaisseau! surtout quand il met à sa bouche une grande machine de fer-blanc, faite en entonnoir. Ah! il vous fera peur celui-là, je l'espère; et j'espère aussi qu'il nous aidera un peu, madame votre mère et moi, à vous gronder.

— Vous n'avez jamais, pour m'effrayer, que le nom de mon oncle à la bouche; est-ce que tu crois qu'il me ferait peur? Il ne me mangerait pas, peut-être, mon oncle; il peut arriver quand il voudra... pourtant, ce n'est pas pour dire, mais, tout de même, s'il gronde autant que toi, et s'il sermonne autant que maman, pour sûr, ce sera à déserter la maison.

— S'il gronde? s'il sermonne? je le crois bien; c'est son

état d'abord, répliqua Marie Talbot. Mais voyons, monsieur Henri, au lieu de m'écouter, étendu mollement dans un fauteuil, les jambes croisées et les yeux fixés sur votre livre, vous feriez bien mieux de vous lever et de me suivre chez M. Foliot... Eh bien, à qui est-ce que je parle donc? à un sourd ou à un manchot?.. Monsieur Henri, monsieur Henri!... voulez-vous me répondre! Monsieur Henri... Cet enfant causera ma mort... Monsieur Henri! »

Et, comme la vieille bonne, pour le forcer à lui obéir, voulut prendre le bras de Henri, celui-ci se dégagea brusquement en disant :

« Eh! laisse-moi tranquille, Marie; on ne peut pas avoir un moment de repos avec toi! J'étais dans l'île déserte de ce pauvre Robinson, et, avec ton bavardage, voilà que tu me ramènes ici ; tu es insupportable!

— Le grand malheur! reprit Marie. Mais, si vous y étiez réellement, dans une île déserte, le plus souvent que vous vous fâcheriez avec moi, si je vous en tirais!

— Enfin, qu'est-ce que tu me veux, depuis une heure que tu parles?

— Vous le demandez, ce que je veux? Est-ce que vous ne le savez pas? est-ce que ce n'est pas l'heure d'aller à l'école? Est-ce que votre papa, M. Bernardin de Saint-Pierre, paye à M. Foliot douze francs par mois pour que vous les passiez ici à ne rien faire, à ne rien apprendre? Est-ce que votre maman veut faire de vous un paresseux? Est-ce que....

— Ah çà! auras-tu bientôt fini, avec tes : *Est-ce que?*

— Là! peut-on être aussi malhonnête que cet enfant? Un enfant que j'ai vu, à l'heure de sa naissance, pas plus gros que le poing, et chaque jambe comme mon petit doigt, un enfant que j'ai vu grandir sous mes yeux, et qui ne me res-

pecte pas plus que si c'était lui qui m'ait vue naître et grandir....

— Et vieillir aussi, n'est-il pas vrai, Marie? interrompit Henri en riant.

— C'est trop fort! non, c'est trop fort! répliqua la vieille servante faisant mine de pleurer; je ne peux plus vivre avec cet enfant; je voudrais être morte, oui, et, sans la religion, qui nous dit que c'est un péché de se périr, je me périrais, comme disait votre oncle le capitaine Godebout, par le fer, le feu ou le poison.

— Tu oublies la corde, Marie.

— Tenez, monsieur, je me tais, parce que je dirais quelque sottise, c'est sûr.

— Et certain, ajouta Henri.

— Et de ce pas je vais donner mon congé à madame votre mère; je ne veux plus rester avec un enfant dénaturé comme vous..., un enfant qui me fera mourir de chagrin!

— Tu n'iras pas chercher maman bien loin, dit Henri prêtant l'oreille; je l'entends qui vient et un sermon avec, je le parie.... Comme c'est amusant! Oh! Robinson, Robinson, que tu étais heureux dans ton île déserte, loin des bonnes d'enfants et des mamans!

— Vous pouvez aussi ajouter et des oncles, car, Dieu merci, je ne voulais pas vous le dire, mais il arrive aujourd'hui, et j'ose me flatter qu'il nous aidera un peu à vous mettre à la raison! dit la vieille bonne faisant le geste de quelqu'un qui fustige un indocile.

— Eh bien, voilà un joli souhait que tu fais là, Henri! dit une jeune femme qui, en entrant dans le salon, s'était arrêtée pour écouter l'exclamation du petit bonhomme. — Eh! bon Dieu, qu'est-ce que tu ferais sans ta mère, pauvre enfant!

— Et sans sa bonne donc? ajouta Marie.

— Est-ce que Robinson avait sa mère ou sa bonne dans son île déserte? est-ce qu'il n'y a pas vécu fort à son aise et fort heureux? répondit étourdiment Henri.

— C'est bien mal! ce que tu dis là, Henri, dit madame Bernardin de Saint-Pierre d'un accent pénétré; — ainsi tu vivrais, toi, sans ta mère, dans une île déserte; tandis que moi, sans toi, mon fils, je ne saurais vivre au milieu de toutes les douceurs de la vie.

— C'est comme moi, j'ai beau le gronder, dit Marie en s'essuyant les yeux, sans ce vilain monstre d'enfant, je deviendrais à rien.

— Pardonnez-moi, maman, dit Henri, se levant vivement et allant se jeter avec abandon au cou de sa mère. — C'est un moment d'humeur qui m'a fait parler ainsi contre Marie, et puis, car il faut être vrai, c'est que je devine pourquoi vous venez me relancer.

— Pour aller chez M. Foliot; il y a une demi-heure au moins que la classe est commencée, et tu y arriveras encore le dernier, comme tous les jours, dit madame Bernardin.

— C'est votre faute, maman, et celle de Marie, dit Henri.

— Ma faute! s'écria madame Bernardin de Saint-Pierre surprise.

— Ma faute! répéta Marie en levant les mains au ciel. Eh bien, en voilà une bonne, par exemple!

— Oui, votre faute à toutes les deux, dit Henri avec humeur; si tous les matins on n'était pas après moi, comme après une âme damnée, pour me forcer à aller à cette école, j'irais tout seul; mais je n'aime pas qu'on me dise ce qu'il faut que je fasse; je le sais bien, je suis assez grand pour ça, et d'abord, je vous le déclare, je ne sais pas comment ça se fait, mais il suffit qu'on me dise une chose pour que ça me donne aussitôt l'envie de faire le contraire; que voulez-vous?

— Ça fait, ma foi, un charmant caractère! dit Marie.

— Mais sais-tu que c'est d'un bien mauvais cœur, ce que tu dis-là, Henri? lui fit observer madame Bernardin? Ainsi il suffit qu'une chose me fasse plaisir pour que tu aies envie de ne pas la faire?

— Que voulez-vous, maman, ce n'est pas ma faute; mais vous qui me connaissez, vous devriez vous régler là-dessus.

— Est-ce à moi à ployer mon caractère au tien, ou à toi à ployer ton caractère au mien, dis, Henri? demanda madame Bernardin d'un air sérieux.

— Oui, dites, monsieur Henri, ajouta Marie Talbot, se posant, elle aussi, en juge sévère. Devons-nous ployer notre caractère devant le vôtre? »

Henri baissa la tête sans répondre.

Madame Bernardin reprit avec dignité: » Dieu, en nous créant tous les deux, mon enfant, nous a donné à chacun des devoirs à remplir: le mien est de veiller sur ta conduite et de te la dicter; le tien est plus facile, tu n'as qu'à obéir.

— Vous êtes bien bonne d'appeler ce devoir-là le plus facile, » murmura Henri entre ses dents.

Feignant de ne pas avoir entendu, madame Bernardin reprit:

« Prenez votre chapeau, mettez votre petit manteau, car il commence à faire froid, et rendez-vous tout de suite chez M. Foliot..... Allez Henri, ne vous le faites pas dire encore une fois.... et, si vous êtes bien sage, je vous ménage une surprise.

— Un nouveau voyage à lire, maman? dit Henri vivement.

— Non, mais à entendre raconter, mon fils: la vigie a signalé ce matin un vaisseau qu'on croit être celui de mon frère, votre oncle Godebout. Il y a tout lieu de supposer

qu'il dînera avec nous. — Ainsi soyez sage ; car il n'est pas tendre mon frère, je vous en avertis.

— Oui, soyez sage, répéta Marie Talbot en attachant le manteau sur les épaules d'Henri et en lui enfonçant son chapeau sur les yeux, — car autrement, si M. Foliot n'est pas plus content de vous aujourd'hui qu'hier, qu'avant-hier et les autres jours précédents, madame votre mère devrait ajouter que vous irez vous coucher sans souper, et alors adieu les beaux récits de votre oncle Godebout!

— C'était sous-entendu, dit madame Bernardin de Saint-Pierre en accompagnant son fils jusqu'à la porte du salon.

— Oh! Robinson, Robinson! disait Henri en suivant sa vieille bonne, qui marchait en se dandinant et en regardant maintes fois derrière elle, afin de s'assurer que son jeune maître ne déviait pas de sa route; — oh! Robinson, que tu étais heureux dans ton île déserte, sans maman, sans *bonne d'enfant et sans oncle!* car il paraît que je vais avoir ce terrible oncle par-dessus le marché. »

II

LES MAMANS, LES BONNES D'ENFANTS, ET, PAR-DESSUS LE MARCHÉ, LE MAITRE DÉCOLE.

En arrivant en classe, et au moment où Henri, assis sur son banc, allait se mettre à étudier son rudiment, il s'aperçut avec effroi qu'il avait oublié son paquet de livres chez lui, et que le seul qu'il eût apporté était juste celui dont il n'avait pas besoin pour le moment.

C'étaient les *Aventures de Robinson Crusoé dans son île déserte.*

Que faire? se lever, interrompre la classe pour aller à son maître avouer son étourderie, c'était se faire mettre en pénitence tout de suite. Il compta les places, il était le dernier; une heure devait se passer avant que son tour vînt, c'était toujours autant de gagné. Puis, qui sait? dans le nombre de ses camarades, il pourra peut-être emprunter un rudiment. Ce parti pris, il ouvrit hardiment son *Robinson* et se mit à lire.

Mais il n'avait pas compté sur le charme que toutes ses aventures opéraient sur ses sens. Absorbé dans cette lecture, identifié, pour ainsi dire, avec le héros de ce livre, il en était à chercher, avec Robinson, des moyens de le tirer d'embarras. Oubliant entièrement le lieu où il se trouvait, il ne voyait ni ses devoirs inachevés qui attendaient leur exécution, ni ses camarades qui allaient et passaient devant lui en le regardant avec un étonnement moqueur, ni le maître d'école, M. Foliot, qui l'examinait à la dérobée; il ne faisait pas non plus attention aux railleries qu'on lui adressait à voix basse, et enfin il en vint à ne pas entendre M. Foliot l'appeler hautement par son nom, et lui ordonner de venir réciter sa leçon.

Hélas! cette injonction, deux fois répétée, resta sans réponse, et Henri, lisant toujours, en était arrivé à un moment des plus intéressants, lorsque, soudain, une douleur atroce l'ayant saisi à l'oreille, il y porta la main avec précipitation : je dois dire aussi que cela le rappela tout à fait à lui.

Le livre lui tomba des mains, et, comme si, avec lui, le charme eût disparu, les yeux du pauvre enfant s'ouvrirent, et il aperçut dans un seul et même regard son maître irrité qui lui tirait l'oreille à la lui arracher, la classe, les bancs, les rudiments, ses camarades qui riaient de sa disgrâce, et,

au milieu de tout cela, un énorme martinet pendu à la muraille, mais qui, dans son immobilité encore apparente, semblait prêt toutefois à entrer en fonction.

« Ah! monsieur Foliot, pardon, dit-il tout en tremblant, je ne savais plus où j'étais.

— Nous avons la manière de rafraîchir la mémoire, répondit M. Foliot en se baissant pour ramasser le livre. — Mais qu'est-ce que je vois donç? ajouta-t-il en lisant le titre du livre. — *Robinson Crusoé*. — C'est là votre rudiment, monsieur Bernardin de Saint-Pierre? c'est là où vous étudiez vos règles, votre latin et votre géographie! — Confisqué d'abord, dit M. Foliot en mettant, au grand mal de cœur d'Henri, le livre dans sa poche. — Maintenant récitez votre leçon, » acheva-t-il en allant se rasseoir à sa place, suivi du pauvre petit. Il décrocha, comme par manière de conversation et de l'air le plus insouciant du monde, le terrible martinet.

« Monsieur, dit Henri avec cette espèce de courage que donne le désespoir, — j'ai oublié mes livres chez maman, je ne sais pas ma leçon d'aujourd'hui. Quand même vous me battriez jusqu'au sang, vous ne me la remettrez pas en mémoire. »

— Jolie manière de demander pardon! répliqua le maître avec sa plus grosse voix et ajustant les brins de son martinet.

— Un oubli n'est pas un crime, répliqua Henri, dont le caractère insoumis ne pouvait se plier à faire des excuses.

— Non, monsieur, quand cela arrive une fois par hasard, dit le maître; mais, bien que vous ayez plus d'intelligence que tous mes élèves, ce qui vous rend encore plus coupable, vous êtes le moins avancé dans vos études; c'est toujours vous qui arrivez le dernier; il suffit qu'on vous dise une chose pour que vous en fassiez une autre. Tantôt c'est

parce qu'on ne vous a pas pris par la douceur, tantôt parce qu'on vous l'a dit trop doucement, ou bien on ne vous a pas parlé assez poliment, ou bien vous saviez mieux que personne ce que vous aviez à faire; mais, comme on vous l'a rappelé et que cela vous déplaît, vous ne voulez plus le faire; enfin il faudrait prendre des gants pour vous parler, et encore faudrait-il savoir la couleur que vous préférez. Tout a une fin dans ce monde, monsieur Bernardin, et ma patience est à bout : vous allez réciter votre leçon ou faire connaissance avec mon martinet, choisissez.

— Pour réciter ma leçon, monsieur, il faudrait la savoir, et je ne l'ai pas apprise, dit Henri, cachant sous une audace affectée la peur qui le talonnait. — Donnez-moi une heure.

— Pas une minute, monsieur.

— C'est de l'arbitraire, monsieur, dit Henri en pâlissant.

— C'est de la discipline, monsieur, répondit le maître. Où en serions-nous dans un collége, si chaque élève choisissait son heure de réciter? Mais voilà assez de paroles, — ou votre leçon, ou le châtiment. »

Et, comme Henri se taisait en cherchant dans son esprit le moyen d'esquiver la dernière menace du maître, celui-ci avança le bras et saisit Henri au collet; au même instant une cloche sonna.

« C'est l'heure du déjeuner, monsieur, dit M. Foliot lâchant Henri; vous voyez que moi aussi, je suis esclave des heures et de la discipline; allez chercher votre repas; mais, au lieu de jouer après, vous vous rendrez ici, et vous recevrez ce que vous méritez, allez!

— Oh! Robinson, Robinson! que tu étais heureux dans ton île déserte, loin des mamans, des bonnes d'enfants et surtout des maîtres d'écoles! » murmura Henri en passant fièrement devant M. Foliot pour se rendre au réfectoire.

III

SANS COMPTER LES ONCLES.

Dans le trajet de la classe au réfectoire, Henri s'arrêta, pensif, dans une embrasure de croisée.

« Quelle horrible existence que celle d'un enfant dans une ville policée ! se dit-il en lui-même. Certes, ma mère est bien bonne et bien douce ; mais, comme elle est une maman et que je suis son fils, elle se croit obligée de me sermonner, de me gronder toute la journée. Je m'aperçois bien souvent de la peine que cela lui fait, la pauvre mère ! Elle ne me fait jamais pleurer sans que je lui voie les larmes aux yeux ; mais qu'est-ce que cela me fait, je vous le demande ? Elle n'en gronde pas moins, et je n'en suis pas moins grondé. Puis Marie, parce qu'elle m'a vu naître, la vieille fille s'imagine qu'il entre dans ses attributions de s'occuper de ma personne, d'être après moi comme après les meubles... Il n'y a que mon père qui soit raisonnable dans la maison : il ne s'occupe pas de moi, il me trouve trop jeune et pense que mon éducation doit encore être confiée aux femmes; mais, quand j'aurai treize ans, — je les aurai dans deux ans, — je ne lui échapperai pas, c'est sûr; et, bien qu'il soit très-bon, lui aussi, il se croira obligé, à cette époque, de faire, comme maman, le méchant ! Non, j'ai beau réfléchir, il n'y a, dans ce monde, qu'une seule existence heureuse, exempte de peines, de soucis : celle d'un homme abandonné dans une île déserte ! Que c'est beau ! personne pour vous contrarier; se lever à

l'heure que vous voulez, et même rester au lit tant qu'il vous plaît ; se coucher quand cela vous convient ; aller, venir, courir, lire, s'amuser, rester en repos, choisir ses habits, et mettre les plus beaux, en se levant, si l'on veut; c'est à votre volonté ; enfin, être son maître, voilà ma marotte, à moi, et, pour être son maître, il n'y a qu'un moyen, c'est d'être seul ; et, pour être seul, on n'a qu'une chose à faire, c'est de s'en aller dans une île déserte !....

— Eh bien , Bernardin, tu ne viens pas déjeuner? lui dit un camarade en lui frappant sur l'épaule.

— Je n'ai pas faim ! répondit Henri brusquement.

— C'est le dessert promis par M. Foliot qui t'ôte l'appétit, » lui cria un tout petit garçon en faisant avec ses deux mains le geste de quelqu'un qui donne le fouet et qui le reçoit.

Bien en prit au petit railleur de s'échapper avec prestesse, car, pour toute réponse, Henri lui lança un coup de pied à l'endroit où l'on reçoit ordinairement la correction promise par M. Foliot.

Cet acte de représailles ayant dégoûté les autres élèves de s'attaquer à Henri, chacun alla prendre sa place à table, sans plus s'occuper du petit récalcitrant ; Henri se vit bientôt seul.

Mais cela ne lui fit pas de peine, bien au contraire. A l'idée d'être abandonné dans une île déserte venait d'en succéder une autre, celle d'échapper à l'humiliante correction promise; et, pour cela, le plus pressé était de fuir, de quitter l'école. Ce parti pris, il songea à le mettre à exécution, et il sortit. Sa seule peur était de rencontrer un maître dans le trajet; car, pour les domestiques, ils étaient occupés du côté des offices ; les élèves mangeaient sans s'inquiéter de lui, et il n'y avait pas de portier; la porte s'ouvrait en dedans et retombait sur ses gonds, au moyen d'un plomb

qui la forçait à se refermer sur celui qui entrait ou qui sortait.

Fort de cette idée, il quitta son embrasure de croisée et s'achemina vers la cour ; elle était solitaire, il la traversa, mit un peu de temps à faire jouer la serrure qui était vieille et rouillée, puis enfin, ayant réussi, et la porte étant ouverte, il s'élança dans la rue en courant.

Un enfant qu'il heurta ralentit sa course.

« Tiens, c'est vous, monsieur Bernardin? dit cet enfant, qu'Henri reconnut aussitôt pour le fils d'un pêcheur qui lui prêtait souvent son bateau pour aller se promener sur la mer. — Est-ce que c'est parce qu'on vous a dit l'arrivée de votre oncle que vous courez ainsi chez votre père?

— Mon oncle est arrivé? dit Henri s'arrêtant net. Eh bien, il ne me manquait plus que cela... Et a-t-il l'air méchant, mon oncle? demanda-t-il après, comme par réflexion.

— Da, il n'a pas l'air bon, tout de même, répondit le petit pêcheur ; j'ai assisté à son débarquement : il jurait, criait, tempêtait, bousculait tous les matelots ; il a failli en jeter un à la mer, quoi! parce qu'il ne se rangeait pas assez tôt.

— Pierre, dit Henri d'un air déterminé, n'es-tu pas las de vivre avec des hommes?

— Nenni-da, monsieur Bernardin, répondit Pierre en ouvrant de grands yeux.

— C'est que, peut-être, tu n'es pas tyrannisé comme moi, tout le long de la journée, par un père, une mère, une bonne, un maître d'école, sans compter cet oncle qui survient aujourd'hui et qui fait trembler tout le monde. C'est que probablement tu fais toutes tes volontés, toi?

— Oh! que non, monsieur Bernardin, que je ne les fais pas toutes, mes volontés, que même je n'en fais pas une :

n'importe ! je ne sais pas pourquoi, mais je ne voudrais pas quitter mes parents.

— Ils sont peut-être bien bons tes parents, Pierre ?

— Da, monsieur Bernardin, à quelques giffles près du côté de ma mère, et quelques coups de gourdin de la part de mon père...

— Et tu ne veux pas les quitter, Pierre ?

— Et que ferais-je sans eux, monsieur Bernardin ?

— Ta volonté, Pierre.

— Ah ! ma volonté... c'est différent ; j'aime assez ça, ma volonté ; mais où aller, monsieur Bernardin ?

— Dans une île déserte, Pierre.

— Qu'est-ce que c'est que ça, une île déserte, monsieur ?

— C'est une île qui n'est pas habitée, mon ami.

— J'entends bien ; mais qu'est-ce que c'est qu'une île ?

— C'est une portion de terre entourée d'eau, et qui ne tient au continent d'aucun côté.

— Comme les rochers qui sont dans la mer ?

— Précisément, Pierre.

— Alors, merci, monsieur, je n'ai aucun goût pour les îles désertes !

— Imbécile, nous y vivrions si bien, nous y prendrions des nègres pour nous servir, nous irions à la chasse, nous aurions des lamas femelles, ou des chèvres dont nous boirions le lait, et puis songe donc que nous serions nos maîtres !

— Mais qui fera la soupe, monsieur ? »

Cette question, si simple et si naturelle, faillit faire renoncer Henri à sa proposition ; il resta un moment sans répondre, mais, retrouvant bientôt et son énergie et sa présence d'esprit, il répondit avec tant d'audace et d'assurance : « Nous n'en mangerons pas, » que Pierre, étourdi

par cette réponse à laquelle il ne s'attendait pas, resta sans réplique.

Henri reprit avec instance :

« Tu as un bateau, — viens, Pierre, prenons-le, embarquons-nous, quittons cette terre où les enfants ont si peu de jouissance et de liberté, cherchons une île déserte et établissons-nous-y. Viens, Pierre ; vois-tu, je suis bien résolu, je ne veux plus retourner chez maman. Il ne me manquait plus que l'oncle Godebout pour me dégoûter tout à fait de la maison paternelle : et le voilà arrivé, dis-tu. Il faut qu'il soit bien méchant, cet oncle, car, depuis que je suis né, on ne fait que me menacer de lui. Quand j'étais tout petit, — c'était le capitaine Godebout qui mangeait les petits enfants. Plus tard : Si le capitaine Godebout était ici, il t'arrangerait joliment, va ! —ou bien : Si tu n'es pas sage, je vais écrire au capitaine qu'il vienne t'enlever, et te conduire dans la mer, pour être mangé par les poissons. — Puis à présent : Enfin, le capitaine arrive exprès pour te mettre à la raison... — Tu comprends bien, Pierre, que, puisque cet oncle est arrivé, je n'ai qu'un parti à prendre, celui de m'en aller... Voyons, pas de réflexions, suis-moi ; j'ai un an de plus que toi, je suis plus raisonnable, je sais mieux que toi ce qui nous convient : allons dans quelque île déserte, vivre heureux, et, loin des gronderies, des sermons, des tapes, des coups de gourdin et de martinet, faire notre volonté. »

Probablement Henri avait bien choisi ses arguments, car Pierre, n'hésitant plus, dit seulement au petit Bernardin :

« Allons démarrer le bateau. »

IV

ILS VONT A LA DÉCOUVERTE D'UNE ÎLE DÉSERTE.

Sans plus de prévoyance qu'on en a à dix et onze ans, l'âge de nos deux petits aventuriers, Henri et Pierre se rendirent sur le port. Bien qu'encore un peu froide, la journée était superbe, un soleil éclatant avait réchauffé l'atmosphère, la mer, calme et belle, invitait à la promenade : ce fut donc avec un véritable plaisir que les deux enfants sautérent dans le bateau de maître Pierre.

« Prends les rames et nage, Pierre, dit Henri, se plaçant au gouvernail ; courage et en route, mon garçon. — Nous voici donc libres ! ajouta-t-il en regardant avec satisfaction la barque du pêcheur filer légère sur l'onde, qu'elle ridait à peine.

— Libres ! c'est bien, monsieur Bernardin, fit observer Pierre, dont le visage un peu soucieux semblait ne pas partager toute la satisfaction qui éclatait sur les traits de son compagnon de voyage ; mais où allons-nous ?

— Toujours tout droit, mon ami.

— Mais nous nous arrêterons bien, enfin, monsieur .. La barre à gauche, s'il vous plaît : il y a là une roche sous l'eau... prenez garde !

— A la première île déserte que nous rencontrerons, Pierre ; nage, nage, mon garçon.

— C'est que je commence à me fatiguer. . et puis, aussi... est-ce que vous n'avez pas faim, monsieur Bernardin ? demanda Pierre, dont les bras mollissaient.

— Pas le moins du monde, Pierre ; mais, si tu es fatigué, changeons de place : mets-toi au gouvernail, et donne-moi les rames.

— Je ne demande pas mieux, monsieur Bernardin.»

Les deux enfants le firent comme ils l'avaient dit, et, pendant un certain laps de temps, le voyage se continua assez bien : Henri ramait avec une ardeur trop vive pour durer longtemps ; Pierre à demi couché sur la barre du gouvernail, paraissait plongé dans de pénibles réflexions.

Il rompit le premier le silence.

« Monsieur Bernardin, dit-il après un peu d'hésitation honteuse, est-ce que vous n'avez pas faim ?

— Je ne te cache pas, mon ami, que cela commence, dit Henri, ne ramant plus qu'avec des peines infinies ; — ce travail m'a mis en appétit... tu devrais revenir prendre les rames, Pierre.

— Nenni-da, mon petit monsieur, j'en ai bien assez comme ça, répondit Pierre en secouant la tête d'un air déterminé.

— Mais c'est que je n'en puis plus de fatigue, Pierre.

— Moi aussi, monsieur.

— Voyons, viens donc ici, quand je te le dis ! répliqua Henri en élevant le ton.

— C'est inutile de m'en prier, je ne veux pas, répondit Pierre.

— Et moi je le veux ! reprit Henri en s'animant.

— Je m'en moque pas mal, que vous le vouliez, dit Pierre s'étendant avec la plus grande indifférence. — Je ne vais pas dans une île déserte pour faire votre volonté, peut-être, autant aurait valu, alors, rester au Havre et faire celle de mon père.

— Mais tu ne comprends donc pas... dit Henri, tou rouge et suant à grosses gouttes.

— Pardonnez-moi, monsieur Bernardin, parfaitement, je comprends que, comme vous me l'avez proposé, nous devons faire chacun notre volonté, et que la mienne est de ne rien faire.

— Eh bien , la mienne aussi, dit Henri lâchant les rames, et s'étendant au fond du bateau.

— A votre aise, » dit Pierre.

Voilà donc le bateau flottant sans guide, et allant au gré des vagues, qui le poussaient de ci et de là. J'ignore si vous avez été à même de le remarquer, mes enfants, mais un bateau, comme quelque chose que ce soit, abandonné sur l'eau, a toujours une tendance à gagner la terre, les lames l'y portent. Pierre fut le premier qui remarqua qu'on retournait au Havre; l'observation qu'il en fit ranima Henri, qui se releva; il reprit les rames en silence et se remit à nager avec vigueur.

Tout à coup Pierre, avisant plusieurs rochers rassemblés par des langues de terre qui les liaient les uns aux autres, s'écria :

« Dites donc, monsieur Bernardin, vous qui vous y connaissez en île déserte, n'en est-ce point une ?

— Cela me fait assez cet effet, répondit Henri, — vois-tu du monde?

— Pas une âme !

— Alors c'est une île déserte. Abordons. »

C'était assez difficile, attendu que les rochers, fort escarpés en cet endroit, offraient peu de prise aux efforts des voyageurs ; toutefois, en s'aidant des pieds et des mains, ils réussirent à débarquer; puis, après avoir amarré le bateau à une pointe de roc, ils montèrent sur un des rochers les plus élevés, en plongeant avec avidité leur regard autour d'eux.

IV

L'ÎLE DÉSERTE.

C'était, comme je vous l'ai dit, mes enfants, plusieurs rochers liés ensemble par de petites langues de terre, et qui présentaient un espace de terrain assez considérable. Aucune culture n'annonçait que la main des hommes eût pénétré là; quelques ifs qui formaient un bosquet, et une grotte dont aucun des deux voyageurs n'osa sonder la profondeur, ce fut tout ce qu'ils y trouvèrent.

Le soleil, qui se couchait de bonne heure dans cette saison, étant près de disparaître, un froid piquant commençait à se faire sentir.

« Monsieur Henri, dit Pierre pour la troisième fois, et celle-ci avec un son de voix faible et découragé qui témoignait sa souffrance intérieure, — est-ce que vous n'avez pas faim?...

— Hélas! je n'ai mangé d'aujourd'hui qu'un petit morceau de pain au résinet, que ma bonne m'a donné en me levant, répondit Henri; mais, si nous cherchions dans l'île, nous trouverions peut-être quelques fruits ou quelques coquillages.

—Quelques fruits! il n'y a que des pierres, et quant aux coquillages, tenez, ils sont tous vides, répondit Pierre avec humeur.

— Voyons, Pierre, ne te désole pas, il ne faut pas se décourager pour si peu!

— Si peu ! — manger ! fit observer Pierre en se remplissant la bouche de ce mot.

— Mon Dieu ! que tu ressembles peu à Robinson Crusoé! reprit Henri. Nous sommes abandonnés sur une île déserte, c'est déjà le premier point de gagné, le reste viendra.

— Le reste, c'est la soupe, monsieur, et je n'en vois nulle part, dit Pierre, tournant des regards désolés autour de lui.

— Nous pouvons toujours faire notre volonté, Pierre.

— Vous voyez bien que non, monsieur, puisque je voudrais manger et que je ne le puis pas.

— Que veux-tu, mon ami, reprit Henri, c'est un petit malheur... Mais ne te désole pas, Dieu est là-haut qui veille sur nous. Aux Hébreux, dans le désert, il a envoyé la manne, il nous enverra quelque chose à nous, sois tranquille.

— Je ne connais pas les Hébreux, je ne suis jamais allé dans le désert, et je ne sais pas ce que c'est que la manne, monsieur Henri, mais si j'avais seulement un pauvre petit morceau de pain...

— N'y en aurait-il pas quelques petits morceaux oubliés dans la barque de ton père? dit Henri.

— Quelle idée, monsieur! s'écria Pierre, frappant dans ses deux mains, et passant subitement d'un extrême abattement à une extrême joie; — quelle idée! Mais oui, il y en a, autre chose aussi : mon père voulait aller à la pêche ce soir, et ma mère avait préparé des provisions... Oh ! mon Dieu ! mais j'y pense, qu'est-ce que va dire mon père quand il ne verra plus sa barque et qu'il saura que c'est moi qui la lui ai prise! quelle danse, bon Jésus ! quelle danse !

— Puisque tu ne retourneras plus chez lui, il ne pourra pas te donner de danse, dit Henri.

— Ah! c'est vrai! Que je suis bête! » répondit Pierre. Et, se

laissant glisser du rocher dans la barque, Henri l'entendit bientôt lui crier : « Il y a de la soupe, monsieur, elle est froide, mais c'est égal; — il y a des harengs, et un bon pain noir tout frais, puis une gourde d'eau, et une gourde de vin. Vivat ! monsieur, vivat !

— Eh bien, apporte tout cela, et vite, car je me meurs de faim, s'écria Henri ; je n'osais pas le dire, mais mon estomac me tiraillait furieusement. »

Pierre étant remonté sur la roche et ayant étalé ses provisions par terre, les deux enfants se mirent gaiement à souper.

« Écoute, Pierre, dit Henri quand la première faim fut apaisée, nous voici au comble de nos vœux, dans une île déserte, comme Robinson Cruosé ; je serai Robinson, et toi tu seras Vendredi.

— Vendredi, nenni-da, monsieur, pas d'injures, je vous prie, je ne veux pas être Vendredi d'abord, je vous avertis; si vous m'appelez Vendredi, je vous appelerai Jeudi, Mercredi... ou...

— Que tu es bête, Pierre ! ce n'est pas une injure que je te dis : Vendredi, c'est un nom d'homme, comme qui dirait Pierre, ou Paul, ou Bernardin.

— Ah ! alors c'est différent. — Mais pourquoi m'appellerez-vous Vendredi, et vous Robinson ?

— Je vais te l'expliquer : Robinson, étant seul dans son île déserte, vit venir à lui un nègre ; ce nègre, à l'aspect de Robinson, se prosterna, et, prenant le pied de Robinson, le mit sur son cou, ce qui voulait dire en langage nègre : « Je « suis ton esclave, tu es mon maître, » Et, comme c'était un vendredi que cette chose se passa, Robinson appela son nègre *Vendredi*.

— C'est-à-dire que je serai l'esclave, et vous le maître, s'écria Pierre en s'animant, — et que vous mettrez votre

pied sur mon cou! Nenni, da, monsieur, je veux être maître, moi aussi, et m'appeler Robinson comme vous.

— Mais écoute donc...

— Je n'écoute rien. Ah! je serais l'esclave et vous le maître! criait Pierre, les joues pourpres de colère, — je mettrais votre pied sur mon cou, et vous m'appelleriez Vendredi! — Non, non, non, monsieur, cela ne sera pas! Je veux être Robinson; soyez Vendredi si cela vous plaît, je ne vous en empêche pas, je mettrai même mon pied sur votre cou, si vous voulez.

— Mais veux-tu m'écouter! veux-tu m'écouter! interrompit Henri, s'animant à son tour, et frappant du pied avec humeur. — Puisque nous sommes deux, comme dans l'île déserte de Robinson Crusoé, il faut un maître et un esclave.

— Je ne veux pas être l'esclave, moi, je ne veux pas mettre votre pied sur mon cou!

— Et moi je te dis que si!

— Et moi je vous dis que non!

— Et je suis plus grand et plus fort, et je saurai bien te forcer à m'obéir! dit Henri en saisissant Pierre par les bras et voulant l'obliger à ployer le genou.

— Et moi je n'obéirai pas! dit Pierre résistant.

— Et tu obéiras, et tu mettras mon pied sur ton cou, et je t'appellerai Vendredi!

— Eh non!

— Eh si!

— Eh non, vous dis-je! Et, puisque cela est ainsi, j'aime mieux m'en retourner à la maison : obéir pour obéir, je préfère encore obéir à mon père..,. j'y suis habitué d'abord, et puis il est juste, lui! Lâchez-moi, lâchez-moi, vous dis-je!

— Eh bien, fais comme tu voudras, dit Henri, laissant

aller son camarade et s'éloignant de lui avec humeur, — mais tu t'en repentiras, et plus d'une fois tu regretteras mon île déserte.

— Avec ça qu'elle est si agréable, votre île déserte, pour qu'on la regrette ! Sans rancune, monsieur Henri. »

Puis, sans autre réflexion, Pierre sauta dans sa barque.

« Eh bien, Pierre, tu t'en vas? lui cria Henri.

— Et le plus vite que je pourrai encore, répondit Pierre.

— Ne dis à personne, au moins, où tu m'as laissé, Pierre.

— Soyez tranquille, dit Pierre en détachant son amarre ; bonne nuit, monsieur Henri... vous ne voulez pas vous en revenir avec moi ?

— Est-ce que je suis un enfant, mo ! quand j'ai pris un parti, c'est que j'ai bien réfléchi ; et crois-tu que j'aie assez peu de caractère pour ne pas persister dans mon projet ?

— Bast, je crois plutôt que c'est pour faire le fanfaron que vous ne me suivez pas. »

Henri haussa les épaules avec un sourire dédaigneux, et d'un air d'empereur romain, comme s'il eût craint de compromettre sa dignité dans une réponse, il s'enveloppa de son manteau en regardant Pierre et sa barque s'éloigner de son île.

« Au fait, j'aime autant être seul ! » dit Henri, dont l'accent un peu étranglé trahissait une envie de pleurer qu'il dissimulait cependant avec un courage digne d'une meilleure cause.

VI

LE NOUVEAU ROBINSON.

Les dernières lueurs du jour disparurent avec la barque de Pierre, et Henri Bernardin, seul sur son rocher, tâchait de se distraire de l'envie de pleurer qui lui prenait à la gorge, en cherchant dans ses souvenirs ce qui arriva à Robinson Crusoé la première nuit qu'il passa dans son île déserte.

« Il fit sa prière, » dit-il. Et Henri, s'agenouillant, récita la prière que sa mère lui avait apprise. Cette prière lui remit sous les yeux l'image de cette mère si bonne, si douce, si tendre, qui tous les soirs lui baisait les yeux, le front et les cheveux, et son cœur se brisa ; mais, se roidissant contre la douleur que ce souvenir lui causait, il se dit :

« Comme Robinson, je fonderai une colonie à la tête de laquelle je me mettrai, et ma mère sera bien contente, et elle m'aimera bien davantage que si je ne l'avais pas quittée. »

Après, il pensa à se coucher. Robinson s'était couché sur la terre, Henri s'y coucha ; mais je dois à ma vanité d'historien d'avouer qu'il la trouva dure, froide, et bien loin d'être aussi commode que son petit lit bien blanc, bien douillet, bien clos de rideaux, et embaumant la marjolaine et autres plantes aromatiques, dont Marie Talbot avait l'habitude de parfumer les draps.

Toutefois il se consola en pensant que le lendemain, quand il ferait jour, il essayerait de se préparer un meilleur gîte pour la nuit prochaine; puis, comme à l'âge où était Henri on dort partout, surtout lorsqu'on s'est un peu fatigué dans la journée, notre nouveau Robinson s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

La fraîcheur du matin le réveilla avant que le soleil fût levé. Moulu, brisé, gelé, car les nuits étaient déjà très-froides, Henri resta un moment avant de rassembler ses esprits. La mer qui battait le pied de son rocher, et les rochers qui l'environnaient, lui rappelèrent bientôt l'endroit où il était, et comment et pourquoi il y était venu; il se leva et se mit à se secouer pour se réchauffer.

Tout en courant de ci de là, les réflexions qu'Henri avait faites chez M. Foliot dans l'embrasure de la croisée, située entre la classe et le réfectoire, réflexions qui l'avaient décidé au parti de s'exiler dans une île déserte, lui revinrent à l'esprit.

« Que je suis heureux! se disait-il en soufflant dans ses doigts et jouant de la semelle pour se réchauffer, — que je suis heureux, seul, dans une île déserte ! me voilà mon maître, personne pour me contrarier... personne... ajouta-t-il; et le regard triste qu'il tourna sur son île prouvait que peut-être une personne qu'il aurait aperçue, la première personne venue, ne lui aurait pas fait trop de peine. — Personne, répéta-t-il encore avec un soupir, je peux me lever à l'heure que je veux, rester au lit... »

Là il s'arrêta encore, ne pouvant s'empêcher de jeter un regard d'effroi sur la roche dure qui lui avait servi de lit; mais, un reste d'amour-propre dominant encore son caractère, il reprit :

« Je peux, au moins, aller, venir, courir, chanter, lire... »

Hélas! encore un regret qui le fit s'interrompre, — il n'avait pas de livre, pas même son *Robinson;* oh! s'il l'avait eu! vains regrets... il en chercha encore la consolation dans son orgueil satisfait.

« Eh, mon Dieu! qu'ai-je besoin de lire *Robinson*, puisque je le suis moi-même? se dit-il; pour quelques petits désagréments que j'éprouverai, j'aurai tant de compensations! — et puis, il faut bien espérer qu'il me viendra un nègre... pourvu qu'il parle français, au moins... Ah! me voilà dégelé, le soleil qui se lève va me réchauffer tout à fait, je voudrais bien déjeuner... Allons, Robinson, mon ami, parcours ton île; quand on est dans une île déserte, il ne faut pas faire le délicat, quelques racines crues, des carottes, des navets, ou bien des pêches, des noix ou des raisins, la moindre chose me suffira... Oh! mais quel bonheur! voilà qui vaut bien mieux que des fruits ou des légumes! ajouta-t-il en s'élançant sur un morceau de pain, reste du souper de la veille, et y mordant à belles dents. — Ce que c'est que d'être son maître! disait-il entre chaque bouchée... au Havre, où je ne l'étais pas, il me fallait du résinet, du beurre, de la marmelade, et ici un morceau de pain tout sec me suffit... Tout de même, un petit peu de beurre n'irait pas trop mal sur ce pain, qui n'est pas trop blanc... Enfin je suis mon maître, voilà le principal. »

Ayant achevé et son morceau de pain noir et ses réflexions philosophiques, Henri songea à parcourir son île, pour voir, comme Robinson dans la sienne, ce qu'elle produisait, et s'il ne trouverait pas quelques grottes autres que celle qu'il avait rencontrée la veille, et dans laquelle ni lui ni Pierre n'avaient osé pénétrer.

Mais, au moment où il allait se mettre en quête, un objet qui venait droit à lui le pétrifia d'étonnement et l'empêcha de faire un pas.

VII

UN AUTRE VENDREDI.

C'était un nègre, un vrai nègre; seulement il n'était pas tout nu, comme celui de Robinson : un pantalon bleu couvrait la moitié de son corps, et l'autre moitié était cachée par une veste de la même étoffe; mais il n'en était pas moins nègre pour cela; son visage, ses mains, ses pieds et ce qu'on apercevait de son cou l'attestaient.

« Voilà mon Vendredi ! » s'écria Henri; et, se posant en conquérant, il regarda venir à lui ce nègre, qu'il s'attendait à tout moment à voir se précipiter par terre, à deux genoux, et venir, en rampant, mettre son cou sous le pied d'Henri.

Mais sa satisfaction se changea bientôt en terreur, lorsque le nègre, au lieu de faire preuve de servitude à sa vue, releva fièrement la tête et s'écria :

« Holà... hé... petit drôle, que fais-tu ici? »

La surprise, autant que la peur, ôta l'usage de la voix à Henri.

« Eh bien, veux-tu répondre, petit misérable! »

Et, comme pour anéantir tout à fait ce qui restait de courage au nouveau Robinson, le nouveau Vendredi se mit à brandir dans sa main noire un gros bambou noueux et menaçant.

Le nègre était alors tout près d'Henri.

« Par le zombi de mon grand'père, je te trouve à pro-

pos, petit blanc, ajouta-t-il; seul depuis longtemps dans cette île déserte, j'attendais qu'une peau blanche s'offrît à moi pour en faire mon esclave... A genoux, petit blanc, à genoux, et mets ton cou sous mon pied en signe de servitude ! »

L'orgueil d'Henri, se révoltant à cet ordre, fit taire sa peur.

« Monsieur le nègre, dit-il avec autant de fermeté que possible, — vous vous méprenez certainement ; — depuis quand avez-vous vu, je vous prie, que les blancs servaient d'esclaves aux noirs?

— Tu raisonnes, je crois ! dit le nègre, levant son terrible bambou et lui faisant faire le moulinet au-dessus de la tête d'Henri, mais sans la toucher ; — sais-tu que d'un revers de ma main je te démolirais, si je voulais ? »

Henri essayait de faire bonne contenance ; mais la vérité, qui fait le fond de cette histoire, m'oblige d'avouer qu'il tremblait de tous ses membres.

« De quel droit?. . dit-il cependant.

— Du droit du plus fort, peau blanche, répliqua le nègre, du même droit dont vous autres, peaux blanches, vous usez à l'égard de nous autres, peaux noires. « S'asseyant paresseusement à terre, il ajouta : » Ecoute mon histoire, c'est la première chose que j'exige de ton obéissance. — Un jour, j'étais tout petit, ennuyé d'obéir à ma mère, qui était bien la bonté même, mais qui, de temps à autre, toutefois, m'adressait quelques observations soit sur ma paresse, car j'étais très-paresseux, soit sur ma désobéissance, j'étais aussi désobéissant que paresseux, soit encore sur mon humeur revêche (il suffisait qu'on me commandât une chose pour qu'il me prît aussitôt la fantaisie d'en faire une autre), je m'embarquai et quittai ma patrie; — hélas! ma pauvre mère en est morte de chagrin; j'ai su cela depuis, et jamais

je ne m'en consolerai... Zombi de mon grand-père, grand Lama! daigne me pardonner... »

Le nègre essuya quelques larmes et reprit :

« Donc je m'embarquai. Après avoir essuyé des orages sans nombre, après avoir souffert la soif, la faim, le froid, et tout ce qu'un enfant désobéissant et dénaturé est en droit de souffrir quand il quitte ses parents, et leur cause par là un déplaisir mortel, j'abordai dans cette île déserte!.. ou du moins que je crus déserte. Un homme l'habitait, un méchant homme, un blanc, un Français, c'est lui qui m'a appris cette langue qui m'a valu plus de coups qu'elle ne renferme de mots! oh! que j'ai souffert avec cet homme, — petit blanc, et combien de fois j'ai regretté mon pays, ma mère, et tous ceux que je connaissais! mais j'avais fait une faute, et le grand Lama, qui est notre bon Dieu à nous, m'en punissait, et je ne m'en plaignais pas : toute chose en ce bas monde a sa punition comme sa récompense; — maman me le disait et je ne voulais pas le croire; je ne l'ai que trop appris depuis à mes dépens... mais je continue : — ce Français, grand et fort, fit de moi son esclave à l'instar d'un certain Robinson qu'il me citait toujours et dans le livre duquel même, il m'apprit à lire; il me nomma Vendredi. Cet homme est mort... j'y ai un peu aidé, pour être vrai, et, comme les provisions commençaient à manquer, je l'ai mangé; — car il faut que tu saches encore, petit blanc, que je suis de cette race de cannibales, de ce peuple d'anthropophages qui mangent leurs prisonniers à la guerre... »

En entendant cet effroyable récit dit du ton de bonhommie le plus naturel, Henri sentit ses jambes fléchir sous lui; il pâlit, et, sans la large main de Vendredi, qui le soutint et le posa doucement à terre, il y serait tombé un peu plus rudement.

« Ça t'étonne, peau blanche? répliqua le nègre; — mais, puisqu'il paraît que tu as le goût des voyages, tu en verras bien d'autres, va!... Ah! tu quittes ton papa et ta maman pour courir le monde... Eh bien, mon ami, nous le courrons tous les deux, moi en qualité de maître et toi en qualité d'esclave... Ça te va-t-il?... oui... non... ça m'est parfaitement égal, je te le jure... Voyons, qu'as-tu à me donner pour mon dîner?...

— Hélas! rien, mon bon monsieur le nègre... balbutia Henri plus mort que vif.

— Rien!... Par le zombi de mon grand-père! que cela ne t'arrive plus de répondre ainsi, petit esclave, ou je te mangerai tout cru! dit Vendredi affectant une grosse voix et faisant de gros yeux; — cherche... cette île produit en abondance des fruits et des pommes de terre... Je vais me retirer dans mes appartements, et, lorsque tu auras ramassé en quantité suffisante ce que je désire, tu me l'apporteras... Sais-tu où sont mes appartements?

— Non, mon bon monsieur Vendredi, dit Henri atterré.

— Non loin d'ici est une grotte noire, profonde et spacieuse, c'est là... Je vais dormir... toi... va me chercher à dîner. »

En achevant ces mots, Vendredi se leva, et, marchant aussi majestueusement qu'un roi de théâtre en colère, il s'achemina vers la grotte dans laquelle, si vous vous le rappelez, Henri ni Pierre n'avaient osé pénétrer.

VIII

LA PRIÈRE D'UN ESPRIT REPENTANT.

Lorsque Henri eut perdu de vue ce terrible anthropophage et que son oreille attentive ne distingua plus le bruit de sa marche lourde et lente, il s'abandonna à toute sa douleur... La frayeur que cet homme lui causait l'ayant com primée pendant qu'il était là, elle n'en fut que plus violente après.

« Mon Dieu ! dit-il en tombant à deux genoux sur le rivage et laissant un libre cours à ses larmes, — mon Dieu ! j'ai péché, vous me punissez; mais je suis repentant, pardonnez-moi... De tout ce que ce monstre m'a dit, une seule chose m'a déchiré et m'a fait oublier tout le reste!... Sa mère est morte de douleur ! Oh ! conservez-moi la mienne, bon Dieu ! conservez-la-moi, ne la punissez pas de ma faute, ne punissez que moi... Mon Dieu, j'en fais le vœu, si vous me rendez à ma mère, si j'ai un jour le bonheur de la revoir et de revoir mon père... oh ! je vous le promets, j'en fais le serment du plus profond de mon cœur, à force de tendresse et de soumission, je tâcherai de leur faire oublier le chagrin mortel que mon absence doit leur causer... Et, si ma pauvre mère savait encore que je suis au pouvoir d'un cannibale, d'un anthropophage, d'un homme qui pourrait me manger, s'il le voulait!... Hélas ! mon Dieu ! j'ai peut-être mérité cette horrible punition; mais voyez comme je suis encore petit... voyez mes larmes, mon repentir, et pre-

nez pitié de moi, mon Dieu; si ce n'est pour moi, que ce soit au moins pour ma mère, pour ma bonne et tendre mère, qui mourrait de ma mort! »

Un déluge de larmes accompagnait cette prière... mais, avec un maître aussi impitoyable que celui qu'il avait trouvé, le pauvre enfant n'avait le pouvoir ni de pleurer ni de prier longtemps, il songea à obéir.

Obéir! ce mot qui lui avait paru si cruel lorsqu'il sortait de la bouche jeune et fraîche de sa mère, et qu'il était prononcé par une voix douce et harmonieuse, qu'était-il donc aujourd'hui, brutalement articulé par des lèvres épaisses et une voix rude? Oh! qu'il lui en coûtait d'être obligé d'obéir à cet homme! comme son cœur fier se révoltait à cette idée! comme son caractère indépendant se brisait! Pourtant, contre la force point de résistance : Henri se leva, essuya ses yeux, et, jetant un regard désolé sur la mer, dont la vaste étendue n'offrait aucun espoir de salut, il se mit en route pour chercher les fruits et les pommes de terre demandées.

Mais dans quelle partie de l'île ces choses venaient-elles donc? Depuis une heure il courait, arpentait, examinait chaque partie de terre, chaque rocher, et il ne trouvait que des pierres, des cailloux, des coquillages vides. Que faire? où aller? comment retourner devant ce nègre? que lui dire? quelle excuse lui offrir? et comment surtout, comment se soustraire à sa puissance brutale? Dans ce moment, la grosse voix de Vendredi frappa les oreilles d'Henri, et quel nom lui donnait-il, juste ciel! Comme par une amère dérision de tous les rêves de cet enfant désobéissant, il l'appelait : — *Robinson!*

« Oh! que j'ai été fou, insensé! » se dit-il. Puis, soudain comme tous les enfants de génie, mais auquel il ne faut qu'une occasion pour le développer, Henri prit son parti.

« Allons! dit-il, après la faute le châtiment; Dieu aura pitié de moi, et, s'il n'en a pas, c'est que je ne l'aurai pas mérité. »

Et il avança hardiment à la rencontre du nègre.

« Punissez-moi si vous le voulez, lui dit-il, mais je n'ai rien trouvé. »

A son grand étonnement et loin que le nègre se mît en colère et le battît, ou le mangeât même, car l'imagination frappée d'Henri allait au-devant de tout ce qu'il y avait de plus affreux, — Vendredi répondit :

« Ce que j'estime le mieux dans mon esclave, c'est sa bonne volonté. Tu n'as rien trouvé, mais tu as cherché, donc tu n'as rien à te reprocher; j'ai trouvé, moi; ainsi allons dîner! »

Charmé de cette douceur et de ces paroles, Henri suivit le nègre, qui le conduisit vers la grotte, à l'entrée de laquelle Henri aperçut, avec la plus grande surprise, une belle corbeille de pêches, de raisins, et une pyramide de pommes de terre bouillies qu'une épaisse fumée, montant en spirale au-dessus du plat qui les contenait, rendait appétissantes.

« Assieds-toi là, et mangeons, » dit Vendredi, s'asseyant à terre et invitant de la main Henri à se mettre près de lui. Il ne faut pas que tu croies, petit blanc, reprit-il en souriant, que ces pommes de terre soient venues toutes bouillies dans la terre.

— Mais je ne vois pas de feu ici, fit observer Henri, un peu rassuré par les paroles et l'action de son compagnon.

— J'en ai fait à la mode de mon pays, en frottant deux morceaux de bois mort l'un contre l'autre... puis, au fond de cette grotte, il y a une source; j'ai trouvé ce vase, — il montra la soupière qui avait contenu la soupe du pêcheur,

mangée la veille par les deux enfants, — et j'ai fait cuire mes pommes de terre dedans... Tu vois cependant, mon petit blanc, ajouta le nègre, que, bien que tu aies peur de moi, il est fort heureux pour toi de m'avoir trouvé... sans moi, tu risquais furieusement de mourir de faim... Sais-tu?... le plus utile de nous deux, c'est moi, donc tu m'appartiens. »

Henri ne put s'empêcher de soupirer en songeant à la vérité de cette assertion.

Vendredi, mangeant toujours et servant Henri à mesure, ajouta :

« Mais rassure-toi, et, pourvu que tu fasses ma volonté, que tu m'obéisses et que tu ne résistes jamais, je ne te ferai pas de mal... Voyons maintenant, tu es rassasié, car tu ne manges plus... amuse-moi, raconte-moi ton histoire.

—Hélas! monsieur Vendredi, répondit Henri, les larmes aux yeux, elle ressemble beaucoup à la vôtre... mais j'espère en la bonté de Dieu que je n'en serai pas aussi cruellement puni que vous, et que ma mère, ma pauvre mère, n'en mourra pas.

— Ton histoire, sans réflexion! » interrompit Vendredi d'une voix rude.

Henri la raconta naïvement tout entière et sans songer à altérer la vérité, ses larmes coulaient en abondance en l'achevant.

« Ainsi, lui dit Vendredi quand il l'eut finie, tu avais donc la prétention de pouvoir te suffire tout seul?

— Mon Dieu, oui, dit Henri.

— Et tu vois que tu n'étais qu'un insensé présomptueux!

— Mon Dieu, oui, dit encore Henri.

— Je suis assez content de toi, dit Vendredi en frappant sur son ventre de l'air d'un homme qui a bien dîné... je m'en vais encore dormir un peu; toi, en attendant, voici

une ligne que j'ai faite pour attraper du poisson, — va pêcher. »

En prenant la ligne et en l'examinant, Henri comprit encore qu'il ignorait beaucoup de choses pour pouvoir vivre seul et se suffire à lui-même.

« Va de ce côté, lui dit Vendredi en lui indiquant une petite baie formée par la mer dans le rocher... Il y a beaucoup de soles, tu m'en prendras trois... songe qu'il me les faut, ou gare ta chair... j'aurai faim dans deux heures, et je mangerai tout ce que je trouverai. Sans adieu, Robinson, je rentre dans mes appartements.

— Robinson! Robinson! dit Henri s'avançant vers l'endroit indiqué par Vendredi et se disposant à lancer sa ligne, — Robinson! tu n'es qu'un livre amusant et voilà tout... O mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-moi, et rendez un pauvre enfant à sa mère! »

En achevant ces mots et comme si Dieu eût répondu à l'appel touchant du petit Bernardin, une voile pointa à l'horizon.

IX

BARBE-ROUGE.

Les yeux fixés sur cette voile, oubliant, dans l'appréhension du chemin qu'elle allait prendre, et sa ligne, et le cruel Vendredi, et son esclavage, Henri était resté debout, immobile et froid. La voile avançait lentement; bientôt Henri remarqua que c'était une barque; elle dérivait tantôt à droite, tantôt à gauche, traçant des sillons inégaux; jouet

des flots, et disparaissant souvent entre deux lames, on n'aurait pu dire au juste quelle route elle suivait, même si elle suivait une route. A chaque écart de la barque, Henri sentait son existence l'abandonner. Pâle, haletant, croyait-il la voir avancer, la vie lui revenait aux joues et au cœur; s'imaginait-il au contraire la voir s'éloigner, comme une eau glacée qui lui aurait tombé sur la tête, un froid mortel se glissait dans ses veines et lui faisait éprouver toutes les angoisses de la mort... Oh! qu'il avait payé chèrement son ingratitude envers sa mère, et quelle punition terrible avait suivi de près sa folle conduite! Incapable de soutenir plus longtemps cette fièvre atroce que lui causait la vue de cette barque, qui lui présentait alternativement et l'espoir et le néant, et la vie et la mort, Henri ferma les yeux.

Quant il les rouvrit, la barque était assez près du rocher sur lequel il était pour qu'il pût distinguer deux personnes qui la conduisaient. Alors, l'espoir renaissant dans son âme, il retrouva son courage et sa présence d'esprit. Il avait lu jadis dans ses livres de voyage, sa lecture favorite, que quand les personnes abandonnées sur des îles désertes voyaient passer des navires, elles leur faisaient des signaux. Aussitôt il attacha son mouchoir de poche à sa ligne, et se mit à l'agiter en l'air avec toutes les démonstrations de la joie et du doute.

Puis il s'arrêtait, ouvrait de grands yeux et retenait sa respiration, afin de s'assurer si ces signaux étaient compris. — Il ne connaissait pas assez la navigation et la barque était encore trop loin de lui pour que ses manœuvres lui apprissent autre chose, sinon qu'elle voguait. Toutefois, et comme de minute en minute la barque devenait plus grande, les hommes plus visibles, il comprit qu'elle approchait.

Mais était-ce par hasard, ou l'avait-on vu et venait-on à son secours? Bientôt enfin ses doutes furent éclaircis : un des deux hommes se leva, et agita, lui aussi, son mouchoir; Henri tomba, ivre de joie, à deux genoux sur son rocher.

« Merci, mon Dieu, merci! dit-il avec cet accent de l'âme que la plume ne saurait rendre. O mon Dieu! je vais donc revoir ma mère! »

La barque approchait toujours, et Henri, qui ne la quittait plus des yeux, ne tarda pas à reconnaître, dans une des personnes qui la guidaient, le petit Pierre. L'autre lui était parfaitement inconnu. C'était un homme dans la force de l'âge, mis en matelot, et dont la barbe rouge, les favoris et les moustaches de la même couleur, reluisaient au soleil comme de l'or.

La barque ayant touché le rocher avant que l'homme à la barbe rouge et Pierre eussent eu le temps de débarquer, Henri était près d'eux, s'écriant :

— Emmenez-moi avec vous, sortez-moi d'ici! par pitié, emmenez-moi avec vous! Oh! Pierre, que je te remercie d'être venu me chercher!

— Mais nous ne sommes pas venus vous chercher, monsieur Bernardin, bien au contraire, nous venons demeurer avec vous, répondit Pierre, sautant hors de la barque.

— Comment, vous chercher, mon petit Robinson, dit l'homme à la barbe rouge, débarquant aussi. — Pierre, que voilà, m'ayant rendu compte du bonheur que vous éprouviez dans votre île déserte, et de votre intention d'y fonder une colonie, nous sommes venus vous offrir notre collaboration et le moyen d'utiliser nos petits talents. Je m'appelle Barbe-Rouge, et je sais admirablement faire la cuisine. »

Henri regarda à deux fois cet homme pour voir s'il ne se

moquait pas de lui; mais le sérieux inaltérable qui rendait ses traits, déjà graves et austères, encore plus graves et plus austères, l'ayant dissuadé de cette idée, il répondit modestement :

« Libre à vous, monsieur, de rester dans cette île, d'y faire la cuisine et même d'y fonder une colonie; moi, je veux m'en retourner au Havre, trouver maman et mon père, que je n'aurais jamais dû quitter.

— Comment, Robinson, vous n'y pensez pas, reprit Barbe-Rouge, tenant respectueusement son chapeau à la main;—parce que, peut-être, vous auriez éprouvé quelques petits désagréments, vous vous découragez déjà ?

— Quelques petits désagréments! répliqua Henri, une île où il n'y a ni maisons, ni arbres, ni rien enfin, et qui, par-dessus le marché, est habitée par un grand noir du pays des cannibales et des anthropophages, qui m'a fait son esclave, et me menace à chaque instant de me manger!

— Où est-il, ce grand noir, que je *le* tue! reprit Barbe-Rouge en tirant un grand sabre de son fourreau.

— Comme il ne m'a pas fait de mal, il est inutile de lui en faire, dit Henri. — Du reste, quand vous le tueriez, ça ne m'engagerait pas à rester une minute de plus dans cette île déserte.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit Barbe-Rouge : comme tu me vois grand et fort, tu as peur de moi, tu crains que je veuille faire le maître? c'est ce qui te trompe, toi seul en seras le roi. Commande, ordonne; Pierre, moi et le nègre, que je me charge de mettre à la raison, t'obéirons sans murmurer. Veux-tu une maison, nous t'en bâtirons une : veux-tu des habits, de l'or, des esclaves, tu n'as qu'à parler : je suis ton serviteur, je te le répète.

— Eh bien, prouvez-le-moi en me ramenant à ma

mère, lui dit Henri en joignant les mains d'un air suppliant.

— Je suis prêt à t'obéir, Robinson ; mais, avant, permets à ton serviteur de te faire quelques observations : ici, tu es maître, tu le vois, tandis qu'en retournant au Havre, tu retomberas sous la loi commune qu'on fait subir aux enfants : tu seras obligé d'obéir à ta mère.

— Oh ! dût-elle me gronder, avec quel bonheur j'entendrais sa voix ! dit Henri avec une expression char mante.

— Obligé de te soumettre aux volontés de ton père.

— Il est si bon ! dit Henri, ce n'est pas ça qui m'effraye.

— De supporter les grogneries d'une certaine Marie Talbot dont m'a parlé Pierre.

— Mais qui avait tant soin de moi » ! répliqua vivement Henri. Barbe-Rouge continua en frappant, du creux de sa main droite, le revers de sa main gauche : « Et aussi, parfois, les corrections, un peu brutales, de maître Foliot.

— Ah ! quand j'étais méchant, mais pas quand j'étais sage, dit Henri.

— Et puis encore, car tu vois que Pierre m'a instruit de tout, n'attendais-tu pas un oncle très-méchant, très-dur, très-barbare ?

— Bast ! c'était le frère de maman, maman est si bonne, que son frère ne pouvait pas être trop méchant.

— Alors, puisque tu étais si heureux là-bas, explique-moi donc, nouveau Robinson, pourquoi tu les as tous quittés pour venir chercher ici une île déserte, au risque de causer un déplaisir mortel à tes parents, de t'exposer à subir la faim, la soif, le froid, l'isolement, sans compter le danger de rencontrer des bêtes féroces, ou de tomber au pouvoir des hommes sauvages et plus féroces encore ?

— Hélas! mon bon monsieur, répondit Henri dans un naïf et candide abandon, — parce que j'étais un insensé, un fou, un méchant enfant! mais plus étourdi pourtant que méchant, je vous assure. Si j'avais pensé au chagrin que je devais causer à mes parents, je n'aurais pas agi ainsi, mais je n'y ai pas pensé, et c'est là le mal. — Il me semble que c'est seulement depuis que je suis loin de mon père et de ma mère que je sens combien je les aime; il n'y a pas jusqu'à Marie que je regrette. Je vous en prie, mon bon monsieur, je vous en prie, comme j'ai prié Dieu tout à l'heure, ramenez-moi chez maman, demandez-moi tout ce que vous voudrez pour cela, et je vous le donnerai. »

Barbe-Rouge réfléchit un moment, puis il dit: « Eh bien, soit. Je ne sais pas encore ce que j'exige de toi, mais je réfléchirai, et j'espère que lorsque tu seras à l'abri du danger tu ne nieras pas ta promesse. — Pierre, ajouta-t-il, s'adressant au petit pêcheur, qui avait toutes les peines du monde à amarrer le bateau, que les vagues ballottaient continuellement, — hisse la voile, nous allons repartir.

— Je ne demande pas mieux, » répondit Pierre oubliant sans doute son rôle.

Dans ce moment on entendit une grosse voix appeler Henri, ainsi que ces mots distinctement prononcés :

« Mes trois soles sont-elles prises?

— C'est toi qui vas l'être, homme noir et sauvage! » répondit Henri en sautant dans le bateau.

Barbe-Rouge et Pierre l'y suivirent, et la barque s'éloigna rapidement de la soi-disant île déserte, au moment où Vendredi montrait sa *grosse tête* noire et laineuse au-dessus du rocher.

X

OU L'ON RETROUVE BARBE-ROUGE ET VENDREDI.

En débarquant au Havre, Henri se tourna vers ses deux conducteurs :

« Monsieur, dit-il à Barbe-Rouge, les larmes aux yeux, soyez assuré de toute ma reconnaissance; vous savez ce que je vous ai dit : pourvu que vous me demandiez quelque chose qui soit en mon pouvoir, soyez assuré que je vous l'accorderai, et toi, Pierre, à compter de ce moment, tu es mon ami pour la vie..... Excusez-moi tous deux, ajouta-t-il en s'éloignant, — mais j'ai hâte de revoir ma mère! »

Disant ces mots, Henri prit sa course, et ne s'arrêta que sur le seuil de la maison paternelle. Arrivé là, il s'arrêta et ne savait plus s'il devait avancer ou reculer; ce n'était pas la honte du châtiment qui l'attendait, mais bien la crainte de voir la désolation dans laquelle sa fuite avait dû plonger ses parents.

Marie Talbot l'aperçut la première.

« Le voilà, mon fils, mon enfant! celui que j'ai élevé, celui que j'ai reçu tout petit dans mes bras! — cria-t-elle en courant à Henri, le prenant dans ses bras et le baignant de ses larmes; — le voilà! Vilain monstre, si j'avais le courage, et si, comme une bête que je suis, je ne pleurais pas autant, comme je le gronderais! Mais venez vite, vite, consoler votre pauvre mère! Et votre oncle qui est arrivé, vous ne l'avez pas encore vu.... Oh! comme la

maison est animée! — Quant à votre père, il est bien en colère, allez, mais venez... venez. »

Sans répondre à ce déluge de paroles, Henri suivait sa bonne, la tête basse et le cœur battant. Arrivé près de la chambre de sa mère, Marie se mit à crier : « Ne vous émotionnez pas, madame, rassurez-vous. Dans ce monde il faut s'attendre à tout.

— Mon fils n'est pas retrouvé? » cria madame Bernardin ouvrant la porte et s'avançant pâle et blême.

Mais Henri, qui se jeta à son cou en s'écriant : « —Pardon maman, » — changea la désolation en transports de joie.

« Je devrais te gronder, lui dit-elle, ce serait mon devoir; — mais le moyen... Cher enfant, j'ai tant souffert depuis hier, et je t'aime tant! »

Puis, prenant Henri par la main, tout émue encore de son retour, elle l'amena à son mari; celui-ci lui adressa un petit sermon qu'Henri écouta respectueusement, trop heureux d'en être quitte à si bon marché. M. Bernardin ajouta en s'adressant à Marie Talbot :

« Maintenant, au lieu du veau gras, qu'on tua pour le retour de l'enfant prodigue,dites — qu'on fasse un grand plat sucré, pour le retour de ce petit insensé.

— Oui, bien insensé, dit Henri baisant la main de son père, et bien coupable aussi. » — Puis il demanda des nouvelles de son oncle.

« Il est sorti pour aller veiller lui-même au déchargement de ses marchandises, répondit madame Bernardin. — Tu ne le verras qu'à l'heure du dîner..... Du reste, je t'avertis, prends garde à toi, car il n'est pas tendre, l'oncle Godebout.

— Quelque chose qu'il me dise, je l'aurai méritée, dit Henri, et je ne m'en plaindrai pas. »

Ce que la vieille bonne ayant entendu, elle alla le répé-

ter aux autres domestiques en ajoutant : « Bonne sainte Vierge ! qu'on vienne donc me dire que les voyages ne servent à rien ! comme le séjour de notre jeune maître dans l'île déserte a formé son caractère ! »

Henri était resté dans la chambre de madame Bernardin; il lui racontait ses aventures, n'omettait aucune circonstance, et s'étonnait visiblement du peu d'effroi que sa mère montrait à son récit, lorsque Marie vint annoncer que le dîner était servi.

« Avertissez monsieur, dit madame Bernardin.

— Il est dans la salle à manger, il vous attend avec M. le capitaine Godebout, » répondit Marie.

Madame Bernardin prit son fils par la main. Comme elle ouvrait la porte de la salle à manger et qu'elle lui disait :— « Voici ton oncle, » en lui désignant un grand et gros homme, mis avec le costume d'un capitaine de vaisseau, — Henri s'écria :

« Eh ! c'est M. Barbe-Rouge ! »

Puis, ayant aperçu au même instant un peu plus loin dans un angle de la salle à manger un nègre portant la serviette sous le bras et une assiette à la main, il s'écria encore : — « Et Vendredi ! »

Et, ne sachant s'il rêvait ou s'il était éveillé, ses grands yeux s'ouvraient étonnés allant alternativement de son père à sa mère, de son oncle à Vendredi.

Ce qu'on s'amusa à faire deviner à Henri, je vais vous le dire, moi, mesdemoiselles.

Pierre, en revenant de la soi-disant île déserte, avait tout avoué à son père; et celui-ci, sorti de l'embarras que lui causait le départ de son fils, n'avait trouvé rien de mieux à faire, réservant la punition qu'il méritait pour une autre occasion, que d'aller tirer de peine M. et madame Bernardin de Saint-Pierre.

Le capitaine Godebout venait alors de débarquer. Il apprit par Pierre toutes les visions de son neveu, et, désirant lui donner une petite leçon qui le dégoutât à l'avenir de ces courses aventureuses, il lui expédia un gand nègre fort intelligent, qui lui appartenait depuis longtemps et à qui il fit sa leçon. — Vous avez vu de quelle manière ce nègre s'en était acquitté ; mais le capitaine, désirant, lui aussi, jouer un rôle dans cette leçon par action, et voulant juger par lui-même de l'effet de la correction et de ce que désormais on pouvait attendre de son neveu, prit le nom de Barbe-Rouge et partit avec Pierre.

Vous savez le reste.

Le dîner se passa aussi gaiement que possible. Vendredi, car le nègre se nommait effectivement Vendredi, essaya par toutes sortes de soumissions et d'égards de faire oublier à Henri la peur qu'il lui avait causée dans son île déserte. — Il faut que je vous dise aussi, pendant que j'y pense, que les pommes de terre n'étaient point un produit de l'île, mais qu'elles y avaient été apportées par Vendredi, non point cuites, mais crues : il les avait fait cuire pendant l'absence d'Henri.

« Eh bien, mon neveu, — dit l'oncle Godebout à Henri, après le dîner, — tu me dois une rançon, tu le sais.

— Et je suis prêt à vous la payer, mon oncle, répondit Henri, pourvu toutefois que vous ne me demandiez que ce qu'il est en mon pouvoir de vous donner.

— Ce qui fait que tu ne t'es pas engagé à grand'chose, puisque tu ne possèdes rien, répliqua le capitaine.

— Pardonnez-moi, mon oncle, car je possède un cœur tendre et reconnaissant, et qui est à vous si vous le voulez.

—Bien, bien, mon neveu; mais, pour qu'il me convienne, il faut aussi qu'il soit obéissant.

— Oh! soyez tranquille, mon oncle, répondit Henri en regardant sa mère. — Grâce à vous, je suis corrigé du désir de faire ma volonté, je vois que ce n'est pas tout de vouloir, qu'il faut encore pouvoir. »

Croyant démêler dans les désirs romanesques de cet enfant un penchant pour la marine, M. et madame Bernardin de Saint-Pierre le confièrent à son oncle le capitaine Godebout, qui l'emmena à la Martinique; mais, désirant continuer ses études, interrompues par ce voyage, Henri fut ramené en France, et placé chez les jésuites de Caen. Il y fit des progrès rapides, et il alla terminer ses études, ce qu'il fit d'une manière brillante, en 1757, au collége de Rouen.

Voilà, mesdemoiselles, les commencements de la vie de celui à qui nous devons un des plus jolis romans qui existent, le roman de PAUL ET VIRGINIE.

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre est mort le 21 janvier 1814, à Épagny-sur-Oise, dans une petite maison de campagne qui lui appartenait.

MADEMOISELLE NECKER



Que je suis honteuse que vous me trouviez ainsi jouant avec des enfants......

MADEMOISELLE NECKER

I

UNE LETTRE IMPORTANTE.

« Monsieur Gibbon,

« Ayant une affaire de la plus haute importance à vous communiquer, et que je ne veux dire qu'à vous seul, faites-moi le plaisir, je vous prie, de venir me voir.

« Vous me trouverez à Saint-Ouen, où le docteur Tronchin a ordonné à papa de m'envoyer passer quelques jours, parce que le grand air est nécessaire à ma santé.

« Je suis, monsieur Gibbon, avec un profond respect, votre très-humble servante,

« Anne-Louise-Germaine Necker. »

« *P. S.* Je vous supplie en grâce de ne pas manquer au

rendez-vous que j'ai l'honneur de vous demander, et surtout de ne pas prendre cette démarche pour un enfantillage; car, bien que maman me traite souvent en petite fille, en ne me permettant pas de m'asseoir sur un grand fauteuil, et en me tenant toujours sur un tabouret à ses pieds, où elle me répète continuellement : *Tenez-vous droite*, ce qui pourrait faire supposer à ceux qui lui rendent visite, et particulièrement à vous, monsieur, que je ne suis qu'une enfant, je prends la liberté de vous avertir que j'ai bientôt dix ans, et qu'à cet âge on est raisonnable, ou on ne le sera jamais.

« Paris, ce 10 avril 1776. »

Donc, le 11 avril au matin, deux hommes en habit de soie, l'épée au côté, cheminaient lentement sur la route de Paris qui conduit à Saint-Ouen.

« Je vous avoue, mon cher Gibbon, que je suis assez curieux de savoir quelle est cette affaire *de la plus haute importance* que Germaine a à vous communiquer, disait l'un de ces deux hommes à l'autre.

— Seulement je vous ferai observer, mon cher Necker, que mademoiselle votre fille ne veut la dire qu'à moi seul, à moi seul ! entendez-vous ? répéta Gibbon en arrangeant avec une fatuité affectée son jabot de dentelle.

— Aussi, loin de faire le tyran cruel, répondit M. de Necker en riant, je vous laisserai le champ libre, mon cher ami. J'ai une affaire à régler ici à côté pour M. de Thélusson, je vous quitterai à la porte du parc.

— Un homme aussi distingué que vous n'être encore que commis chez un banquier ! Vous méritez mieux, Necker. La fortune est souvent bien injuste, je vous assure.

— Que voulez-vous, Gibbon : ma fortune, à moi, ce sont mes amis, dit Necker en tendant la main à Gibbon, qui la

prit et la serra dans les siennes; et, si ceux-là ne me manquent pas, je ne me plaindrai pas de la capricieuse déesse... Mais revenons à Germaine : avez-vous montré sa lettre à ma femme?

— Je m'en serais bien gardé, Necker; j'aurais eu peur de faire gronder votre charmante enfant.

— Pas si enfant que son âge pourrait vous le faire supposer, mon cher Gibbon. Germaine dit et fait souvent des choses qui m'étonnent. Peut-être que mon amour paternel m'aveugle...

— Non, Necker, vous avez raison; votre enfant sera un jour une femme extraordinaire, c'est moi qui vous le dis. Quelle franchise! quelle vivacité! et puis comme son esprit mobile se prête à tous les genres de conversation! Voyez-la grave avec le grave Thomas, fine et mordante avec Marmontel, railleuse avec Grimm, bonne et simple avec l'abbé Raynal... Germaine est un prodige, Necker; il n'y a que votre femme qui ne veuille pas s'en apercevoir.

— Ma femme s'en aperçoit très-bien, Gibbon; mais elle a un système d'éducation à elle; et, comme elle s'est chargée entièrement d'élever sa fille, je ne veux pas la contrarier. La crainte de donner de l'orgueil à son élève l'empêche de la louer quand elle fait bien; du reste, je mitige un peu cette rigueur méthodique par des complaisances et des caresses qui ont accoutumé de bonne heure Germaine à dire devant moi tout ce qu'elle pense. Je me plais à l'agacer pour la faire parler; je la raille même souvent, et elle y répond avec un mélange de gaieté et de sentiment qui m'enchante... Malheureusement, sa constitution physique se ressent du dévoloppement trop précoce de son moral. Tronchin lui a ordonné le grand air, l'exercice... Je la trouve beaucoup mieux depuis qu'elle habite Saint-Ouen.

— Nous voici bientôt arrivés, dit Gibbon : il me tarde

d'apprendre quelle est l'affaire importante qui occupe cette petite imagination.

—Oh! mon Dieu! Gibbon, c'est sans doute un trait d'histoire sur lequel elle aura voulu vous consulter. Vous savez que son jeu favori est de fabriquer des rois et des reines avec du papier de couleur, et de leur faire jouer des tragédies; je l'écoute souvent, sans avoir l'air d'y prendre garde : je vous assure, mon cher, qu'elle fait parler tous ses personnages fort bien, chacun dans son rôle; elle aura pris probablement son dernier sujet dans l'histoire; et, comme vous êtes un de nos plus grands historiens... qui sait?... elle veut peut-être vous proposer une collaboration.

— Non, Necker, le style de la lettre de Germaine est trop grave. Je parie qu'en effet le sujet est grave.

— S'il est aussi grave que ce qui l'occupe en cet instant, dit Necker montrant en riant un objet au fond d'une des belles allées du parc de Saint-Ouen... Tenez, tenez... de ce côté... Voyez donc! »

Gibbon regarda du côté indiqué, et ne tarda pas à voir venir rapidement à eux une carriole à laquelle était attelée une jeune enfant aux beaux cheveux noirs, aux yeux noirs pleins d'âme et de feu et à la taille souple et légère; dans la carriole était un tout petit garçon qu'une seconde petite fille, debout près de lui, tenait par la main.

M. Necker, se cachant derrière le dos rebondi de Gibbon pour ne pas être vu de sa fille, continua :

— Mon Dieu! si sa mère la voyait ainsi, rouge, en nage, sa robe chiffonnée, ce serait bien là le cas, ou jamais, de lui répéter ce : *Tenez-vous droite!* qui humilie tant ma pauvre Germaine.

— Allons Necker, allons! allez-vous-en à vos affaires, mon cher, disait Gibbon en se frottant les mains, je commence à croire que l'affaire importante sera peut-être de

m'atteler à la carriole... Eh bien, tant mieux, ma foi, je ne dirai pas non : ça me rappellera mon enfance... Il y a bien une cinquantaine de là. »

Et les deux amis se séparèrent en riant. L'un tourna furtivement à droite et s'engagea dans un petit chemin creux qui longeait le parc, et l'autre alla hardiment sonner à la grille.

II

DEMANDE EN MARIAGE.

A la vue d'un étranger paraissant inopinément dans le parc, la petite carriole cessa de rouler, et la jeune fille qui la traînait s'arrêta soudain, rougissante et confuse.

« Mon Dieu ! monsieur Gibbon, que je suis honteuse que vous me trouviez ainsi jouant avec des enfants... dit la jeune fille, allant au-devant du visiteur. Quelle idée allez-vous prendre de moi?... surtout après une lettre où tout doit vous faire présumer une affaire grave... et dans laquelle je vous avoue mon âge ?

— Mais aucune idée fâcheuse, mademoiselle, je vous assure, répondit Gibbon, s'inclinant avec respect. Traîner une carriole est un exercice salutaire à la santé... car j'imagine...

— Que vous savez railler aussi bien que mon père, acheva la petite d'un air mutin et railleur à la fois.

— Je vous prie de croire... répondit Gibbon un peu décontenancé... Et comme je sais que le docteur Tronchin vous a ordonné...

— Oui, certes, interrompit encore Germaine ; mais, comme je ne veux pas mentir, je vous prie de croire que ce n'est pas seulement par l'ordonnance, du docteur Tronchin que je m'amuse.

— Bien, mademoiselle, bien; j'aime votre franchise, et je vous prie de la conserver jusqu'au bout pour l'affaire en question. Vous me voyez à vos ordres, et prêt à vous écouter.

— Seulement le lieu ici n'est pas convenable, répondit Germaine, devenue toute sérieuse. Voulez-vous avoir la complaisance, monsieur, de me suivre au salon?... Amusez-vous tout seuls et ne vous battez pas, ajouta Germaine en se retournant gaiement vers les deux autres enfants, qui paraissaient la voir partir à regret. Attendez-moi, je ne resterai pas longtemps. »

Et, reprenant un air sérieux, elle appuya sa petite main sur la main que Gibbon lui présentait, et prit avec lui le chemin du château.

Après avoir introduit son cavalier dans le salon, et s'être assurée qu'il n'y avait personne, elle s'assit gravement dans une bergère, et, désignant du doigt une chaise à Gibbon, elle lui dit :

« Mettez-vous là, monsieur. »

Gibbon s'assit en dissimulant un sourire.

Germaine continua, les yeux baissés : « C'est bien grave, monsieur, ce que j'ai à vous demander, et il faut me promettre de ne pas rire. »

Gibbon ne répondit pas, pour ne pas éclater.

Comme Germaine ne levait pas les yeux, elle ne put voir les efforts de Gibbon pour garder son sérieux; elle ajouta :

« Je crois, monsieur, avoir entendu dire à mon père que vous n'étiez pas marié.

— Non, mademoiselle, pas encore.

— Mais votre intention n'est sans doute pas, monsieur, de rester toute votre vie garçon ?...

— Je vous avouerai, mademoiselle, dit Gibbon tout étonné de la tournure que prenait la conversation, que je n'ai encore là-dessus aucune idée arrêtée.

— Ah ! tant mieux, monsieur ! dit Germaine gaiement; car, voyez-vous, j'ai des idées sur vous.

— Sur moi, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, je vous ai trouvé une femme... ou plutôt un beau-père qui professe pour vous tant d'admiration, que je suis sûre qu'il sera bien heureux de vous appeler son fils et de ne jamais vous quitter.

— Mais on n'épouse pas un beau-père, mademoiselle; c'est une femme que je voudrais qui se trouvât heureuse de ne jamais me quitter.

— La femme ! la femme ! monsieur, ce n'est pas le principal. Du reste, il est inutile de nous disputer sur des mots : comme il n'y a pas de beau-père sans femme, il faudra bien que vous preniez l'un avec l'autre... Ainsi donc... Mais écoutez-moi bien, et promettez-moi de ne pas me refuser ce que je vais vous demander.

— Certes, je vous le promets d'avance, mademoiselle.

— Vous promettez bien légèrement, monsieur, j'aurais voulu un peu plus de réflexion de votre part, je vous l'avoue...

— Pourquoi donc, mademoiselle ? je ne vous comprends pas.

— C'est que, lorsqu'on promet si vite, on a l'air de vouloir se débarrasser des gens.

— Oh ! quelle vilaine idée vous me prêtez là, mademoiselle !

— Oui, monsieur, votre adhésion à ma prière, sans la connaître, semble vouloir dire : Allons, vite, petite fille, fi-

nissez vos enfantillages; j'ai à m'occuper de choses plus sérieuses; ne me faites pas perdre un temps utile... et cependant c'est très-sérieux, monsieur, plus sérieux que vous ne le pensez.

— J'en suis persuadé, ma chère enfant, dit Gibbon avec amitié; — car la figure expressive de mademoiselle Necker marquait un désappointement si grand, qu'il en eut pitié. — Voyons, achevez votre confidence, et croyez bien que si je vous promets si vite de vous accorder votre demande, c'est que je suis certain que mademoiselle Necker n'a rien à demander à Gibbon qu'il ne puisse lui accorder.

— Voici qui me raccommode avec vous, mon cher monsieur, dit Germaine avec sentiment, et qui m'encourage. Ainsi donc je vais parler. Monsieur Gibbon, ajouta Germaine avec une solennité imposante, monsieur Gibbon, voulez-vous vous marier avec moi? »

Gibbon fit un bond de surprise sur sa chaise, et regarda à deux reprises la charmante petite fille, qui, en attendant une réponse de l'historien, tenait modestement ses yeux baissés.

« Avec vous ! dit enfin Gibbon, avec vous ! mais je serais deux fois votre père ! Songez donc que j'ai cinquante-cinq ans !

— Qu'importe l'âge, monsieur ? si vous êtes trop vieux, moi je suis trop jeune, il peut y avoir compensation.

— Me marier avec vous ! répéta encore Gibbon.

— Me refusez-vous, monsieur? interrompit vivement Germaine en se levant.

— Non, mademoiselle, je n'ai garde, dit Gibbon, la forçant à se rasseoir; j'accepte, j'accepte une si jolie petite main; seulement veuillez bien me dire quel est celui de mes avantages personnels auquel je dois un tel honneur.

— Comment ? demanda Germaine.

— Oui, mademoiselle. Par exemple, est-ce mon physique qui vous a plu? dit Gibbon se levant et étalant au milieu du salon une corpulence peu commune.

— Votre physique! je n'en connais pas de plus laid, dit Germaine en riant.

— Passons donc à mes autres avantages : serait-ce par hasard le son de ma voix qui vous a charmée? ajouta-t-il nasillant plus que de coutume.

— Ah! bien oui, vraiment, dit Germaine riant plus fort, quand je l'entends, je suis toujours tentée de m'enfuir dans un autre appartement.

— Est-ce alors l'agrément de ma conversation? demanda encore Gibbon sur un ton plaintif.

— Hélas! monsieur, dit Germaine cessant tout d'un coup de rire, il paraît que je ne suis pas assez heureuse pour en comprendre tout le mérite; je ne sais comment cela se fait, mais quand vous causez longuement avec papa et maman, et que moi je suis là assise sur le tabouret...

— Cela vous endort? dit Gibbon en riant.

— Oh! non, je suis trop bien élevée pour me permettre une chose pareille, monsieur, dit Germaine avec une grande naïveté; mais ça m'ennuie, ça m'ennuie... non, je ne trouve pas d'expression assez forte pour peindre mon ennui... Cela ne vous fâche pas, au moins, monsieur, ce que je vous dis là? ajouta Germaine avec un geste de prière plein de grâce.

— Non, certes, ma chère enfant; au contraire, votre franchise me charme.

— Du reste, ajouta vivement Germaine, cela ne prouverait tout au plus que mon mauvais goût.

— Rassurez-vous, ma bonne petite amie, vous n'avez point mauvais goût; je suis tel que vous me voyez. Seule-

ment, pourquoi, laid, nasillard et ennuyeux que je suis, me choisissez-vous?

— C'est que mon père vous aime tant, dit Germaine avec sentiment, c'est qu'il professe pour vous une telle admiration, c'est que je suis sûre qu'il serait si heureux de ne jamais vous quitter, de vous avoir toujours là, que j'ai pensé, mon cher monsieur, à vous épouser pour vous rendre son fils, et, par conséquent, vous obliger à lui complaire en tout.

— Charmante enfant! dit Gibbon, prenant presque avec respect la petite main de Germaine; vous aimez donc bien votre père?

— Cela se demande-t-il, monsieur? s'écria mademoiselle Necker dans un étonnement naïf. Peut-on demander à une fille si elle aime son père?... que ne me demandez-vous aussi si je respire? ajouta-t-elle avec un malicieux sourire.

— Vous êtes un petit ange. »

Et Gibbon, voyant entrer M. Necker dans le salon, courut à lui et lui dit avec effusion :

« Mon ami, ta fille est un ange; tu avais raison, ce n'est pas une enfant, c'est une créature céleste devant laquelle on devrait se prosterner... Tiens... j'en pleure, ajouta Gibbon essuyant une larme... mais c'est que c'est charmant, c'est d'une âme, d'une âme comme il y en a peu!

— N'écoute pas M. Gibbon, papa, dit Germaine, courant à son père, et prenant sa main qu'elle porta à ses lèvres; il dit que je suis un ange, parce que je veux l'épouser.

— L'épouser! s'écria M. Necker, regardant alternativement Gibbon, qui faisait un signe de tête affirmatif, et sa fille, qui couvrait sa main de baisers; — l'épouser! c'était là le grand mystère?

— Oui, papa, et pardonne-moi si je te l'ai caché; mais je voulais que tu ne le susses qu'après.

— Et pourquoi pas avant, mademoiselle?

— Écoute-moi, mon petit papa, et ne te fâche pas, dit Germaine avec câlinerie; ne m'as-tu pas toujours répété qu'il faut faire son devoir, quelque chose qu'il en coûte?

— C'est juste, dit M. Necker.

— Eh bien, n'est-il pas de mon devoir de deviner ce qui pourrait te faire plaisir, mon père? ne préviens-tu pas tous mes désirs, toi? ne me sacrifies-tu pas souvent tes moments les plus précieux, tes veilles, tes occupations? Pourquoi ne ferais-je pas de même à ton égard? pourquoi ne sacrifierais-je pas ma liberté à l'homme que tu respectes et que tu admires le plus, si je te procure par là l'agrément constant de la société de cet homme? Ne t'ai-je pas souvent entendu dire : « Je ne vois jamais assez Gibbon. » Eh bien, lorsqu'il sera ton fils, — quelqu'un que j'ai consulté m'a dit qu'il ne pouvait le devenir qu'en m'épousant, — il sera bien obligé de rester auprès de toi et de causer avec toi tant que tu le voudras.

— C'est très-juste, dit Necker en souriant; cela justifie un peu l'offre aventureuse que tu as faite de ta main, mais cela ne justifie pas du tout le mystère que tu m'en as fait.

— Pardonnez-moi, mon papa : si je vous l'avais dit, vous vous y seriez opposé.

— Pourquoi cela?...

— Parce que vous n'êtes pas égoïste, et que vous n'auriez pas voulu que je me sacrifiasse à votre bonheur.

— C'est donc un sacrifice que de m'épouser? interrompit Gibbon affectant de l'humeur.

— Certes, oui, monsieur; et croyez-vous donc que j'y aurais pensé si je n'avais pas tant aimé mon père? répliqua vivement Germaine.

— Alors, merci de l'honneur, mademoiselle! dit Gibbon du même air.

— Monsieur Gibbon, c'est une chose convenue, vous ne pouvez plus vous en dédire maintenant, dit Germaine avec véhémence; un homme d'honneur n'a que sa parole, et vous me l'avez donnée.

— Ta, ta, ta, dit M. Necker, et mon consentement, et celui de ma femme?

— Mademoiselle n'a que dix ans, dit Gibbon avec tristesse; quand elle sera d'âge à être mariée, ce ne sera ni votre consentement à cette union, Necker, ni celui de votre femme, qui sera le plus difficile à obtenir; je crains bien que ce ne soit le sien.

— Monsieur, dit Germaine avec dignité, je vous prie de croire que je n'oublierai point mon engagement.

— Et moi, ce que je n'oublierai jamais, mademoiselle, c'est le motif généreux qui guide votre cœur dans cette circonstance, c'est votre amour pour votre père, qui vous fait choisir pour époux un homme vieux et laid; des traits comme ceux-là sont rares, ils prouvent ce que vous serez un jour : une bonne fille ne peut être qu'une bonne épouse et une bonne mère.

— O mon enfant, ma chère enfant! dit M. Necker, à qui cette petite discussion avait prouvé le dévouement de sa fille; j'ai placé en toi mon avenir, mon bonheur, ma fortune; tu réaliseras toutes mes espérances, ton amour est pour moi toutes les joies du ciel.

— Tu es si bon pour ta Germaine, mon père, dit la petite avec effusion, que je suis toujours à rêver une chose qui pourrait te faire plaisir.

— Crois bien qu'il en coûte plus à un père de punir que de récompenser; il est si doux de n'avoir qu'à se louer de son enfant et à l'embrasser!

— Ainsi donc, c'est décidé, papa, j'épouse M. Gibbon?

— Un moment, dit Gibbon; et si je vous proposais, ma-

demoiselle, puisque M. Necker a la bonté de tant aimer ma conversation, de rester toujours avec lui, de faire tout ce qu'il voudrait, enfin comme si j'étais son fils, que diriez-vous?

— Que cela vaudrait mieux que de vous épouser... Toutefois sachez bien que je n'ai qu'une parole, monsieur, dit Germaine.

— Que je vous rends, mademoiselle.

— Et que je n'accepte qu'à la condition que vous agirez avec mon père comme si vous étiez mon mari.

— Je vous en donne ma parole.

— Eh bien, c'est convenu, dit Germaine avec joie.

— Pauvre enfant! dit Necker, qui voulait me sacrifier sa liberté.

— Non-seulement ma liberté, mais ma vie, mais tout, mais tout, mon père, dit Germaine d'un accent de sentiment profond; car je t'aime comme on aime Dieu! car je te respecte, car je te vénère, car je t'admire!... Mon Dieu! ô mon Dieu! qu'un père est bien une preuve céleste de votre céleste bonté! »

Et cette enfant, mesdemoiselles, qui avait eu l'idée de sacrifier sa liberté pour un passe-temps de son père, cette enfant est devenue une des femmes les plus célèbres qui aient encore existé. Aussi savante que bonne, elle a illustré la France. Ce fut, car malheureusement elle n'est plus, la baronne de Staël-Holstein, dont sans nul doute vous avez entendu parler par vos mères.

Toute petite, elle était déjà si avancée pour son âge, qu'aucun des familiers de la maison ne la traitait en enfant. Le grave Thomas, Marmontel, l'abbé Raynal, Grimm et autres beaux esprits d'alors, se complaisaient à lier avec elle des conversations qu'elle ne tardait pas à élever au-dessus de la portée de son âge.

Ses délassements n'étaient que des exercices d'esprit. Elle fit, à quinze ans, des extraits de l'*Esprit des lois*, auquel elle ajouta des réflexions dignes d'un savant publiciste. L'extrême sensibilité de son cœur se développait comme la vivacité de son esprit; une louange donnée aux auteurs de ses jours la faisait fondre en larmes, la vue d'un personnage célèbre lui causait des battements de cœur.

En 1786, mademoiselle Necker, âgée de vingt ans, épousa le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède.

M. Necker publia ses *Dernières Vues de politique et de finance*. Cet ouvrage déplut extrêmement à Bonaparte; et, comme madame de Staël habitait alors chez son père, il soupçonna l'auteur de s'être fait aider par sa fille, et dès lors elle fut l'objet de nombreuses persécutions; sa liberté fut menacée. M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély lui ménagea une retraite à la campagne chez une de ses parentes; elle ne la quitta que pour accepter l'offre d'aller habiter une maison tout aussi hospitalière : celle de Saint-Brice, chez madame Récamier, *cette femme si célèbre par sa figure, et dont le caractère est exprimé par sa beauté même.*

Permettez-moi, mesdemoiselles, d'ajouter ici à ce portrait une réflexion qui me vient et que je ne veux pas laisser échapper : si madame Récamier n'eût été que belle, et elle l'était, dit-on, au delà de toute expression, certes sa réputation n'aurait pas acquis ce degré de célébrité auquel elle est parvenue; mais à une admirable beauté madame Récamier joignait les qualités du cœur à un degré si éminent, une manière si gracieuse d'obliger, elle donna tant de preuves de dévouement à ses amis de l'époque de nos proscriptions, qu'on la nomma la Providence de nos jours.

Voilà ce qui a gravé sa belle image dans tous les cœurs, et ce qui fait que de notre temps, où toutes les célébrités passent, la sienne ne passe pas.

Sous l'Empire, madame de Staël fut exilée de France. Elle alla s'établir à Coppet, où elle composa successivement *Corinne*, *Delphine*, les *Considérations sur l'Allemagne*, *Dix Ans d'exil*. Sa droite raison et son amour de l'humanité brillent surtout dans celui de ses ouvrages intitulé *Considérations sur la Révolution françoise*. Elle ne revint en France qu'avec la Restauration. En 1816, sa santé altérée réclama les soins du docteur Portal. Très-sincèrement religieuse et sentant sa fin approcher, elle répétait : « *Mon père m'attend sur l'autre bord.* » Puis, sortant de ces moments d'anéantissement qui précédèrent son agonie, elle disait à ceux qui l'entouraient : « Je crois savoir ce que c'est que le passage de la vie à la mort, et je suis sûre que la bonté de Dieu nous l'adoucit, nos idées se troublent, et la souffrance n'est pas très-vive. »

Effectivement sa mort fut calme et douce; elle mourut le 14 juillet 1817.

FIN.

